

Éditions MobileRead

Cocardes et dentelles

Richard O'Monroy

Cocardes et dentelles

Richard O'MONROY



PARIS
CALMANN ET LÉVY
1898

LE PAVILLON IMPÉRIAL



SOUVENIR DU CAMP DE CHÂLONS

JE L'AI CONNU bien triste, nous dit Chavoye, ce camp de Châlons qui, l'an dernier, a vu défiler la plus belle armée du monde, au bruit des vivats, des hurrahs et des fanfares. C'était en 1880, et notre régiment de cuirassiers, pour je ne sais plus quel méfait, avait été envoyé de Versailles au camp de Châlons. En cherchant dans mes souvenirs, je crois bien qu'à la fête de Hoche, le colonel s'était placé sur la place, devant la statue, et comme les officiers doivent tourner la tête vers le chef en l'honneur duquel ils défilent, les braves conseillers versaillais avaient accusé le cadre d'avoir intentionnellement tourné le dos pour témoigner leur mépris à la statue du pacificateur de la Vendée.

À cette époque, il n'en fallait pas plus pour motiver un déplacement de corps de cavalerie accusé d'esprit réactionnaire, et, en octobre, par un temps aussi gris et aussi pluvieux que celui qui assombrit

notre saison actuelle, nous recevions l'ordre définitif de nous rendre le 15, par étapes, au Petit Mourmelon.

Chargé du service d'avant-garde, j'arrivais au camp quelques jours avant le régiment. C'était lamentable. Les baraques étaient abandonnées depuis dix ans ; pas une porte ne fermait, pas un toit n'était intact, les écuries étaient de simples hangars ouverts à tous les vents. Quant au village de Mourmelon, il était pour ainsi dire en ruine, et sur les pans de murs ébréchés, tigrés de balles ou noircis par l'incendie, on pouvait lire encore :

À Malakoff! – Au zouave galant

À la prise de Solférino.

enseignes héroïques, rappelant les gloires envolées et les gaietés de jadis. Le café Fossé, le café Français, le restaurant Marillier, la fameuse braderie Dreher, si animée vers les dernières années de l'Empire quand la présence de Napoléon III transformait le camp en une joyeuse ville d'eau, le café-concert Pazzat, tout cela n'existait plus que de nom. Au bout du camp, un obélisque entouré d'aigles dont on avait coupé les têtes.

Je m'adressai au commandant du génie, en lui demandant si je pouvais momentanément m'abriter,

en attendant que l'on eût fait les travaux indispensables, et il me répondit :

— Mon cher camarade, je ne vois guère de possible pour le moment que le pavillon impérial. En attendant que votre régiment arrive, installez-vous là. Au moins, il n'y pleut pas.

Il n'y pleuvait pas, mais c'était tout juste. Jamais la mélancolie des choses ne me frappa autant que dans ce bâtiment relativement somptueux, ayant logé tant de hauts personnages, et aujourd'hui abandonné, délabré, dominant toute la plaine de sa silhouette sombre. Devant le perron où l'Empereur aimait sa cigarette, perron rongé par la moisissure, deux réverbères gisaient dans l'herbe haute, comme des cadavres. La salle des banquets, l'antichambre, le grand salon de réception n'avaient plus de carreaux, ni de parquets, mais la chambre du souverain était encore à peu près habitable, avec ses lambeaux de tenture verte semée d'abeilles d'or.

Je fis venir de Reims quelques meubles, un lit, deux chaises, une table, le nécessaire, et je m'installai tant bien que mal, tandis que les soldats du génie refaisaient les routes, rebouchaient les toits, repeignaient les portes et s'efforçaient de faire un caser-

nement à peu près possible pour le pauvre régiment de cuirassiers annoncé.

Malgré moi, je me sentais triste, très triste. J'avais quitté Versailles, une garnison adorable, et je sentais encore sur les lèvres le goût des baisers d'une certaine Nini Manchon, une blondinette exquise qui venait me voir bien souvent, avenue de Saint-Cloud, dans mon tournebride de capitaine. Dieu sait si à cette époque j'étais assez insouciant, assez fou, mais le moyen de ne pas se laisser aller à la mélancolie, tout seul, dans ce diable de pavillon impérial, évoquant l'idée d'un tas de choses disparues, mortes pour toujours, et vous obligeant à former, malgré vous, toutes sortes de réflexions philosophiques sur le néant des grandeurs humaines.

Rien n'est mauvais comme de songer ainsi au néant des grandeurs humaines. *Væ soli!* a dit l'Écriture. Aussi, au bout de quarante-huit heures, je trouvai que la conversation du préposé aux travaux, – si homme de génie qu'il fût – était insuffisante, et j'écrivis :

Mademoiselle Manchon,

12, rue de Turin, Paris,

« Ma petite Nini adorée,

» Je m'ennuie, je m'ennuie ! je n'ai même pas la ressource de causer avec mes camarades, car le régiment n'est pas encore arrivé. Dans ces conditions, je suis absolument libre de recevoir qui je veux, et la fameuse consigne : « Pas de femmes ! » que Jeanne Granier chantait dans le *Petit Duc* ne m'est pas encore applicable. Veux-tu venir pendant quelques jours égayer ma solitude ? Je suis logé au pavillon impérial, presque un palais. Est-ce que ça ne fera pas plaisir à la petite Nini de coucher dans la chambre même où a couché l'Empereur ?

» Télégraphie au capitaine Chavoys à Mourmelon. »

Le même jour je recevais cette dépêche qui, en deux mots, disait tant de choses :

« J'arrive.

» NINI. »

Je trouvai à la ferme de Suippes, une guimbarde avec un vieux cheval de labour, et, le soir même, j'allais chercher Nini à la gare de Mourmelon.

Elle débarqua toute fraîche, toute rose, avec son petit toupet frisé de clownesse et tomba dans mes bras, en me disant entre deux baisers :

— Ah ! mon petit Cha-Cha (elle m'appelait Cha-Cha), quelle bonne idée tu as eue là ! Comme tu es gentil, et comme cela va être amusant !

Elle avait apporté quatre malles que l'on chargea, non sans peine, quatre immenses malles pour un déplacement de quelques jours au camp ! Et nous voilà partis à travers la nuit noire, moi conduisant notre voiture qui brinquebalait les ornières ; nous passons le pont du Chenu, et nous montons vers le pavillon impérial :

— Ça a de l'allure, me disait Nini très amusée.

Nous entrons ; mon ordonnance avait allumé un grand feu dans la chambre de l'Empereur, et les abeilles d'or scintillait sur le fond vert du papier. Ma compagne ouvre ses caisses, en tire son nécessaire de voyage, son jeu de peignes en écaille blonde, ses brosses d'argent, ses peignoirs, crèmes, mauves, fraise écrasée qu'elle accrochait aux murailles, et bientôt la pièce perdit son air rigide et froid, pour prendre un aspect de boudoir des plus attrayants.

Quand ce fut fini, Nini se mit à gambader, puis après avoir fait trois ou quatre fois le tour de la

chambre au petit galop, elle prit son élan, s'élança d'un bond sur le lit, y exécuta une culbute magistrale, puis retomba de tout son poids sur mon sommier élastique, en criant de toutes ses forces : « Vive l'Empereur ! »

— Veux-tu te taire, petite malheureuse ! m'écriai-je en riant. Si on t'entendait ! Toute ma carrière serait compromise. Nous ne sommes déjà pas si bien notés, depuis l'affaire de Hoche.

Mais la blondinette ne m'écoutait pas. Elle s'était aperçue qu'au-dessus de la cheminée monumentale un pan de tenture verte s'était déchiqueté, laissant à nu la muraille blanchie à la chaux au-dessus d'une N'surmontée de la couronne fermée. Et alors il lui vint une idée folle.

— L'Empereur a couché ici ? me demanda-t-elle. C'est bien sûr ?

— Mais oui, pendant les grandes manœuvres de 1868, répondis-je un peu inquiet.

— Eh bien, tu vas voir.

Elle saisit dans le feu un bout de bois carbonisé et, grimpant sur sa chaise, elle écrivit gravement sur la chaux du mur :

Napoléon III a couché dans cette chambre en 1868

Et la petite Nini Manchon y a couché en 1880

Ces deux inscriptions sont-elles restées dans le pavillon impérial ? J'en doute fort. Cependant, ajouta le commandant Chavoie, avec un sourire, il eût été assez curieux d'ajouter une troisième ligne :

Et le Tsar Nicolas II y est descendu en 1896

Bizarre destinée des choses ! Nini fût ainsi collée à la postérité encadrée entre deux Empereurs !

LA CANTINIÈRE



— 7 juin ! s'écria le commandant Giverny, en jetant un coup d'œil sur le calendrier du mess. 7 juin ! Ah, la sale date !

— Pourquoi cela ? demanda-t-on à la ronde.

— Parce qu'elle me rappelle un des souvenirs les plus pénibles de ma carrière militaire.

— Racontez-nous cela, mon commandant, cela nous fera attendre l'heure de la conférence.

— Eh bien ! voici : j'avais vingt ans, j'étais sous-lieutenant de dragons et la Commune venait de finir. Cantonné avec mon régiment à Villejuif, j'étais encore tout nouveau venu dans la carrière, car je n'avais que dix mois de grade, mais dix mois bien employés, je vous assure. À peine sorti de Saint-Cyr, en juillet, on m'avait envoyé à Metz rejoindre le 4^e dragons – *les dragons Cornat*, comme on disait alors – dans un tourbillon, j'avais assisté à Borny, Gravelotte, Saint-Privat, Saint-Sébastien, Coincy, Ladonchamps ; j'étais parti en captivité en Allemagne, puis j'étais revenu pour recommencer la guerre, avril

et mai, en grand'garde, avec la prise du fort d'Ivry, l'entrée dans Paris par la porte d'Italie, tout le tremblement. Bref, pour la première fois depuis bien longtemps, je commençais à avoir un peu de tranquillité, ne sachant rien de la vie de garnison, et ayant conservé toutes mes illusions sur ce beau métier exercé seulement au milieu de la fumée des batailles.

Un matin, le colonel me fit venir, et me dit :

— Vous allez vous rendre avec votre peloton que vous complétez à seize files au fort de Bicêtre. Vous y prendrez livraison d'un convoi de vingt-deux insurgés que vous conduirez à l'Orangerie de Versailles. Vous aurez là une grosse responsabilité, la mission est délicate et difficile. Faites charger les armes avant de partir, et prévenez les prisonniers que vous avez plein pouvoir pour arriver à destination avec votre compte exact... morts ou vivants.

Ah ! l'abominable corvée, et qui m'aurait dit que cette épaulette d'or tant désirée pouvait m'obliger à accomplir un jour ce service de garde-chiourme. « Vous aurez là une grosse responsabilité ! » m'avait dit le colonel. J'étais terrifié, mais il n'y avait qu'à obéir ; et une demi-heure après, avec mes trente-deux dragons pas plus contents que moi, et mon

marchi Baumgartner, je prenais mélancoliquement le chemin du fort.

Le commandant de Bicêtre était un vieux brisquard tout blanc, avec la figure très rouge ; on eût dit une praline dans du coton.

— Voici, me dit-il d'un ton rude, la liste de vos vingt-deux prisonniers. Il y en a surtout deux qui m'ont donné beaucoup de mal, et que je vous recommande tout particulièrement : la nommé Ledru, un pied-bot, et la citoyenne Malvina Packard, cantinière au 138^e bataillon, une horrible mégère qui a sur la conscience une dizaine de meurtres commis sur nos soldats. Ayez l'œil sur elle ; et quant au pied-bot, faites-le marcher en tête, à coups de fourreau de sabre !

Avec la liste en main, je fis l'appel. Les hommes avaient les menottes et paraissaient, sinon résignés, du moins très abattus ; quant à la cantinière Malvina, c'était une superbe créature, au teint mat, aux yeux immenses animés d'un feu sombre, et une tignasse hirsute émergeant en mèches ébouriffées sous un feutre orné de plumes rouges. En dépit de son uniforme débraillé, cette virago avait un type, et un diable de regard qui remuait mes vingt ans jusqu'aux moelles.

Je formai la colonne par quatre, le pied-bot en tête, suivant l'ordre bizarre du commandant du fort, Malvina à la gauche. Je fis charger ostensiblement les armes par les commandements réglementaires, et je me mis en route, après avoir encadré le convoi entre deux files de dragons, haut le fusil.

Il faisait une chaleur accablante, et nous allions lentement. Je m'aperçus bien vite que le nommé Ledru ralentissait considérablement l'allure. Je renonçai au système des coups de fourreau de sabre préconisés par le commandant, et je fis placer mon pied-bot en croupe sur un des chevaux d'armes. Ensuite, je pris sur moi de faire enlever les menottes, ce qui donnait plus de liberté aux mouvements, aucune évasion n'étant à craindre dans les conditions où nous marchions, et enfin, en passant dans un village, je fis verser de l'eau rougie à mes insurgés. Je pensais donc que nous ferions la route en bons camarades, et de fait – était-ce le résultat de ma douceur, de mon humanité, de ma grande jeunesse – mais les regards s'étaient considérablement adoucis.

Cependant, avec la cantinière, les rapports continuaient à être tendus. Déjà, une fois, en passant à côté d'elle, elle m'avait envoyé un crachat en pleine figure en me disant :

— Tiens, sale Versaillais, voilà pour toi !

— Merci, madame, avais-je répondu en me découvrant avec une politesse exquise comme fait Kam-Hill, quand il veut imiter Louis XV saluant la Pompadour.

Puis, je m'essuyai tranquillement, d'ailleurs pas autrement dégoûté, je l'avoue – oh la jeunesse ! – par ce jet de salive sortant de cette bouche pourpre, à travers ces dents éblouissantes.

Loin d'être désarmée par cette aménité courtoise, voilà tout à coup Malvina qui s'assoit sur le bord du trottoir, et me dit rageusement :

— Je n'irai pas plus loin !

J'arrêtai la colonne.

— Vous ne voulez pas marcher ?

— Non, tue-moi si tu veux, je n'irai pas plus loin !

Le temps passait, le soleil montait à l'horizon, et il fallait arriver à Versailles assez tôt pour que mes hommes fussent rentrés à Villejuif avant la soupe du soir.

— Je vais être obligé, à mon grand regret, de vous faire attacher sur un cheval comme le pied-bot. Vous serez fort mal, beaucoup plus mal qu'à pied.

— Je ne bougerai pas de là, canaille ! me dit-elle en me mettant avec fureur la poing sous le nez.

Elle était terrible, et il y avait certainement de la folie dans ses yeux qui éclairaient cette tête de Méduse.

— Allez, dis-je à deux dragons, empoignez-moi cette femme, liez-la avec des cordes à fourrage, et placez-la en selle derrière Chambenoît.

Chambenoît était mon ordonnance, un gentil garçon, éveillé, frais, rose, à la moustache blonde ; il m'avait été spécialement recommandé par son père, un de mes fermiers, il avait passé avec moi tout le siège de Metz et toute la captivité en Allemagne. Je l'aimais d'une affection quasi fraternelle.

La lutte fut épouvantable. La Pechard mordait, griffait, se débattait. Très impressionnable, j'étais atrocement énervé de voir brutaliser cette magnifique créature, me rappelant les vers de Musset :

Qu'elle est belle dans son désordre,
On la voit béante se tordre
Dans un baiser de rage et mordre
Et pousser des cris inconnus.

Enfin, elle fut solidement attachée au troussequin de la selle, derrière Chambenoît, qui se mit en route gaiement en me disant :

— Mon lieutenant, je l'enlève !

Ainsi tranquilisé, je marchai en tête de la colonne, le marchi Baumgartner à la gauche, lorsque tout à coup j'entends derrière moi un grand cri immédiatement suivi de la détonation d'un coup de pistolet. J'accours au galop. Le pauvre Chambenoît était tombé de la selle et gisait dans une mare de sang avec un couteau planté entre les deux épaules. La cantinière avait, je ne sais comment, délié une de ses mains et avait profité de sa position en croupe pour faire ce beau coup en criant avec un accent de triomphe :

— Ça en fait un de plus !

Ce que voyant, Baumgartner avait tiré sur la virago, d'instinct, sans savoir, et l'avait tuée raide.

— Mon lieutenant, ma disait-il très pâle, pardonnez-moi, mon revolver est parti tout seul.

Malvina était restée attachée sur la selle, avec un trou dans la tempe, et ses yeux glauques grands ouverts, sa bouche crispée dans un rictus effroyable semblaient encore m'insulter et me crier :

— Tiens, sale Versaillais, voilà pour toi !

À quatre heures seulement je suis arrivé à l'Orangerie de Versailles avec mon funèbre convoi.

— Mon capitaine, ai-je dit à un gros chauve à lunettes qui se trouvait là, le convoi est au complet : vingt et un prisonniers... et un cadavre.

— Le compte y est, me dit simplement le capitaine de gendarmerie en assurant ses lunettes. Ça fait bien vingt-deux. Merci lieutenant.

... Comprenez-vous, messieurs, conclut Giverny, pourquoi, lorsque je vois arriver le sept juin, je dis toujours : sale date !

RIEN QUE SOLDAT



PAR LES FENÊTRES de sa baraque ouvrant sur le front de bandière du camp de Châlons, le capitaine Raymond fumait sa pipe tout en regardant le paysage qui, à mesure que la saison s'avancait, devenait de plus en plus dénudé, de plus en plus gris, de plus en plus lugubre. Aussi loin que la vue pouvait s'étendre, un immense cloaque de boue blanchâtre, un terrain défoncé par les piétinements des hommes et par les sabots des chevaux ; des baraquements alignés, tous semblables dans leur rigidité monotone.

Ensuite, il promena son regard sur les murs blanchis à la chaux de la chambrette, autant dire la cellule, qui lui était concédée par le règlement, meublée avec la commode, le petit lit en fer, la table de bois noir louée chez le mercanti de Mourmelon, et la planchette garnie de théories. C'était là tout son luxe, c'était là qu'il passait une existence entièrement prise par les devoirs militaires. La destinée avait voulu, sans doute, qu'il fût soldat, rien que soldat, comme on est prêtre. Arrière-petit-fils, par sa

mère, d'un général de l'Empire dont le nom flamboyait sur l'Arc de Triomphe, fils d'un lieutenant-colonel tué en 1870, traditions de famille et souvenirs d'enfance, revues du Champ-de-Mars où paraissait son père, visites des compagnons d'armes en uniforme, suivis d'ordonnance tenant les chevaux par le filet dans la cour de l'hôtel, une grand'mère qui l'avait bercé aux chansons de Béranger, une éducation dirigée sur l'École militaire, à tel point que, pendant toute sa première jeunesse, dès qu'il se plaignait de quoi que ce soit, on lui répétait :

— Tu te plains ! Qu'est-ce que tu diras quand tu seras à Saint-Cyr ?

Tout l'avait poussé, pour ainsi dire inconsciemment, vers la carrière des armes.

Ici, au camp, les appels de trompette lui marquaient les heures depuis la diane jusqu'à l'extinction des feux. Il regardait le va-et-vient de ses dragons en bourgeron et pantalon de toile, la musette en sautoir, se rendant au fourrage sous la direction des maréchaux des logis ; et une vieille chanson d'autrefois lui monta du cœur aux lèvres :

Pour aller servir la patrie
Jeune encor j'ai quitté les champs ;

Au silence de la prairie
A succédé le bruit des camps.

Hennissement de chevaux, lazzi des hommes, bruit des sabres résonnant contre les éperons avec un cliquetis d'acier, c'était là une des mille symphonies de cette vie militaire qui l'absorbait tout entier, au point qu'il ne quittait plus jamais la tenue, épris de cette franc-maçonnerie de forme et de couleurs où le moindre passe-poil a son sens et sa valeur. À la manœuvre surtout il s'oubliait quand, du haut de son cheval, il voyait à sa voix de tonnerre s'ébranler les longues files de chevaux et ses cavaliers galoper haut le sabre pour se former en bataille. Il rêvait de quelque magnifique chevauchée, de quelque charge vengeresse, et ce jour-là serait la récompense de tout !

Mais, en attendant, elle tardait rudement, l'heure bénie, et les événements semblaient la faire reculer chaque jour davantage. Alors, il lui venait comme un doute : ne faisait-il pas un métier de dupe, en sacrifiant ainsi toutes ses aspirations à une espérance de plus en plus vague, de plus en plus lointaine ? Obéissance passive, renoncement à toute liberté, toutes les belles années, les meilleures de sa vie, consacrées à de rudes devoirs.

À ce moment, le maréchal des logis chef fit son entrée.

— Mon capitaine, commença-t-il, on n'a encore retrouvé ni les couvertes, ni les bidons. Quand nous sommes revenus des manœuvres, le cinquième escadron ne nous a pas rendu notre compte, et comme le fourrier n'avait pas pris de reçu...

— Écrivez huit jours de consigne au fourrier. Vous, vous ferez des recherches dans les autres escadrons. Je vous donne huit jours pour retrouver les objets perdus. A-t-on touché les ceintures de flanelle ?

— Oui, mon capitaine, hier.

Je tâterai moi-même si les hommes les ont sur la peau. Et le carreau est-il remis à la baraque ?

— C'est très compliqué, parce que lorsque nous avons fait le bulletin d'imputation, le vitrier l'a oublié. Aujourd'hui, pour lui prouver que le carreau n'a pas été remis, il faudrait le bulletin, mais le secrétaire du trésorier refuse de s'en dessaisir.

— Les nuits sont froides : j'exige que le carreau soit remplacé aujourd'hui même. Nous nous arrangeons avec le génie. Maintenant, le brigadier Chautard a-t-il payé ses dettes à la cantine ?

— Pas encore, mon capitaine.

— Il sera consigné jusqu'à ce qu'il se soit acquitté complètement. Ah! pour les carottes, vous direz au fournisseur que je n'accepte pas les feuilles dans le poids. Pouvons-nous avoir des choux pour la soupe?

— Non. Il propose en place des poireaux.

— Je refuse. Il faudra arrêter le compte du pétrole pour les écoles et faire un bon pour le major. Écrivez tout cela sur votre calepin. Maintenant, y a-t-il des demandes de permissions ou de congés?

— Voici, mon capitaine.

Il y avait une dizaine de lettres insipides émanant de députés, de maires, de curés. Le capitaine lut à haute voix avec tous les détails sur les pères aveugles, les mères paralytiques, les fermes ruinées par la mauvaise année si pluvieuse, etc. En marge, il écrivit la réponse à faire à toutes ces demandes. Enfin, il signa le rapport, vérifia minutieusement le cahier des ordinaires, signa je ne sais combien de bons et de bulletins, et renvoya le maréchal des logis chef.

Ouf! Et ce n'était que le commencement de la journée, qui, toute entière, allait se dérouler au milieu de ces détails vulgaires, mesquins et indispensables cependant à la bonne marche de l'escadron. En posant sa plume, le capitaine Raymond poussa

un gros soupir. Il songea à sa jeunesse qui s'écoulait sérieuse, monotone sans fêtes mondaines, sans sourires de femmes. N'éprouverait-il pas un jour quelque regret, quelque amertume à être resté étranger à ces bals, à ces soupers, à ces premières dont, parfois les journaux du mess lui apportaient les échos et dans lesquels sa situation sociale lui aurait permis de tenir une place brillante ?

Pourquoi n'essayerait-il pas, lui aussi, d'être à Paris comme tant d'autres ? Au moins là-bas, le service fini, on remet le frac, on repasse les ponts, et une fois sur la rive droite, on peut rentrer dans la vie joyeuse et oublier les soucis de toute une besogne aride et vaine.

Que de fois, en se promenant, le soir, dans la direction de la gare, n'avait-il pas jeté machinalement un regard dans la direction de Paris ! Il lui semblait que, par là, l'horizon semblait plus éclairé, comme si la ville lumière eût été un phare attracteur pour tous les pauvres exilés dans un trou de province. N'aurait-il pas, lui aussi, sa part de joie, quelque joli roman avec une de ces belles élégantes dont on citait les noms dans les chroniques mondaines ou sportives ? Brusquement, à travers les buées qui

masquaient les maigres sapins de la plaine, il eut l'évocation de la rue de la Paix.

Dans des radiations électriques, les beaux équipages étaient arrêtés sur trois files devant les magasins des grandes couturières, des lin-gères, des modistes en renom. Dans les vitrines brillaient, comme dans une apothéose de féerie, les colliers de perles, les rivières de diamants, les orfèvreries rares. Sur les trottoirs, une foule élégante, oisive, flânait avec la joie de vivre : clubmen, demi-mondaines, couples, marchant côte à côte, avec des frôlements tendres. Dans l'air, des parfums de fourrures et de violettes. Au loin, étincelaient les façades des grands restaurants, les hautes fenêtres des grands cercles où la partie battait son plein, fiévreuse, animée. Lui aussi, il pourrait être de tout cela, prendre sa part de jouissances, joindre sa voix à ce grand concert triomphal ? S'il essayait de permuter ? Si, par les amis de son père, il intriguait pour entrer à l'état-major de l'armée, dans quelque bonne embuscade, à l'École de guerre, ou place Vendôme ? Ses idées allaient, allaient, remportant bien loin des steppes du Petit Mourmelon...

Soudain, l'adjudant-vaguemestre entra, apportant le courrier. Et, tout pâle, Raymond lut les jour-

naux, avec les titres sensationnels, les dénonciations, les attaques. Oh ! ce Paris, avec ses tentations, ses femmes dangereuses, ses salons exotiques, ses besoins continuels d'argent, ses tripots et son baccara !

Le capitaine eut un frisson. La vraie existence était là, avec les camarades au camp, à ce poste d'honneur, à l'abri des entraînements, au milieu de cette activité quasi monastique où l'officier sans souci suit gaiement son sillon de chaque jour, avec la sérénité du devoir accompli.

— Allons, se dit-il, comme s'il secouait un mauvais rêve, allons voir si la soupe a des choux et si l'on a remplacé le carreau à la baraque n^o 7.

À VERSAILLES



TENEZ, nous dit Chavoye, on ne devrait jamais, vous entendez, jamais, remettre les pieds dans une ville où l'on a été jeune, officier de cavalerie, et heureux, lorsqu'on n'est plus rien de tout cela. C'est trop dur !

Tantôt, j'ai été obligé de retourner à Versailles, où je n'étais pas allé depuis dix ans, époque où j'étais encore lieutenant au 10^e cuirassiers ; je me suis embarqué, sans autre préoccupation que celle de la corvée mondaine que j'avais à accomplir, et, dès mon entrée en gare, j'ai été frappé au cœur par tout un monde de souvenirs. Oui, voici la petite cour pavée où j'ai accompli de tels tours de force, soit pour ne pas manquer le train filant sur Paris, soit pour arriver à temps pour le service. Galops furieux exécutés sur un cheval d'armes dont on jetait les rênes à l'ordonnance attendant devant le guichet, bonds de jaguar dans les wagons déjà en marche, avec une tenue civile à peine boutonnée, sans cravate, tenant je ne sais comment, et dont on réparait le

désordre, une fois assis, devant les voyageurs étonnés de l'irruption subite, en première, de ce compagnon débraillé et haletant. Retour par des trains de nuit ; souvent tellement fatigué qu'on rentrait chez soi les yeux mi-clos pour ne pas se réveiller complètement, et en se dirigeant seulement sur la lueur des becs de gaz perçue à travers les paupières.

Et enfin, après ces absences « en bombe » exécutées avec la joie d'un collégien qui s'évade, la vue Inquiétante de mon maréchal des logis chef, m'attendant à la gare, avec des paperasses sous le bras, présage certain de catapultueux événements survenus pendant mon absence.

Je traverse la rue Duplessis, et j'aperçois l'entrée du restaurant qui, avec ses bosquets et ses petits jardins, évoquait un vague souvenir du « Moulin Rouge » de l'avenue d'Antin. Que de gentils dîners offerts là, sous les arbres, à de petites amies qui débarquaient de Paris, toutes rieuses, avec des jupes claires et des chapeaux extravagants. Il y avait un certain cabinet particulier qui, le cas échéant, me servait de vestiaire, et dans lequel, dans des moments de *rouspétance*, je faisais des changements à vue, des transformations de pékin en officier et vice versa. Comme tout cela était gai, jeune, fou, et

comme les camarades riaient lorsque le général venu de Paris pour nous inspecter, demandait au colonel, après la journée finie, quel train il pouvait prendre pour rentrer à Paris : le colonel répondait :

— Mon général, informez-vous auprès du lieutenant Chavoys ; vous ne sauriez mieux être renseigné.

Et non seulement j'indiquais au général le meilleur train, mais encore... j'y arrivais en même temps que lui.

Le restaurateur Brennu est toujours, comme autrefois, sur le pas de sa porte, et sa vue me fait plaisir.

— Bonjour, *mon lieutenant!* me crie-t-il. Quand revenez-vous manger mes biftecks bossus, comme vous disiez ?

— Un de ces jours, mon bon Brennu, quand il fera plus beau qu'aujourd'hui.

Et de fait, le jardinet est lugubre, avec ses arbres dépouillés, ses allées détrempées ; cela sent l'humidité, l'abandon, et Brennu lui-même a grisonné, maigri ; ce n'est plus le joyeux tenancier de jadis. Je descends dans la ville, à travers ces rues qui me semblaient autrefois ensoleillées, si grouillantes de monde, et qui me paraissent aujourd'hui embrumées et mornes, comme celles d'une petite sous-préfecture de province. Voici l'avenue de Saint-Cloud où

se tenait la grande foire annuelle, avec ses manèges de chevaux de bois, ses baraques et ses somnambules extra-lucides. Et je me souviens de Noirmont ayant, certain soir, décidé le femme colosse à venir dans son rez-de-chaussée, et nous poussions tous la fiacre qui, chargé de la grosse dame ne pouvait pas démarrer. Voici la place Hoche, avec sa statue qui nous fit, un jour, envoyer en exil. Le général s'étant placé en face de la statue, nous avons, pour le défilé, suivant l'usage réglementaire, tous tourné la tête dans sa direction ; mais le conseil municipal, placé au pied du socle, avait vu là une manifestation de mépris réactionnaire pour le pauvre Hoche ; tous les officiers « avaient affecté de montrer le dos à la statue du pacificateur de la Vendée. »

Il n'en fallut pas plus pour motiver notre envoi au camp de Châlons.

Ah ! la place d'Armes, ouverte à tous les vents, où il faisait si froid pendant l'exercice à pied, avec la perspective de la cour des ministres et son Louis XIV à cheval, entouré de statues colossales et semblant régner encore ! Que de fois, pendant que mes hommes exécutaient l'exercice du sabre, « avec mouvement décomposé », n'ai-je pas évoqué, par la pensée, la vision de cette place alors que cinquante car-

rosses à six chevaux caparaçonnés et deux ou trois cents valets en livrée, attendaient la sortie de leurs maîtres, lorsqu'un corps de garde construit en forme de tente avec l'acrotère doré semblait un pendant à la chapelle; lorsque les gardes du corps, mousquetaires, cheveu-légers, peuplaient les abords de la Cour de marbre...

Je n'ai pas voulu revoir le parc avec ses bosquets d'Apollon et de la Reine, ses statues vermoulues, ses bassins de Latone, ses quinconces où j'ai cheminé en si tendre compagnie, et surtout ce tapis vert où avec Berthe... à moins que ce ne soit avec Alice... nous avons si souvent essayé de gagner l'extrémité de la pelouse, les yeux fermés, et sans sortir du tapis, ce à quoi nous n'avons jamais pu réussir.

Traversons plutôt la rue Satory avec sa pente ascendante vers le plateau qui présentait un si merveilleux coup d'œil lorsque, nos escadrons revenant de la manœuvre, le soleil se répercutait sur les casques et les cuirasses, piquant des étincelles sur toute cette colonne d'acier en mouvement. Les trompettes sonnaient la marche, les femmes venaient aux balcons avec des marmots qui, de joie, dansaient dans leurs bras, et il y avait, au coin de la rue du Vieux-Versailles, une certaine marchande de tabac,

une brunette avec de petites moustaches... Non, décidément, j'aime mieux ne pas savoir ce qu'elle est devenue.

Dans cette rue du Vieux-Versailles, voici l'antique hôtel Brissac, avec sa façade toujours aussi enfumée. C'est là qu'au premier étage était installée la pension des officiers. Oh! les ragoûts extraordinaires, les filets coriaces, les côtelettes anémiques, et le rejinglard qui faisait des taches bleues sur la nappe douteuse. Mais quel formidable appétit, quel entrain, quelles fusées d'éclats de rire dans cette petite salle dont je contemple la fenêtre avec attendrissement. C'est par cette croisée que j'envoyais les assiettes – gare là-dessous! – à seule fin de me faire mettre à l'amende de quelques bouteilles de bordeaux par notre président, un colosse de six pieds, tout chauve, qui, en dépit de ses formidables moustaches, avait l'air d'un bon géant de féerie.

Descendons la rue de l'Orangerie. Ah! quel gros toc-toc en regardant le quartier dont la grille ouvre sur la rue Royale. À la porte une sentinelle, casque en tête, qui ressemble aux nôtres. Devant le corps de garde, un maréchal des logis, képi en arrière, auquel je serais tout disposé à donner le nom d'un de mes subordonnés, et dans le fond, des silhouettes de

jeunes officiers, maigres, un peu dégingandés dans leur tunique ajustée, et leurs grandes bottes extracolantes qui évoquent dans ma mémoire la silhouette du lieutenant un peu « vermicelle » que je fus jadis. Le numéro du corps a changé, mais c'est toujours le même mouvement d'hommes et de chevaux, le même va-et-vient de cavaliers en bourgeron et de gradés affairés. La *grande muette* continue son travail. Le régiment passe, mais la ruche reste. Et maintenant, aurai-je le courage de pousser jusqu'à cette rue de Noailles, où j'avais, dans le fond d'un grand parc, un coquet pavillon meublé, avec écurie, remise, et tout cela pour cent francs par mois ! Je revois encore madame Aubier, la propriétaire, une bonne vieille dame à cheveux blancs, qui me disait :

— Oh ! monsieur, je n'en fais pas une affaire d'argent ; mais j'aime louer à un officier, parce qu'avec lui je me sens tranquille.

Rien n'est changé en apparence : même porte jaune, même catalpa au-dessus de la grille, même charmille, avec bancs de marbre. J'ai regardé les volets verts, que mon ordonnance ouvrait si brusquement pour me réveiller à quatre heures et demie du matin, sans souci des réclamations formulées par la grande chérie qui tombait de sommeil. J'ai voulu en

avoir le cœur net ; j'ai sonné, et une servante inconnue est venue ouvrir.

— Madame Aubier ?

— Madame Aubier?... Ah! l'ancienne propriétaire. Elle est morte depuis deux ans.

Je suis reparti, très triste, et j'ai repris mon train, me rappelant les vers mélancoliques de Béranger :

Fuyons ce toit où ma raison s'enivre !
Ah! qu'ils sont loin ces jours si regrettés !
Je donnerais ce qui me reste à vivre
Pour un des mois qu'ici Dieu m'a comptés.

PRÉOBRAJENSKI!



POUR RIEN au monde – même pour le rétablissement de l’Empire – notre amie Liane de Phosford n’eût manqué le concert vocal et instrumental que les musiciens du régiment Préobrajenski devaient donner au Cirque d’Été. Ah c’est qu’elle était patriote à sa manière, notre chère Liane, c’est-à-dire russophile dans l’âme autant qu’on peut l’être; et, chaque fois qu’une nouvelle manifestation sympathique se produisait entre les deux nations alliées, Liane voulait contribuer à l’union et s’arrangeait pour qu’au moins l’un des membres de la manifestation – je ne sais pas si je me fais bien comprendre – rapportât dans son pays un souvenir attendri de sa grâce et de ses charmes.

Ô Métella, faites qu’il se souvienne
De tout ce dont j’ai le ressouvenir...

Lors de la venue de l’amiral Avellan, elle avait jeté son dévolu sur un charmant lieutenant de vaisseau; lors de l’arrivée du tsar, elle avait couronné la flamme d’un beau chevalier-garde. Cette fois, il

ne venait que des musiciens, eh bien, elle rendrait heureux un simple musicien. Le patriotisme inspire aux femmes de ces abnégations sublimes et de ces sacrifices devant lesquels le philosophe (c'est moi) s'incline rêveur et attendri (Il est difficile de donner cette double impression à sa physionomie, mais avec un peu de travail on y arrive très bien).

Or, tout en consentant à se donner à un simple musicien, au moins gardait-on le droit de choisir. Aussi Liane avait-elle retenu, au Cirque d'Été, moyennant sept francs, un fauteuil qui touchait à la balustrade séparant l'orchestre du public. Dès une heure elle était à son poste, munie d'un excellent « Guide de la conversation franco-russe » par Janzen; sa toilette était un compromis ingénieux entre les modes de Paris et celles de Pétersbourg; là encore, on sentait l'alliance. La robe en velours frisé couleur bois était bien « rue de la Paix, » mais les bandes de drap appliquées avec petit dépassant de zibeline, étaient bien « Perspective Newsky »; le chapeau en velours miroir noir orné de deux plumes blanche et noire, attachées par un nœud de satin antique, était pur « place de l'Opéra, » mais le mantelet en astrakan, à longs pans, avec volumineux jabot

et plissés de mousseline de soie noire, était indiqué pour la grande Moskoï.

À deux heures, le cœur de Liane battait à tout rompre, car les musiciens Préobrajenski venaient d'y faire leur entrée, sous la direction de leur chef, M. Friedman, petit, très brun, avec une moustache noire très relevée. Uniforme sobre, mais ne manquant pas, quand même, d'une certaine élégance; pantalon vert très foncé, tombant sur les bottes molles, tunique noire à liséré blanc; un col rouge avec petit galon d'or. Cette tenue était complétée par le ceinturon de buffleterie blanche, enserrant les tailles fines, les épauettes plates rouge et or, et la toque d'astrakan, avec croix de Saint-André, crânement inclinée sur l'oreille.

Et notre amie, braquant sa lorgnette, se mit à détailler les Russes, en femme qui possède, à cet égard, une expérience particulière. Chose curieuse, ces musiciens se ressemblaient presque tous et avaient un air de famille. Petits, rasés, avec un diable de nez en trompette qui accentuait le type Kalmouck, et qui est, paraît-il, une des conditions de l'enrôlement dans le fameux corps. Bah, un nez en trompette, un nez bien conformé qui se retrousse gaillardement et joyeusement en l'air, n'est pas du tout un mauvais

signe ; le difficile était seulement, au milieu de cette similitude, de pouvoir faire un choix motivé, puisque tous se retroussaient avec la même joyeuseté, et avec une identique gaillardise.

— Allons, se dit Liane ; la décision que je n'ai pu prendre d'après le physique, je la prendrai d'après le talent. Attendons et écoutons.

M. Friedman assura de sa main gauche sa petite épée contre sa cuisse ; puis il leva la main droite armée du bâton de commandement, et les musiciens entamèrent la fameuse *Vie pour le Tsar* de Glinka ; ensuite l'orchestre symphonique du régiment où il n'y avait pas moins de trente instruments à cordes exécuta *Kasatchak*, air de danse petit-russien, d'une couleur locale très accentuée, et d'une orchestration étrange qui produisit un grand effet. Cependant, dans tout cet ensemble, il était bien difficile de percevoir la part artistique de chacun.

Heureusement les musiciens reprirent leurs instruments de fanfare et attaquèrent superbement la *Marche du Couronnement* de Tchaïkowsky, dans laquelle il y avait un solo de flûte. Or, il faut bien avouer que l'exécutant avait un coup de langue merveilleux. L'air était vif et joyeux, mais avec des traits d'une indicible fierté ou d'une tendresse déchirante ;

des surcharges, des complications de sons, de brusques changements de rythmes qui vous déroutaient tout d'abord, mais qui ensuite vous saisissaient tout entier.

Et Liane fermait les yeux, oubliant les choses et les gens qui l'entouraient. Peu à peu, à travers les innombrables arabesques de cette vertigineuse mélodie, elle percevait comme de vagues visions, éclairs passagers, pleins de piaffements de chevaux, d'ondulations d'aigrettes et de coups de cymbale, de cliquetis de sabre et d'éperons. Et la marche continuait, généreuse et fière, par moment s'alanguissant comme un adieu de femme, et sa flûte lançait des trilles qui semblaient s'envoler en spirales vers le ciel comme des sanglots voluptueux. Un homme qui jouait aussi bien de la flûte devait savoir aimer.

Le choix de notre amie était fixé. Fiévreusement, pendant l'exécution du morceau, elle avait pioché son « manuel de conversation franco-russe » et y avait copié les phrases suivantes qu'elle avait écrites sur un petit papier :

Je vous aime : *Ya was Loublou.*

Musicien, tu me plais : *Mouzikant, ya loubik.*

Viens dans ma maison : *Padloum Damoïe.*

À dix heures du soir : *Deciatie vetcher*.

2, rue Bassano : *Dva oulitsa Bassano*.

Ceci fait, elle pensa qu'elle était autrement armée pour l'alliance, que le Président qui ne sait guère que « *Zdarova, Rebaita* : Bonjour, mes enfants ». Évidemment, c'est gentil de dire bonjour, mais, avec cette simple phrase, on n'entre pas assez avant dans l'intimité. Elle relut ses quatre lignes en langue russe, les trouva très complètes, très claires, très explicatives, et, pliant son petit papier en quatre, elle attendit, non sans émotion, la fin du concert. Enfin, la musique Préobrajenski et les chœurs venaient de terminer la *Marseillaise* au milieu d'un enthousiasme indescriptible, et, tandis que la salle croulait sous les applaudissements, Liane se pencha vivement sur la balustrade, pour retrouver son divin flûtiste. Malheureusement, le morceau terminé, les musiciens avaient quitté leur place pour saluer, et une certaine confusion s'était produite dans les rangs. Pourtant, elle crut bien le reconnaître en la personne d'un artiste blond roux, bien râblé, au nez encore plus virilement retroussé que ses camarades; en ce moment, il s'épongeait le front et, tout en souriant, montrait des dents superbes.

C'était lui, c'était bien lui.

— Monsieur, appela-t-elle, monsieur !

Puis vivement, elle lui glissa son petit papier.

Le musicien lut, approuva avec bonhomie, puis s'approchant, il dit d'une voix chantante :

— Donc, madame, jé sais un peu français. Jé viendrai.

Liane pensa qu'il était plus convenable de donner à cette entrevue un prétexte artistique, et elle ajouta : « Apportez votre instrument. »

Le Russe parut surpris, mais après un moment d'hésitation, il cligna de l'œil d'un air très fin et répondit en riant d'un gros rire :

— Sois tranquille, petite mère, j'apporterai l'instrument.

Un peu familier, le Préobrajenski.

Notre amie rentra chez elle légère, et après avoir mis sa chambre en fête, après avoir placé partout des fleurs et vaporisé de l'« Impérial russe » dans toutes les tentures du boudoir, elle s'étendit toute frissonnante sur sa chaise longue, réentendant chanter dans sa tête les variations de la petite flûte, les titillations lancinantes de l'instrument dont jouait si bien l'artiste russe. Cet homme-là devait donner des baisers divins !...

À dix heures précises, heure militaire, on sonna. Liane mit la main sur son cœur pour en comprimer les battements. La camériste entra, introduisant un petit homme, sans aucun prestige, en complet marron avec un feutre mou.

— Qui êtes-vous ? – Que voulez-vous ?

— Jé suis le Mouzikhant. Seulement le général Freederiksz, il défend la tenue militaire en dehors du service.

— Ah ! répondit Liane avec une petite moue de déception. Pas même en uniforme ! Mais... vous m'avez dit que vous apporteriez votre instrument. Je ne le vois pas.

— Jé n'avais pas compris ça... Donc, le vrai instrument, il est trop gros.

— Trop gros ! Vous n'êtes donc pas la petite flûte ?

— Moi madame ! Donc déjà, jé suis la grosse caisse.

EN PLEINE BAGARRE !...



A CE MOMENT, M. Bouchain-Cadart, l'aimable commissaire de police du 32^e arrondissement, dit à un agent qui attendait devant sa porte, les talons réunis, dans une attitude militaire :

— Faites entrer messieurs Gannelabe et Pompignan.

L'agent salua en portant la main à son képi, et quelques secondes après, il rentra, escortant deux individus très convenablement mis, presque élégants : Gannelabe, tout vêtu de noir, avec la cravate nouée négligemment, à l'artiste, les cheveux grisonnants et rejetés en arrière, la barbe en pointe ; Pompignan, vêtu de velours fauve, avec les cheveux en brosse et la moustache blanche fièrement retroussée. L'aspect d'un gentilhomme campagnard ou... d'un photographe arrivé. À la boutonnière du veston de velours apparaissait le ruban violet de l'instruction publique.

— Messieurs, dit le commissaire en saluant avec une courtoisie qui sentait sa république Athénienne,

d'après le rapport qui m'a été fourni par M. Rouflard, officier de paix, et que j'ai là entre les mains, il résulte que vous avez été arrêtés tous les deux, hier, rue de la Douane, aux environs de Tivoli-Vaux-Hall. Le rôle que vous avez tenu, tous les deux dans cette rue, est, j'ai le regret de le constater, des plus extraordinaires. Alors que dix mille personnes, en vue de la réunion qui devait avoir lieu le soir, se pressaient déjà devant les guichets, vous, monsieur Gannelabe, vous alliez de groupe en groupe, criant : « — Conspuez ! Vive la France ! Vive l'armée ! À bas les traîtres ! » Tandis que M. Pompignan, évoluait dans d'autres groupes, vociférait : « — Vive la lumière ! À bas L'éteignoir ! » n'ayant de cesse que lorsque vous aviez établi le contact, entre les groupes différemment surexcités, de manière à obtenir le conflit. Puis, quand la bataille était bien engagée, tantôt vous, monsieur Gannelabe, tantôt vous, monsieur Pompignan, vous partiez, avec un zèle absolument louable, chercher les agents et les gardes municipaux en leur criant : — « Venez vite, on se bat par ici. » « Accourez, on se cogne par là ! » Et vous assistiez aux charges des représentants de L'ordre avec une satisfaction profonde.

Pendant tout l'exposé de ces faits, les deux prévenus acquiescèrent de la tête, pour reconnaître que le rapport de l'officier de paix Rouflard était rigoureusement exact.

— Mon Dieu, messieurs, je ferai preuve d'un esprit très large, et j'admettrai, si vous le voulez bien, que dans une question qui trouble si regrettablement le cœur de tous les bons Français, vous ayez pu être d'un avis différent, et avoir été emportés dans le sens où vous entraînaient vos convictions particulières; mais, où nous ne comprenons plus, c'est lorsque M. Rouflard constate que vous êtes intimement liés l'un avec l'autre, et qu'adversaires exaltés, eu apparence, vous échangez ensemble de fréquents conciliabules. L'agent Clauvelot, des brigades centrales, a affirmé avoir entendu dire à M. Gannelabe : « Ça va bien, ça va très bien », tandis que M. Pompignan répondait : « Ça dépasse tout ce que je pouvais espérer, ça sera très réussi. » Vous ne niez pas ces propos, au moins bizarres. Qu'est-ce qui devait être réussi ?

Et comme les deux inculpés se taisaient, M. Bouchain-Cadart continua très intrigué :

— Voyons, vous n'êtes pas des étudiants. Les quelques fils d'argent que je vois à vos tempes me prouvent que vous n'êtes plus des jeunes gens et, de-

puis la *Vie de Bohême* de Murger, l'étudiant de vingtième année n'existe plus, en supposant qu'il ait jamais existé! De plus votre tenue, vos manières me sont garantes que vous n'êtes pas des agents provocateurs, et que vous n'appartenez pas à la lie de cette population qui apparaît dans les rues aux heures de trouble, comme ces limaces gluantes qui sortent du sol un jour d'orage. D'ailleurs la décoration des palmes académiques, que j'aperçois à la boutonnière de M. Pompignan, suffirait, à elle seule, pour me rassurer jusqu'à un certain point sur ses intentions révolutionnaires.

M. Pompignan sourit en jetant un regard satisfait sur son ruban violet.

— Alors quoi? continua le commissaire un peu énervé, alors quoi! Voyons, expliquez-vous!... Commençons par vous, monsieur Gannelabe! Pourquoi avez-vous crié : « Conspuez! »

Les deux prévenus se consultèrent du regard, puis tout à coup M. Gannelabe s'écria avec un accent du Midi qui résonna terriblement en faisant trembler les vitres du commissariat :

— Monsieur le commissaire, je suis de Montauban-la-Belle – pas moins – c'est tout vous dire. Je suis un cadet de Gascogne.

— Certes, je ne vous contesterai pas cette origine méridionale, et j’admets, si vous voulez, que vous appartenez, en votre qualité de Gascon, à une de nos vieilles provinces françaises. Donc, vous êtes du Midi – du Midi un quart même, si vous voulez... mais je ne vois pas le rapport.

— Ah ! vous ne voyez pas, s’écria Gannelabe. Té, dis donc, Pompignan, il ne voit pas, le pauvre. Eh bien, monsieur le commissaire, il faut vous dire que j’ai assisté à la représentation de *Cyrano de Bergerac* et que Coquelin m’a enthousiasmé.

— Moi aussi, mais là n’est pas la question.

— Attendez, mordiou, attendez ! Quand je dis que Coquelin m’a enthousiasmé, ce n’est pas tout à fait exact, c’est le personnage qui m’a ravi, c’est l’évocation de cette belle époque où, pour un oui pour un non, on mettait flamberge au vent, où le panache jouait un si grand rôle, où un Cyrano ne craignait pas de lutter un contre cent dans des rixes qui ressemblaient à de véritables épopées. Alors je me suis dit : Gannelabe, mon bon, notre époque est terne, plate et bourgeoise en diable ; le parapluie a remplacé la rapière, et le gibus le feutre à plumes. Plus le moindre petit coup d’estoc et de taille ; plus de batailles dans les rues, plus de luttes avec le guet,

rossant ou rossé. Ça ne peut pas durer comme ça. À toi de réveiller l'humeur batailleuse de jadis chez nos bons Parisiens, chez ces descendants de la Ligue et de la Fronde, chez ces arrière-petits-fils des muscadins armés de ce gourdin noueux qu'ils appelaient si plaisamment leur *pouvoir exécutif*; chez ces petits-fils de héros des trois glorieuses journées de Juillet. Alors, rue de la Douane, il m'a semblé que l'occasion était propice à ce renouveau, et je m'y suis entremis de mon mieux. Voilà. *Et di qué li qué vinque*, mon bon!

Mais cette sortie fulgurante ne parut pas convaincre M. Bouchain-Cadart qui, après avoir esquissé une moue un peu sceptique, se tourna vers l'autre inculpé.

— Voyons, monsieur Pompignan, vous n'êtes pas du Midi, vous ?

— Non, monsieur le commissaire, je suis né à Pantin ; je suis un Pantinois.

— Alors tâchez d'être un peu sérieux, et de m'expliquer, en dehors de toute considération littéraire, votre rôle et celui de votre compagnon, je pourrais dire de votre complice, dans la bagarre d'hier... Allons, voyons, un bon mouvement... un peu de franchise.

Les deux amis se consultèrent encore du regard, puis, après avoir encore hésité un moment, Pompi-gnan, comme s'il prenait un grand parti commença :

— Eh bien, voici toute la vérité. Nous sommes artistes photographes et, comme tels, nous avons la spécialité des instantanés pour vues biographiques destinées aux cinématographes de plusieurs music-halls. Évidemment, il est toujours facile de faire poser dans son atelier des gens auxquels on fait mimer quelque scène d'intérieur ; mais ça sent toujours *le chiqué*, ça n'a pas cette exactitude, ce naturel que donnent les scènes prises dans la vie réelle. Voilà pourquoi mon ami et moi nous organisons des bagarres, des rixes vécues qui sont de véritables évocations des mouvements tumultueux de la rue, et pendant ce temps-là, un troisième compère, bien placé au première étage d'une maison voisine, prend des clichés auxquels je faisais allusion quand je disais : « Ce sera très réussi. Si M, le commissaire veut voir les épreuves?... M. Rouflard, qui nous a arrêtés est très bien venu.

Et il déroula devant M. Bouchain-Cadart une série de vues photographiques représentant les luttes de la rue de la Douane.

— Alors, fit le commissaire ahuri, c'est pour cela que vous avez tant crié : « Conspuez ! »

Parfaitement.

— Eh bien ! messieurs, permettez-moi, à mon tour, de *conspuer* de pareils agissements... et de vous envoyer au Dépôt.

LA FAVORITE



A CE MOMENT, le colonel de Brenne, qui commande un des régiments de la garnison de Paris, nous dit :

– Eh bien, moi, messieurs, savez-vous à quoi j’ai pensé en défilant avec mes hommes devant les marches de la Madeleine et en saluant la dépouille auguste qui, là-haut, au milieu des fleurs et des drapeaux, entourée des princes et de toutes les notabilités du talent et de la naissance, était exposée sous un majestueux catafalque ?... C’est étonnant comme les idées les moins sérieuses viennent parfois nous assaillir dans les moments les plus solennels... Au moment précis où j’abaissai la pointe de mon sabre avec un geste en même temps respectueux et martial – ah dame ! il y avait cinquante mille Parisiens qui regardaient, et les fenêtres des cabinets particuliers chez Durand étaient bondées de petites femmes – j’ai revu en une seconde toute une époque de ma vie, celle où, simple capitaine, j’étais attaché à Besançon à l’état-major général du 7^e corps.

Le prince s'occupait beaucoup de son commandement, et il y avait bien peu de semaines où le 60^e d'infanterie, ou le 3^e bataillon de chasseurs à pied, ou encore les 4^e et 5^e régiments d'artillerie ne reçussent pas son inspection, toujours très sérieuse... Mais ça ne l'empêchait pas d'avoir encore quelques loisirs et de venir souvent à Paris.

— On ne voit que lui, sur la ligne, disaient les employés de l'Est.

À l'état-major, tout le monde était entièrement persuadé que le but de ces voyages était la rue d'Offémont, et cela m'inquiétait même un brin, car moi aussi – je puis le dire maintenant, n'est-ce pas ? – je prenais très souvent ce même point de direction, et je craignais toujours quelque fâcheuse rencontre.

Ah ! c'est qu'elle était encore si jolie, la mâtine, à cette époque, avec son profil aristocratique, son sourire enchanteur et son nez bourbonien ! Vous la rappelez-vous dans le rôle de la Dubarry de Joseph Balsamo, lorsqu'elle faisait son entrée, tout en satin blanc, poudrée, couverte de diamants et, autour du cou, ce collier de perles, ce fameux collier historique – et unique ? Bref, j'en étais fou ; mais mon amour n'était pas sans être traversé par quelques remords. Tromper un chef si bon, si bienveillant, si affectueux,

qui n'entraît jamais dans les bureaux de l'état-major, avec sa petite pipe de bruyère aux lèvres, sans me frapper familièrement sur le dos en me disant :

— Eh bien, capitaine de Brenne, nous trimons ? Vous aimeriez mieux aller vous promener à cheval... ou à Paris. Hein, mon gaillard ?

Et, sous la regard gouailleur de mon chef qui perçait sous le képi à visière carrée, à l'ancienne mode d'Afrique, incliné sur l'oreille, je me sentais rougir. Je me levai, je balbutiai ; il devait me croire extraordinairement timide. Dans ma vie militaire, comme dans ma vie amoureuse, tout dépendait de lui.

Le chef d'état-major, lorsque je demandai quelque faveur, me répondait invariablement :

— Ça dépendra du grand chef, voyez le grand chef.

Et là-bas, dans le petit hôtel, qui fait le coin de la rue de Prony, lorsque je réclamais quelque rendez-vous, la promesse d'une bonne nuit, on me répondait encore :

— Cela dépendra de Monseigneur. Je ne puis rien vous fixer.

Et, quand je venais, il y avait toujours, comme par hasard, traînant sur la table de la favorite,

quelque lettre portant le timbre de Besançon, un timbre qui, à lui seul, me terrifiait, et flamboyait comme le *Mane*, *Thecel*, *Pharès*. Notez bien, messieurs, que je ne me fais pas meilleur que je ne suis. Je ne dis pas qu'une telle préférence n'avait pas un côté flatteur, et il est toujours agréable pour le jeune Fritz de se voir plus aimé que le vieux général par la Grande-Duchesse ; mais, depuis Saint-Cyr, on m'avait élevé dans l'idée que l'armée était une grande famille, et cette pensée de marcher dans les plates-bandes d'un vénéré parent m'était souverainement désagréable et me gâtait certainement mon plaisir. Un soir, j'avais eu un véritable toc-toc. Ma maîtresse m'avait ouvert elle-même sa porte avec des précautions infinies, le doigt posé sur ses jolies lèvres en signe de silence, puis, soulevant imperceptiblement la portière, elle m'avait montré par l'entrebâillement, dans la bibliothèque du rez-de-chaussée, un homme à cheveux blancs, en dolman de général, qui lisait le dos tourné, et penché sur une table. Une petite lampe projetait une faible lueur sur le livre, laissant toute la pièce plongée dans une obscurité relative.

La favorite laissa retomber la portière, puis elle me dit :

— Chut ! C'est LUI. Il est là qui travaille.

— Alors, je vais me sauver.

— Non, ça ne fait rien. Reste. Il en a au moins pour deux heures. Seulement tu ne pourras pas passer la nuit ; prends bien garde de faire aucun bruit.

Et, me prenant par la main, elle m'entraîna vers sa chambre à coucher, à l'étage supérieur.

Mon cœur battait à tout rompre. Certainement, si j'avais trompé un mari qui eût été mon cousin ou mon oncle je n'aurais pas été plus ému. Oh ! l'heure en même temps troublée et paradisiaque que je passai dans le nid fanfreluché, où, entre deux baisers, je ne pouvais m'empêcher de prêter l'oreille, tout le temps aux aguets, avec une terreur folle de voir apparaître le fameux : *Deus ! Ecce Deus !* au pied du lit au pillage. La favorite, elle, bien plus calme que moi, paraissait absolument à son aise, et son plaisir ne semblait nullement troublé par ce voisinage inquietant. Quand je me soulevai pour mieux entendre, et croyant avoir perçu quelque bruit, elle me rabattait, d'une caresse sur l'oreiller, eu me répétant :

— Mais, grand fou, puisque je te dis qu'IL travaille. Je connais ses habitudes, n'est-ce pas?... Je t'affirme que nous pouvons être absolument tranquilles.

Puis, je redescendis avec les mêmes précautions, étouffant le bruit de mes pas, comme un voleur, et mécontent de ma félonie, en somme, malgré le plaisir physique éprouvé. Et, quelques jours après, lorsque, revenu dans ma garnison, le grand chef me dit encore, avec sa bonne grosse voix :

— Eh bien ! de Brenne, nous trimons ?

Je tressaillis comme si j'avais reçu la décharge d'une pile électrique.

Cela marcha ainsi quelque temps. Il y avait toujours sur la table des lettres de Besançon, et, de temps en temps, on me montrait le dos du prince qui travaillait dans sa sombre bibliothèque. Une telle situation ne pouvait durer, et je pensais très sérieusement à rompre, lorsqu'un jour, en prenant le train pour Paris, j'avais salué le général qui passait à cheval devant le palais Granvelle. Je croyais donc pouvoir venir chez la favorite en toute sécurité, lorsqu'à ma grande surprise, arrivé le soir rue d'Offémont, toute la comédie du silence obligatoire recommença :

— Chut ! Je ne pourrai te garder cette nuit ! IL est là qui travaille.

Encore ! Et de fait le général à cheveux blancs était toujours penché sur la table. Cela ne

m'empêcha pas de monter et de me livrer aux rites de la religion accoutumée; mais comme, ma maîtresse un peu lasse et somnolente avait négligé de se relever pour me reconduire, j'eus l'indiscrétion en redescendant, de soulever à mon tour la portière. Le général lisait toujours, dans la même position et dans une surprenante immobilité. Un doute bizarre me vint à l'esprit, et je risquais le tout pour le tout. J'approchai, je touchai le dolman : rien ne remua. Il n'y avait dans le fauteuil qu'un mannequin, avec une perruque blanche très bien faite par le coiffeur de l'Odéon, et en costume de général! Je partis, riant comme un fou, et, pour le coup débarrassé de tout remords. Mais arrivé à la rotonde du parc Monceau, je me croisai avec le toréador Lazzantini qui se hâtait, drapé dans sa grande cape... et je sus plus tard pourquoi je ne pouvais jamais passer la nuit, bien que le prince eût cessé tout rapport avec la favorite depuis plus de deux ans...

Le colonel se tut, et la voix de Polin nous arriva à travers les grands arbres :

Elle a un bidon

Qui a le bout tout rond.

Elle a un fichu

*Qu'a le bout pointu.
Pour la posséder, nom de nom,
Je donnerais jusqu'à mon pompon.*

LA DEVISE



C E MATIN-LÀ, étant en villégiature au Havre, j'avais été invité ainsi que quelques Parisiens à venir sur le navire *le Redoutable*, qui était en fête. C'était une grande frégate à deux tourelles qui semblait le type par excellence des vaisseaux cuirassés. Ce monitor de haute mer arrivait de Hanoï après une longue croisière, et était vraiment gracieux à voir avec son pont surmonté d'un parapet de cent cinquante-six pieds de long, ses deux tourelles armées chacune de deux canons rayés de Frazer, et son blindage formé de plaques de douze pouces d'épaisseur étincelant. La gueule des canons était enguirlandée de fleurs; le grand mâât était pavoisé comme aux grands jours, et sur le pont frotté à s'y mirer, tout l'équipage était réuni, en grande tenue de service, avec cet uniforme bleu de France qu'on a gardé à dessein si pimpant, si coquet, pour donner aux *crocos*, encore sensibles à ces sortes de choses, une haute idée de notre puissance et de notre civilisation.

Outre la maistrance, ou petit état-major, en frac brodé et bicorne, il y avait les gabiers ou matelots d'élite, chargés spécialement du service de la mâture avec les quartiers-mâîtres, et les seconds-mâîtres; les canonniers chargés du service des pièces, sous les ordres du maître-canonnier; les timoniers affectés au service des signaux et des pavillons; enfin, les fusiliers chargés spécialement du service de la mousqueterie et formant les compagnies de débarquement, bien alignées sous les ordres du capitaine d'armes.

La ligne se continuait avec les mécaniciens, les charpentiers, les forgerons, les artificiers, les calfats et la compagnie des mousles de poste, employés auprès des aspirants, très crânes avec leur cou nu émergeant du grand col rayé et leur béret rejeté en arrière.

Au centre, bedonnant et paternel, avec sa figure très rouge encadrée de favoris très blancs, comme au bon vieux temps, le capitaine de vaisseau de La Jarrière ayant à côté de lui ses lieutenants de vaisseau, ses enseignes et ses élèves de première classe.

Il s'agissait de la remise solennelle d'une médaille au petit mousse Jean Ferouël, *né-natif* de Coatselho (Finistère), qui, au péril de ses jours, avait sau-

vé dernièrement la vie du maître de la timonerie Legof, tombé à la mer à la suite d'une fausse manœuvre.

Et sans timidité, mais aussi sans forfanterie, il était là, le jeune Ferouël, les talons réunis, les pieds un peu moins ouverts que l'équerre, le petit doigt allongé sur la couture du pantalon blanc, l'œil à quinze pas, le corps aisé, libre et droit.

Le soleil montait à l'horizon, noyant tout le port du Havre comme dans une poussière d'or, éclairant des panaches argentés à la cime des vagues qui moutonnaient gentiment sous l'action d'une brise venant du large, et piquant des étincelles sur les cuivres de la dunette et les hublots de l'entrepont.

C'était en même temps très lumineux, très gai, très correct; on sentait, dans un joli cadre, une fête entre braves gens qui s'estiment et qui s'aiment parce qu'ils font côte à côte un métier glorieux, partageant ensemble les mêmes fatigues et les mêmes dangers.

— Mes amis, — commença d'une voix vibrante le brave La Jarrière, qui n'était pas fâché devant nous de faire en passant un peu d'érudition, — embarquer les enfants pour en faire d'excellents hommes de mer n'est pas chose nouvelle. Dans les temps les

plus glorieux de la République de Venise, les fils des premières familles nobles apprenaient le métier de matelot sur les bâtiments de l'État; ils étaient mousles. C'est en effet le meilleur moyen d'obtenir des marins consommés; le mousse apprend toutes les manœuvres pour ainsi dire sans s'en douter.

» Pendant longtemps en France, le métier de mousse a été fort dur. On a voulu établir à Brest et à Toulon des bâtiments-écoles qui n'ont pas remplacé l'instruction un peu brutale donnée jadis. Aujourd'hui les mousles sont nos enfants, et les pères de famille n'hésitent pas à nous les confier, sachant que nous en ferons des marins finis et de bons Français...

Ici le capitaine La Jarrière se moucha pour dissimuler l'émotion qui l'étreignait dès qu'il abordait cet ordre d'idées, puis il continua très enthousiasmé :

— Ah! c'est que les bons matelots sont rares et précieux! Le vice-amiral Bouet-Villaumez estimait que le nombre des bons matelots était presque toujours réduit, dans la composition de l'équipage d'un bâtiment, au dixième des hommes embarqués. Espérons que sur le *Formidable* cette proportion est largement dépassée; mais, voyez-vous, un homme ne peut pas faire un bon matelot s'il n'a pas commencé

à naviguer dès l'âge de douze à quatorze ans, et s'il n'a pas une vocation décidée pour la mer. On est marin comme on est prêtre, avec autant d'abnégation en ce monde-ci, et autant de foi dans un monde meilleur.

» Oui, jeune Ferouël, ce n'est qu'au bout de plusieurs années de navigation, tant au long cours qu'au grand ou petit cabotage, que tu sauras fourrer, estroper, garnir les vergues, enverguer les voilures, les serrer, prendre des ris, gréer et dégréer les mâts de perroquet, de cacatois, bien gouverner, sonder à la main, coudre et raccommoder les voiles, faire toutes espèces d'amarrages, d'épissures et de nœuds de sangles, de paillets, de bitord, de la lignerolle, des filets de pêche et de bastingage ; il te faudra encore apprendre à goudronner, lancer des grenades, bien manœuvrer le canon comme le fusil et le pistolet, et, le cas échéant, te servir des armes blanches.

» Voilà ce qu'il te faudra être un jour, petit Ferouël, un bon matelot, c'est-à-dire un homme tout à fait extraordinaire...

La Jarrière souffla un peu après ce bon exposé. Il l'avait bien gagné.

— Mais en attendant de savoir tout cela, tu as voulu être un brave gars, n'ayant pas froid aux yeux,

et ne craignant pas de piquer ta tête dans la grande tasse pour sauver un supérieur. C'est très beau et c'est très bien. Je suis heureux de t'annoncer que, sur ma demande, le ministre de la marine a bien voulu t'accorder une médaille d'or...

Ici des applaudissements auxquels je me mêlais de grand cœur, éclatèrent sur le pont, et le capitaine La Jarrière se tournant vers un lieutenant de vaisseau, dit :

— Kersauzan, passez-moi l'écrin.

Tout le monde jeta les yeux sur la petite boîte ronde en cuir rouge que tendait le lieutenant Kersauzan. La Jarrière essaya de l'ouvrir, non sans peine, et n'y parvint, après quelques efforts, qu'avec l'aide du robuste Kersauzan. Évidemment, il n'avait pas songé à regarder la médaille avant ; enfin, il la prit entre ses doigts gantés de blanc, et au milieu de l'émotion intense de l'assistance, il continua très digne :

— Mon enfant, il faudra être fidèle toute ta vie – une vie qui commence si bien – à la devise inscrite sur cette médaille, devise admirable, qui résume dans son laconisme vibrant tous les devoirs de bon marin envers ton vaisseau et de bon Français envers ta patrie. Cette devise, mon enfant, je vais te la lire, afin

que tu t'en souviennes toujours et qu'elle reste immuablement et éternellement gravée dans ton cœur.

Au fait qu'y avait-il donc d'inscrit sur la médaille ? Nous n'en savions rien, et le brave commandant partageait sans doute notre ignorance, car, après avoir essayé inutilement de déchiffrer ce qui était écrit en exergue, il ajusta franchement son binocle sur son nez en bec d'aigle, tout en continuant à répéter, pour gagner du temps :

— Je vais te la lire, mon enfant, je vais te la lire...

Le jeune Ferouël était haletant – nous aussi. Enfin, le brave La Jarrière parvint à lire ce qu'il y avait sur la médaille d'or, et il cria :

— Cette devise, c'est... *Marine et colonies!*

DAS PARIZER LEBEN



L'AUTRE SOIR, le hasard m'ayant fait gagner une des trois places que les Variétés mettent à la disposition du cercle pour les premières, je me trouvai avoir comme voisin le commandant Chavoys; et certes, à la manière dont il suivait les couplets, en hochant de la tête avec béatitude, tout en mâchonnant les paroles sous sa moustache grisonnante, il était aisé de voir que la pièce *la Vie parisienne* lui causait un plaisir extrême.

— Mon commandant, lui dis-je à l'entr'acte, vous êtes heureux, ça vous rappelle l'Empire, l'exposition, la revue des souverains... et bien d'autres choses encore!

— Mon cher ami, me dit-il en me prenant le bras et en m'entraînant sur le boulevard, vous ne croyez pas dire si juste. Dans ces souvenirs, il y en a de gais, il y en a de tristes. J'ai, en effet, assisté à la première au Palais-Royal. J'avais alors vingt ans; j'étais sous-lieutenant aux dragons de l'Impératrice, et je portais des petits bandeaux à la Capoul. Ma com-

pagne, – une Caroline quelconque (il y avait dans ce temps-là énormément de Carolines, et on les appelait toutes Caro), – avait une crinoline, et sous un chapeau microscopique un véritable monticule de cheveux carotte, retombant en cascade dans le dos par-dessus un long ruban que l'on appelait un : *Suivez-moi, jeune homme!* Parfaitement. Reportez-vous aux modes du temps si bien reproduites dans la collection d'un journal qui s'appelait également *la Vie parisienne*, et qui était dirigé par un homme du monde spirituel qui signait simplement Marcelin. Le volume consacré à l'année 1866 est certainement un des plus intéressants et donne bien l'idée exacte de l'existence tumultueuse que nous menions alors.

Oui, voilà la vie parisienne,
Du plaisir par-dessus la tête.

Ce qu'on racontait sur la scène et dans le journal n'était, en somme, que la reproduction fort exagérée de notre manière de vivre. Les barons de Gondremark venaient chez nous pour faire la fête ; nous les secondions de notre mieux avec l'idée très arrêtée de leur prendre leur femme ; on pouvait encore blaguer, sans amertume, les princes de Manchaballe, fins diplomates, et les généraux de Porto-Rico, grands tac-

ticiens ; on fréquentait la Maison-d'Or, « endroit redouté des mères », on soupaît presque tous les soirs, et quant à notre rentrée, Meilhac l'a dépeinte en quatre vers :

On rentre au matin, la mine blafarde,
Ivre de champagne et de faux amours,
Et le balayeur s'arrête et regarde,
Et crie ; Ohé ! les heureux du jour !

Si vous refeuilletez cette année 1866, mon cher ami, vous y trouverez, à côté des articles de Taine, d'Ernest Feydeau, de Dumas fils, de Gustave Droz, de modestes causeries militaires signées Dick, sur les carrousels de Saint-Cyr, sur les bals des Tuileries, sur l'existence militaire que nous menions dans la garde. Dick, c'était le vieux commandant qui vous parle, et quand je lis imprimés ces trois mots fatidiques : *la Vie parisienne*, je revois le journal illustré, si coquet, si vivant, si mondain, dont l'apparition était toujours attendue le samedi au mess avec tant d'impatience, la feuille bénie qui m'a procuré mes premières satisfactions littéraires.

— Eh bien, mon commandant, je ne vois dans tous ces souvenirs rien que de fort agréable.

— Attendez, mon cher, attendez. La médaille a eu son revers. Un beau jour, au milieu de nos soupers et de nos quadrilles, sur la musique d’Offenbach, le boute-selle a fait entendre brusquement ses notes stridentes avec l’imprévu et le désarroi d’une alerte. Nous avons dit adieu aux Caro, aux Métella et à la Maison-d’Or. Nous avons sauté gaiement à cheval, comme nos grands anciens de Crimée et d’Italie, et, jetant notre cigarette ! comme eux, nous avons galopé le sabre au clair. Il n’y a eu hélas ! qu’une petite différence : eux sont revenus vainqueurs sous des arcs de triomphe, sous des pluies de fleurs, aux acclamations d’un peuple en délire ; nous, après avoir vaillamment lutté, nous avons été vaincus et envoyés prisonniers dans de grandes villes froides, noires et tristes au nord de l’Allemagne.

C’est là que, vêtus de vieilles pelisses vertes élimées, ayant toutes les peines du monde à ne pas crever de faim avec les douze thalers – quarante-cinq francs – que la *commandature* prussienne nous allouait mensuellement, nous avons passé cinq mois atroces, osant à peine nous montrer dans les rues, dissimulant notre misère, les oreilles déchirées par les crieurs publics annonçant chaque soir quelque

« grosse schlague », ou quelque nouveau « bombardement ».

Moi, j'avais été envoyé à Hambourg, et avec mes trois camarades Krimpele, Balincourt et Jacquelin, nous avons loué une mansarde dans laquelle nous faisons notre popote. Une seule éclaircie dans ce ciel noir et dans cette désespérance. Ce fut le soir où les maudits crieurs publics, beuglant cette fois beaucoup moins fort que d'habitude, annoncèrent la victoire de Coulmiers, avec la retraite précipitée des armées ennemies évacuant Orléans. Qui sait ? C'était peut-être le commencement de la revanche, l'armée de Chanzy faisant lever le siège de Paris et donnant la main à celle de Trochu ?... Nous étions tout ragaillardis.

— Allons faire un tour sur le quai de l'Uster, cela nous distraira, proposa Balincourt.

— Oui, et nous trouverons bien un petit coin pour boire un verre de vin du Rhin au succès de nos frères de là-bas, appuya Jacquelin.

Et nous voilà partis, bras dessus bras dessous, le képi sur l'oreille, indifférents aux remarques que provoquaient nos uniformes dans la foule.

Nous arrivons dans le Donther-Wall, et aussitôt Krimpele me poussa le coude :

— Regardez donc ! Lisez l’affiche du Stadt-Theater !

Il y avait en effet écrit :

DAS PARIZER LEBEN

Von H. Meilhac et L. Halévy.

Music von J. Offenbach.

Ja repentis comme un choc au cœur, et, tout à coup je revois dans mes souvenirs le nez d’Hyacinthe, si majestueux sous la calotte fourrée de Gondremark, et l’élégance de Priston, et l’ahurissement de Gil-Perez en amiral suisse, et la crânerie de Zulma Bouffar, et la grâce de Céline Montaland, et le chic d’Honorine ; tous ces joyeux fantoches reparaissaient dans ma mémoire ! et, sans souci des tristesses actuelles, polkaient sur un rythme endiablé :

Tout tourne, tourne, tourne,

Tout danse, danse, danse,

Et voilà déjà que ma tête s’en va,

Elle s’en va, elle s’en va...

— Si nous entrions ? dis-je à mes camarades. Que diable ! ce soir, nous avons bien le droit d’être un peu gais.

Nous fouillons dans nos poches, nous réunissons fraternellement nos ressources, et nous trouvons que nous avons juste de quoi louer quatre *supersitz* de troisième galerie. Et nous grimpons là-haut, là-haut, au milieu des petits bourgeois, des ouvriers et des matelots. L'ouverture commença, avec cette jolie « Lettre de Matella » d'une mélancolie si pénétrante :

Vous souvient-il, ma belle...

Ah, si nous nous souvenions ! Nous avons fermé les yeux, écoutant, tout remués, ces vieux airs que nous avons jadis écoutés sur tant de pianos, dans les cabinets particuliers du boulevard. Nous comprenions d'ailleurs très bien le dialogue en allemand, émaillé de lourdes plaisanteries auxquelles n'avaient certainement pas songé les auteurs. Tous ces acteurs-là pontifiaient, chantant sérieusement avec des gestes de grand opéra ; dans leur bouche la musique d'Offenbach retentissait comme un psaume de désolation. Et quel contraste avec la brillante « Vie Parisienne » décrite et l'invocation de notre pauvre Paris tel qu'il était alors, enseveli sous la neige, investi, affamé, bombardé !... Le contraste était si poignant que nous ressentions comme une

étreinte au cœur ! Ah ! la lugubre soirée ! Que fut-ce, lorsque l'actrice chargée du rôle de la gantière glissa dans la tyrolienne du second acte une atroce plaisanterie sur la veuve du colonel « qui mourut à Reischoffen ». Pour le coup, les larmes nous vinrent aux yeux.

— Nous n'aurions pas dû entrer, nous dit Balincourt, tout pâle. Allons-nous-en !...

Et quittant cet affreux théâtre, nous avons regagné notre pauvre mansarde, triste comme jamais nous ne l'avions été.

... Mais voici la sonnette de l'entr'acte qui nous appelle. Dieu merci, tout cela était un mauvais rêve, conclut Chavoie. Allons revoir *la Vie parisienne*, mais cette fois en pleine allégresse, à l'heure où ce ne sont plus les barons suédois qui viennent nous voir, mais les empereurs qui rendent visite à Paris ressuscité.

Et, rentrant aux Variétés, nous reprîmes côte à côte possession de nos fauteuils d'orchestre, tandis que Chavoie lorgnait amoureuxment Lavallière.

QUAND J'ÉTAIS SAINT-CYRIEN



JE ME SUIS RENDU avec mon camarade le commandant Chevrongier au récent bal organisé par les Saint-Cyriens à l'hôtel Continental.

Cela nous amusait de retrouver dans ces grands salons dorés, et dans ce cadre de colonnes de marbre, notre ancien uniforme du Vieux Bahut, car on a rendu la tunique à un rang de boutons, à jupe courte, telle que la portaient les cavaliers de la promotion de Suez, la fine promotion de 1868-1870, la dernière qui ait reçu régulièrement son épaulette par décret impérial, celle qui, ayant terminé ses deux années du cours, est sortie bien instruite, bien entraînée... juste pour le grand coup-de-chien de l'année terrible.

Et, assis au second rang, comme des sages un peu revenus des vanités de ce monde, nous regardions toute cette belle jeunesse évoluant dans des valse folles, dans des polkas endiablées ; ces figures toutes jeunes aux cheveux drus, en brosse, à la moustache imperceptible, mais déjà retroussée en crocs vainqueurs, et ces vieux costumes de l'ancien

temps réendossés pour la circonstance : habit à queue de morue de 1803 avec la haute guêtre noire et le petit chapeau en bataille ; bonnet à poil de 1806 ; shako à tromblon de 1809, le shako-décalitre pour parer sinon un obus du moins un coup de sabre ; puis le pantalon garance de la monarchie de Juillet, l'aigle du second Empire – le casoar – avec la tunique longue et juponnante ; mais, en somme, toujours même sensation de rouge et de bleu clair, une impression gaie de gens voyant l'avenir à travers les plumes bicolores du panache qui leur flottait devant les yeux !...

— Te rappelles-tu, dis-je à Chevrongier, nos bals des Tuileries, alors que l'on nous conduisait à la Cour après avoir astiqué avec soin nos ceinturons à la cire, persuadés que nous étions irrésistibles et que nous allions tous faire la conquête de l'impératrice. Qui de nous n'a pas été peu ou prou amoureux de l'impératrice ? Je me souviens encore de la tenue si coquette du beau Loirmont, le lieutenant qui nous servait de cornac ; bicorne sur l'oreille, épaulettes et aiguillettes d'or, épée en verrouil avec ceinturon de soie bleue brodé or. En voilà un qui avait des succès ! Quel magnifique officier !

— Et bon garçon ! appuya Chevrongier. Tiens, je me souviens d'une aventure qui m'arriva précisément avec lui au second bal de janvier 1870, celui où tu figurais dans le quadrille d'honneur avec madame de Saulcy et mademoiselle Bouvet.

— Je me souviens, je me souviens ! Je n'en ai pas dormi pendant huit jours, et ce sacré quadrille a été cause que j'ai *piqué* des notes déplorables – ce qu'on appelait des « minis en pendu ».

— Ah ! moi, continua Chevrongier en riant, je n'étais pas un romantique comme toi, jaloux de marcher sur les traces de Buckingham avec Anne d'Autriche. Tu avais trop lu Dumas père, et c'est ce qui t'a perdu. Je n'étais pas du tout épris de l'Impératrice, mais j'aimais follement une jeune fille qui faisait les belles nuits du Helder, et qui s'appelait, si j'ai bonne mémoire, Hermance Lelorain, ou quelque chose dans ce genre-là. Hermance... ou Hortense, je ne suis pas bien sûr...

— Le nom ne fait rien à l'affaire, surtout si elle était bonne.

— Ah ! mon ami ! C'est-à-dire qu'Hermance réalisait pour moi le rêve sublime et fou des voluptés perverses. Jamais, je crois, prêtresse d'amour n'accomplit les rites de son culte avec plus de fer-

veur. Elle y mettait une conscience, un entrain, une furie ! *Lassata non satiata*. C'était merveilleux. Après tout, en y réfléchissant bien, je lui plaisais peut-être en dépit de mon âge ingrat, de ma coiffure à l'ordonnance, de mes grosses épauettes de laine, et de mes chemises de toile à torchon. J'apportais une telle provision d'amour, de telles économies de baisers et d'étreintes ! Songe que, dans ce temps-là, nous restions parfois un mois sans sortir.

— À qui le dis-tu ! Et ton Hermance, où Hortense, comment était-elle ?

— Elle était... mon Dieu, elle était telle que nous les aimions à dix-huit ans. Commune comme du pain d'orge, mais très fraîche, très saine, avec des dents éblouissantes, de gros mollets et surtout des seins énormes. Tiens, mon goût s'est affiné, je tiens moins aux gros mollets, mais les gorges en parade ont conservé toute mes sympathies.

— C'est toujours bon signe.

— Bref, j'aurais fait n'importe quelle folie pour voir cette femme. Le dimanche, quand je sortais, immédiatement après le déjeuner, je me précipitais chez elle, et je n'en ressortais qu'à six heures du soir, juste à temps pour dîner en famille et reprendre le train de neuf heures à la gare Montparnasse. C'est

ainsi que j'ai passé tous mes jours de sortie pendant deux ans. Pour augmenter le nombre de ces entrevues trop rares, je m'étais mis du cours de chant de Chevé. On y apprenait la musique avec des chiffres ! Je n'ai jamais rien compris à cette méthode et je chantais « le chœur des Montagnards » comme une vieille casserole, mais cela donnait droit à une sortie de faveur, une par an ! Et c'était pour revoir Hermance que je tenais à aller au bal des Tuileries.

— Je ne pense pas cependant qu'elle était invitée à la Cour ?

— Farceur ! Non, mais je m'esquivais. Pendant que le lieutenant était occupé avec son quadrille d'honneur, je reprenais au vestiaire mon grand manteau rotonde ; le collet relevé, je redescendais entre les deux haies de cent-gardes, et je mettais le cap sur le restaurant du Helder. C'était un petit entresol sur le boulevard, où l'on montait par un autre escalier que celui du café. Aujourd'hui, il y a dans ce fameux entresol un coiffeur – grandeur et décadence – mais alors c'était une gaieté, un bruit, un entrain ! La fête battait son plein, Aussitôt qu'Hortense m'apercevait, elle quittait tout pour moi. Elle se levait de la table où elle était accoudée, les bras nus, outrageusement

décolletée en carré, elle avançait vers moi en criant avec âme :

— Voilà mon petit gosse de Cyrien! Bonjour, monsieur Bazar!

Alors, immédiatement, nous prenions un cabinet, nous passions une heure paradisiaque, puis je retournais aux Tuileries, je rentrais dans la salle des Maréchaux avant la fin du bal, juste à temps pour monter avec les camarades dans la chambre que Sa Majesté mettait à notre disposition, et où, le lendemain matin, des laquais en livrée vert et or nous apportaient le délicieux chocolat réparateur. Jamais on ne s'était aperçu de rien.

— Mais alors, comment as-tu été pincé?

— Voici : pour être invité une fois de plus que mon tour, j'avais fait écrire par ma mère au général de Gondrecourt – celui que nous appelions Gondreballe – qu'il fallait absolument que j'allasse au second bal des Tuileries pour une entrevue très importante avec mademoiselle Blanche de Lestrade – question d'avenir. Ma pauvre maman avait très bien cru à ce prématuré désir matrimonial, le brave général aussi, et j'avais eu mon invitation supplémentaire. Bien entendu, une fois aux Tuileries, je n'avais plus songé qu'à filer, mais la vieille marquise de Les-

trade, prévenue, hélas ! ne pouvait pas rencontrer un Saint-Cyrien sans lui dire : « Vous n'auriez pas vu M. Chevrongier ? » Et tout le monde, y compris Loirmont, de chercher inutilement Chevrongier... Pendant ce temps-là, moi, j'étais au Helder, avec Hermance, plongé dans les félicités les plus impures, tant et tant que la belle créature me dit : « Viens donc chez moi, nous serons bien mieux que sur cet affreux sofa. » J'étais à ce moment psychologique où l'on n'a rien à refuser à une maîtresse les cheveux épars, et un peu dépoitraillée. J'avais fait d'ailleurs mes conditions – une demi-heure pas plus. Hélas ! je perdis la notion du temps, de l'espace, de la discipline, que sais-je ! et quand, un peu frissonnant sous la fraîcheur du matin, je redescendis la rue Notre-Dame-de-Lorette, je m'aperçus qu'il était plus de six heures du matin. Aux Tuileries, le bal était fini, les grilles fermées, et je n'osai demander où étaient couchés les Saint-Cyriens. Je n'avais plus un sou sur moi – c'était toujours ainsi quand j'avais vu Hermance – et je ne pouvais pas aller à l'hôtel, ni même entrer dans un café. J'errais dans Paris, jusqu'à dix heures, moment où, passablement éreinté, je retrouvais mes camarades à la gare.

— Ah ça! d'où sortez-vous? me demanda Loir-mont.

— Mon lieutenant, on voulait me marier de la main droite, et j'ai préféré me marier de la main gauche. J'ai fui.

Tout à coup, il se rappela les insistances de la vieille marquise de Lestrade, et pris d'une immense pitié, il me serra la main en me disant :

— Pauvre petit! Si jeune!... Allons, pour cette fois, je ne ferai pas mon rapport au général.

À ce moment, nous vîmes passer nu bras d'un colonel une grosse dame couperosée, avec une taille énorme sanglée dans une robe de satin rose.

— Tiens, me souffla Chevrongier à l'oreille, la voilà, celle que j'aurais dû épouser, celle qui s'appelait Blanche de Lestrade.

— Eh bien, mon vieux, lui dis-je avec effroi, tu l'as échappé belle. Allons souper.

À QUOI ILS PENSENT?...



TOUTE L'ARMÉE FRANÇAISE – j'entends la partie jeune et active des cadres – connaît Andréa Fabert. Comme le pauvre Demay, de désopilante mémoire, elle aurait pu chanter cet air :

Mes amants? Mes amants?..
Y en a qui sont dans l'infant'rie,
Dans l'train et dans la caval'rie;
Y en a qui font tara-ta-ta,
Y en a qui font ran-plan-plan-plan.

Mais, me direz-vous, elle descendait donc jusqu'aux tambours, jusqu'aux trompettes?

Oui! parfaitement. Elle n'avait sur les situations hiérarchiques que des notions très vagues, et les grades lui étaient absolument indifférents. Pourvu que le mâle qu'elle guignait fût un solide gars et portât le pantalon garance, pour le reste, peu lui importait. Combien de gentils officiers frais émoulus de Saumur ou de Maixent conservent d'Andrée, avec attendrissement, une photographie d'elle où elle apparaît vaillante, décidée, l'œil largement ouvert, la na-

rine frémissante, avec un costume en drap moujik et plastron de velours sombre qui souligne ni bien sa beauté un peu masculine. Et au verso, il y avait écrit, d'une large écriture :

«À toi, tant que tu seras militaire, mais après, jamais!»

Et elle avait tenu parole. Ceux qui avaient lâché le métier, donné leur démission, et troqué la tunique contre le veston du négociant ou le frac noir du clubman, l'avaient perdue à jamais, quels que fussent les cadeaux offerts en vue de la continuation des rapports. Elle avait tellement affolé Florelli par ses dédains, son refus de rapapillotage, Florelli qui disait d'elle : « Cette fille-là est faite pour l'amour, comme les chiens pour marcher nu-pieds », qu'après être sorti de l'armée, il rentra, pour posséder la vibrante créature, dans la légion étrangère ; et s'il reçut un boulet à Langson, certainement Andrée eut cette mort sur la conscience. En effet, elle le pleura beaucoup... parce qu'il était militaire.

Elle demeurait boulevard Malesherbes, presque en face de la caserne de la Pépinière, et son grand plaisir était de faire attendre son coupé au coin de l'église Saint-Augustin. Là, blottie au fond de sa voiture comme le chasseur à son poste de rabat, elle

guettait la sortie de cinq heures après la soupe, et, lorsqu'elle voyait passer quelque jeune soldat à petite moustache retroussée en croc, quelque gentil sergent portant fièrement sa tenue de réengagé, avec les attentes d'or tranchant sur l'épaulette de laine, le pantalon collant et l'épée d'acier battant dans les jambes ni plus ni moins que dans celles d'un Lauzun ou d'un Richelieu, elle se sentait mordue au cœur par le désir ; elle se penchait par la portière de son coupé :

— Psst ! Psst ! Monsieur le militaire ! Par ici !

Celui-ci approchait très étonné. Alors, en souriant, elle le faisait monter dans son coupé où régnait un tiède parfum de violettes et de fourrure, puis elle emportait le petit soldat comme une proie. Ces jours de fringale assouvie étaient considérés par elle comme les meilleurs d'une existence admirablement organisée, au reste, au point de vue des voluptés physiques ; mais décidément elle ne vibrait que pour le pantalon rouge. C'était si vrai que les artilleurs et les chasseurs à pied la laissaient froide. Pourquoi ? Est-ce qu'on sait jamais ! Des goûts et des couleurs, on ne saurait discuter. Il y a comme cela des vieux messieurs qui ont absolument besoin – comme Trublot – de la vue d'un tablier blanc.

Or, us temps derniers, en se mettant sur son balcon, elle aperçut sur la place un rassemblement extraordinaire, une foule houleuse, agitée, qui se pressait devant la caserne. Puis, dans un véritable remous humain, au milieu des acclamations, des vivats et des applaudissements frénétiques, elle vit arriver, par le boulevard, un bataillon de zouaves. Les hommes, le cou nu, puissant, émergeant au-dessus de la veste très évasée, la *chéchia* campée en arrière, marchaient d'un pas crâne, élastique, au milieu des sonneries stridentes des clairons exécutant une fanfare enlevée et martiale. Le bataillon défila devant la fontaine, tourna à gauche et disparut en portant les armes avec un grand cliquetis de baïonnettes, dans la cour de la caserne dont on referma les grilles au nez des badauds enthousiasmés.

— Des zouaves! se dit Andrée rêveuse, des zouaves!... Je ne connais pas de zouaves! Je suis arrivée à mon âge sans savoir ce que c'est qu'un zouave. C'est bien extraordinaire.

Le soir même, entre deux baisers, elle raconta ce qu'elle avait vu à son ami le lieutenant Bonnard, qui avait été longtemps en garnison à Constantine, espérant avoir quelques renseignements spéciaux; mais

au mot de zouave, le lieutenant esquissa une petite moue de mépris.

— Ah ! ma pauvre amie, je ne te conseille pas les zouaves.

— Mais pourquoi, pourquoi ?

— Parce que, vois-tu, ces gaillards-là, *on ne sait jamais ce qu'ils pensent.*

— Que veux-tu dire ?

— Permits-moi de ne pas m'expliquer. Consulte les femmes de tes amies. Toutes te diront, comme moi, que les zouaves, on ne sait jamais ce qu'ils pensent.

Quel était donc ce mystère ?

Le lendemain, au Palais de Glace, elle rencontra son amie Rolande et lui demanda à brûle-pourpoint :

— Dis donc, tu ne connais pas de zouaves ?

— Non, non, répondit sans hésiter Rolande, il n'en faut pas : ces gens-là, on ne sait pas ce qu'ils pensent.

Et elle s'éloigna en riant. Cela devenait une obsession. Et, immédiatement, avant de pousser plus loin ses investigations, elle se jura de connaître la pensée secrète des zouaves, bien plus intéressante que la dernière pensée de Weber. Elle alla dans une librairie et acheta à l'employé ironique le livre ; *les*

Zouaves et les Chasseurs à pied, du duc d'Aumale. Elle remonta à leurs origines, à ces *zuaghi* dont un écrivain du temps de Charles-Quint disait déjà : « Rien ne peut résister à leur impétuosité. Lorsqu'on les voit au milieu du combat, ils ressemblent à une armée de lions furieux ; c'est pourquoi les Ottomans les mettent toujours au premier rang lorsqu'il s'agit de livrer assaut. Pendant la mêlée, ils sont féroces et impitoyables, mais lorsque le feu a cessé, ils redeviennent bons et généreux envers l'ennemi vaincu. En outre, ils supportent avec résignation les fatigues de la guerre et les longues marches, et cela grâce à une gaieté intarissable, qui est un de leurs signes distinctifs. »

« Ils sont gais, se dit Andrée, ils sont robustes et ils marchent bien. C'est déjà quelque chose. Mais cela ne me dit pas ce qu'ils pensent. »

Alors elle continua ses recherches, étudiant leur historique depuis les Volontaires de la Charte et le col de la Mouzaïa, en passant par Constantine, Isly, la prise de la Smalah, le siège de Zaatcha, l'Alma, Palestro, Magenta et Forbach. Elle revit toutes les conquêtes de l'Algérie, la lutte contre Abd-el-Kader, les guerres de Crimée, d'Italie et de 1870. Les noms de Maumel, Duvivier, Lamoricière, Cavaignac, Can-

robert, Gardarens, Espinasse, Tarbouriech, Bourbaki flamboyaient devant ses yeux. Elle lut que les zouaves étaient de taille moyenne, aventureux, ardents, chapardeurs le cas échéant, avec des notions très incomplètes sur le juste et l'injuste. Elle passa le pont de l'Alma et regarda longtemps la sentinelle de guerre sculptée par Georges Diebolt qui décore l'une des piles. Elle alla dans les musées et regarda les *Zouaves dans la tranchée* d'Isidore Pils, les *Zouaves à l'assaut de Sébastopol* d'Horace Vernet et le zouave de la garde en bronze de Frémiet; mais ni le duc d'Aumale, ni Diebolt, ni Vernet, ni Pils, ni Frémiet ne purent la renseigner sur cette mystérieuse énigme : « À quoi pensent les zouaves ? »

Alors, elle n'y tint plus, et finit par où elle aurait dû commencer. Un beau soir, elle fit stationner son coupé à sa place habituelle d'embuscade, près de Saint-Augustin, et comme passait un superbe fourrier de zouaves, avec le crâne rasé, la barbiche en pointe, les épaules carrées, la poitrine bombant sous la petite veste bleue, et la large culotte rouge à mille plis, elle appela, très douce :

— Psst ! Psst ! Monsieur le zouave ! Par ici !

Le zouave accourut en se dandinant et sans se faire prier grimpa dans le coupé, avec l'agilité d'un

chat, comme s'il se fût agi d'escalader le col de Dely-Ibrahim...

— ... Eh bien, dit le lendemain Andrée à son amie Rolande, je les connais maintenant les zouaves. Tout cela c'est des histoires. Ils pensent absolument comme les autres.

LA VALSE DES ADIEUX



ET TANDIS que l'orchestre de Waldteufel jouait ses valse les plus entraînantes, dirigé par un petit homme moustachu, sanguin et replet qui fait danser depuis un quart de siècle, tandis que les couples évoluaient au milieu des fleurs et sous les radiations de la lumière électrique répercutées à l'infini dans les lustres de cristal, je m'approchai du commandant d'Espréval qui, debout contre une porte du salon, les bras croisés, regardait le spectacle, et je vis avec stupeur qu'il avait les larmes aux yeux.

En m'apercevant, il eut un vif hochement de tête en arrière comme pour renfoncer ses larmes indiscretes, puis il me dit avec un peu d'embarras :

— Un commandant de cuirassiers qui s'attendrit au bal ! vous allez me trouver bien ridicule, n'est-ce pas ? Que voulez-vous, mon cher ami, c'est plus fort que moi ; toutes les fois que ce sacré Waldteufel attaque sa « Valse des Adieux. »

Il est un air à la fois vif et tendre
Dont j'ai gardé le touchant souvenir...

Je revois toute ma jeunesse, toutes celles que j'ai aimées ou que j'ai cru aimer, ce qui au fond est absolument la même chose ; j'évoque le souvenir de toutes ces belles fêtes où j'arrivais, le regard fier, l'œil brillant, la moustache en croc, comme le chat botté de Perrault, persuadé que le monde était à moi, et que tout devait appartenir au marquis de Carabas. Ah ! qu'il était beau, mon panache, et avec quel pas assuré je faisais résonner le talon de mes bottines sur le parquet de cire de ces salons où j'étais accueilli comme un triomphateur.

Il m'entraîna dans un coin, sur un canapé, puis il me dit en effilant sa moustache grisonnante :

— Je puis bien l'avouer maintenant sans fatuité, puisque c'est de l'histoire ancienne, pendant plus de dix ans, pas un cotillon élégant n'a été donné à Paris sans que j'en fusse nommé le conducteur attiré. De trois à cinq heures du matin, j'étais un roi dont la puissance était incontestée, obéi passivement par Waldteufel toujours à son poste, par mes camarades qui savaient que j'étais très autoritaire, mais très juste, et que tout marcherait bien ; caressé par le regard des mères qui comptaient sur moi pour ne

pas oublier leurs filles, assailli par un tas d'anges roses, blancs, mauves, qui, les yeux baissés, venaient m'apporter je ne sais quelles décorations fantaisistes, et quels nœuds de rubans fanfreluchés pour en orner le revers de mon frac !

Dans ce temps-là, les cotillons n'étaient pas comme aujourd'hui une véritable distribution d'objets coûteux : éventails, cannes, ombrelles, porte-cigares, etc. ; on ne donnait simplement que des rubans et des fleurs, et c'était à l'ingéniosité du conducteur qu'il fallait recourir pour trouver des figures amusantes, gracieuses, et pouvant flatter l'amour-propre. Lorsqu'on entourait une jeune fille d'une ronde de danseurs et qu'elle choisissait parmi cette demi-douzaine de prétendants un cavalier préféré, celui-ci n'était-il pas en droit de s'enorgueillir de cette distinction ? Lorsqu'une jeune fille assise au milieu du salon voyait vingt, trente jeunes gens se livrer aux acrobaties les plus fatigantes et les plus folles pour arriver à sortir vainqueurs d'un combat dont Chimène était le prix, ne sentait-elle pas son petit cœur se gonfler de joie, s'épanouir devant la constatation de sa puissance féminine ?

Aujourd'hui le conducteur distribue simplement les cadeaux au hasard de ses préférences ou des sol-

licitations; s'il est faible, il arrive à se laisser dépouiller; alors les pirates ravisseurs apportent l'objet à la danseuse de leur choix, et l'on valse ainsi jusqu'à ce qu'il n'y ait plus rien à donner on à recevoir. J'aimais mieux ma méthode.

Ah! mon ami, que de petits romans ébauchés ainsi avec des créatures exquises, des petites âmes toutes neuves qui ne demandaient qu'à aimer, avec de belles jeunes filles aux formes sveltes, au cou de cygne, onduleuses et aériennes, qui se laissaient emporter par vous dans le tourbillon! Elles auraient pu faire des épouses merveilleuses, des mères admirables, on n'avait qu'à dire un mot, qu'à se déclarer, à transformer les réticences aimables en phrases de tendresse plus précises, on touchait le bonheur du doigt, et on le laissait échapper, retenu par je ne sais quelle crainte des responsabilités encourues, et de la liberté enchaînée, se disant qu'on aurait bien le temps, plus tard, que cela durerait toujours, que ces vierges seraient éternellement là; et après s'être grisé de leur jeunesse, de leur candeur et de leur parfum lilial, on allait bien vite retrouver, après souper, quelque Zizi, ou quelque Tata, qui vous faisait une scène parce qu'on rentrait chez elle à l'aurore.

Et cependant la jeunesse passait ; les danseuses d'autre fois disparaissaient une à une, rangées, assagies, mariées en province, et il en venait d'autres, des petites nouvelles, toute une génération que nous ne connaissions pas, et qui nous regardaient un peu étonnées, lorsque nous risquions, par habitude, à nous faire présenter ; cependant, on pouvait encore se faire illusion. Il y avait des amies d'autrefois très belles dans tout l'éclat de leur maturité automnale, qui, n'ayant pas encore abdicqué, étaient très heureuses de causer avec nous dans un petit coin du salon, ou d'ébaucher dans nos bras quelque valse douce, lente, bien comprise, qui les berçait sans secousses ni heurts, tout en se laissant chuchoter à l'oreille quelques propos un peu lestes excusés par tout un passé de camaraderie mondaine et de flirtation tendre.

Puis parfois encore quelques derniers succès éclatants, comme Champaubert et Montmirail, les suprêmes victoires de la campagne de France. À la suite d'un joli cotillon *causé*, d'un souper ponctué par une éloquence persuasive, et par quelques verres de vin de Champagne, la compagne un peu inconsciente, un peu grise se laissait enlever au sortir du bal, et consentait avant de rentrer chez elle, à venir

passer une heure dans notre garçonnière, où elle laissait, en souvenir, quelque duvet de cygne, quelque nœud de soie floche ou quelque fleur pâ-mée...

Tout cela, mon cher ami, c'est le passé. Un beau soir, une maîtresse de maison m'a dit avec le sourire sur les lèvres :

— C'est d'autant plus aimable à vous de venir à mon bal que vous ne dansez *plus*.

Et elle ne s'est pas doutée qu'elle me plongeait gentiment un poignard dans le cœur. J'ai compris et, de ce jour, je n'ai plus dansé, malgré les invitations indulgentes et les tentations multiples. Je suis descendu de la scène et, d'acteur, je suis devenu simple spectateur. Je fais la galerie, et à mon tour, je gêne et j'encombre les portes de mon inutile personnalité.

Regardez. Les voici ceux qui nous ont remplacés, en nous poussant peu à peu par les épaules. Voyez-les, avec leurs cheveux drus, leur taille svelte, leurs moustaches soyeuses, et surtout cette belle confiance dans le regard dédaigneux et impertinent. Tels nous étions hier ; et il nous semble contempler quelque ancienne photographie de nous en sous-lieutenant. À leur tour ils chantent l'éternelle chanson, recommencent de petits romans, et gâchent leur

avenir pour ne pas savoir à temps renoncer à la fête ; après avoir vaguement caressé une idée de possession et de délectation charnelle avec la jeune fille qui se serrait si tendrement contre leur plastron, ils iront, comme nous jadis, retrouver quelque Liane, quelque Nandette ou quelque Émilienne. Ils sont beaux, ils sont jeunes, ils sont un peu fous, et nous comprenons bien qu'avec eux la lutte n'est plus possible.

Et comme douloureux contraste, voulez-vous voir mes danseuses de jadis ? Tenez, ce sont aujourd'hui les mères, ce sont ces grosses femmes au teint couperosé, étalant sur des poitrines informes des bijoux étincelants, poudrées à frimas, avec le vague espoir de ressembler à ces marquises du siècle dernier, ou, ce qui est pis encore, les cheveux teints au henné, avec des reflets oranges et roses. Voilà celles que nous avons aimées, que nous avons enlevées, que nous avons eues, pour lesquelles nous avons vécu et souffert, pour lesquelles nous avons murmuré les plus brûlants psaumes de cantiques à Eros. Comprenez-vous maintenant pourquoi je ne puis venir à un bal sans me sentir envahi par une mélancolie profonde, et pourquoi ce que chacun

considère comme une fête est pour moi une véritable torture morale ?

... Et tandis que le commandant épanchait dans mon cœur d'ami toutes les navrantes tristesses du « monsieur qui ne sait pas vieillir », les jeunes couples légers, rieurs, insoucians, passaient devant nous dans des tourbillons de mousseline, et de crépon rose, dans les radiations de la lumière électrique, et la valse continuait très douce, très triste, mouillée de larmes, comme si les violons avaient pleuré :

On l'appelait la valse des adieux...

MON AMI LA FARLÈDE



QUAND J'ÉTAIS en garnison à Versailles, il y avait un lieutenant d'artillerie nommé La Farlède, qui jouissait d'une réputation tout à fait extraordinaire. Taillé en hercule, avec de formidables moustaches michelangesques, un crâne chauve, véritable skating pour mouches, et un bon ventre de bourgeois paisible sanglé dans un dolman toujours trop étroit, il avait une voix de basse-taille où vibrait un terrible accent du Midi avec des redondances et des roulements qui terrifiaient les recrues ; mais, au bout de vingt-quatre heures, celles-ci avaient bien vite découvert que le lieutenant était le meilleur garçon du monde.

Il passait pour très riche – de fait, il possédait une douzaine de mille livres de rente et, dans l'armée, quand vous avez douze mille livres de rente, on a bien vite fait de dire que vous en possédez soixante – mais sa réputation d'aisance lui venait surtout des deux faits suivants :

1° Il avait dans son antichambre un très beau perroquet, qui, lorsqu'on frappait à la porte, criait, lui aussi, avec l'accent du Midi : « Entrrrrrrez ! » Je ne crois pas trop m'avancer on affirmant que La Farlède était peut-être le seul lieutenant d'artillerie ayant eu l'idée de ce luxe exotique :

2° Il y avait dans son salon une tablette encombrée des liqueurs les plus variées, vermouth, absinthe, bitter, crème de cassis, prunes à l'eau-de-vie, liqueur des braves, etc... le tout chatoyant avec de belles étiquettes dorées ; et devant la planchette, s'élevait un petit zinc, comme chez les marchands de vins.

Alors, quand on venait le voir, La Farlède vous disait d'un air goguenard :

— Vous permettez ?...

Il passait derrière le comptoir, enfilait un tablier, et là, il vous offrait une tournée, avec des mélanges inédits et soigneusement étudiés. C'est lui qui avait inventé le groseille-bitter-rhum. C'était presque impossible à avaler, mais le tout était de s'y faire. Question d'entraînement... comme le reste, disait-il avec un haussement d'épaules philosophique.

Je m'étais pris pour La Farlède d'une véritable amitié. C'est si rare, dans le métier, ceux qui arrivent

à conserver une personnalité à eux, qui détonnent sur le type uniforme, sur le modèle unique auquel la monotonie de la vie régimentaire, la règle quasi monacale s'efforce de plier tous les caractères. Il était resté lui, et bien lui, avec sa gaieté de commis-voyageur, ses colères à fleur de peau, et ses naïvetés d'enfant. Une âme très humaine ouverte à tous les attendrissements, à tous les apitoiements pour ce qui était faible, l'enfant, le soldat, ou la femme ; en somme un cœur d'or dans une enveloppe de portefaix.

En passant capitaine, il avait été envoyé à Dijon, et j'avais solennellement promis à mon vieux camarade que si jamais, pour un motif quelconque, je m'embarquais sur la ligne P.-L.-M...

Y aurait un arrêt à Dijon,

comme on chantait dans *Mam'zelle Carabin*. Or, ces jours derniers, Vizentini, le directeur du Grand-Théâtre de Lyon, m'ayant aimablement invité à venir entendre l'opéra des *Maîtres Chanteurs*, qu'il a monté avec une telle somptuosité artistique, je me rappelai tout à coup ma promesse, et, au lieu de rentrer directement à Paris, je descendis dans le chef-

lieu de la Côte-d'Or – 3^e subdivision de la 7^e division militaire.

Vue à distance, la ville parait toute hérissée de tours, de coupes, de flèches appartenant à toutes les époques et à tous les styles : la flèche suédoise à côté de la flèche picarde, la flèche normande à réchaud à côté du clocher languedocien à charpente de fer, les édifices de Dijon étant pour ainsi dire jetés les uns sur les autres, comme des hommes ivres.

Je traversai le Grand jardin, le Cours du parc, demandant partout le café des officiers, et enfin sur la place du Château-d'Eau je finis par découvrir le café du Peuplier, rendez-vous habituel de la garnison du 3^e corps. Là, à une table, j'aperçus à ma grande joie mon La Farlède qui, en attendant le dîner, jouait au rams avec quelques amis.

En m'apercevant, il poussa un cri d'allégresse : « Noun di Diou ! », et se levant aussi vite que le lui permettait sa corpulence, il vint à moi et me serra dans ses bras en m'embrassant avec ses grosses moustaches, un peu poisseuses :

— Ah ! mon pitchoun, que c'est gentil d'être venu ! Té ! jamais je ne vous aurais espéré. Nous allons passer une bonne soirée, pécaïre !

M'expliquant dans l'oreille que les camarades du mess étaient un brin raseurs, et qu'à l'hôtel du Musée j'aurais le terrible coup de fusil, il m'entraîna au restaurant du roi Henri IV, le meilleur de la ville, et après avoir commandé un menu somptueux arrosé des clos de Chenove et de Marsaunay-la-Côte, nous nous installons dans une petite pièce du fond occupée par quelques indigènes.

— C'est ennuyeux » me dit La Farlède, j'aurais préféré être seul avec vous pour causer ; mais attendez un moment, j'ai mon idée.

Dans le menu figurait une bécasse.

— Garçon, avez-vous une chandelle, tonna tout à coup mon amphitryon avec sa voix de stentor.

— Non, mon capitaine. Si vous désirez de la bougie ?...

— Je n'ai pas dit une bougie ; j'ai dit de la chandelle ! Trouvez-moi une chandelle, coquin de sort !

On envoie un garçon dans la ville, et l'on finit par trouver la chandelle demandée qu'on apporte sur une assiette.

— Je vais vous montrer comment on mange les bécasses dans mon pays, me dit alors La Farlède.

Et le voilà qui se met à piler un horrible mélange de sel et de suif fondu. Prenant sa bécasse par le cou,

il lui emplît de cette graisse le bec et les deux yeux. Puis allumant ce qui restait de la chandelle, il tend à la flamme la tête de la bête pour la faire rôtir. À ce moment, une odeur épouvantable de graisse fondue et de chair brûlée se répandit dans la salle. Les indigènes qui, jusque-là, avaient regardé les préparatifs culinaires avec un certain intérêt, comprenant qu'il allait se passer quelque chose d'insolite, ne purent y tenir plus longtemps, et, préférant abandonner leur dîner, s'enfuirent, nous laissant la place nette.

Quand le dernier Dijonnais fut parti, La Farlède, sans s'apercevoir de mon malaise, – car, moi aussi, j'étais très incommodé, – me dit simplement :

– Maintenant, nous allons pouvoir causer sérieusement :

Il alluma une grosse pipe pour chasser les miasmes, puis il continua :

– Voyez-vous, Ici, à Dijon, j'ai songé qu'il fallait une occupation, un but utile dans la vie et je me suis créé des devoirs. Je protège toujours, quelle qu'elle soit, la première actrice du théâtre. Quand elle arrive, je me présente chez elle : « Capitaine La Farlède, honnête aisance, plus ma solde ; voulez-vous devenir ma maîtresse ? mais pas pour faire la noce, pour travailler, pour arriver. Quand on a adopté un métier, il

faut y réussir. Je vous y pousserai, je vous ferai piocher vos rôles, vous me les récitez. Et *le littéral*, vous savez, comme la théorie. Ça vous va-t-il ? » En général, ça va. Cette année je suis avec mademoiselle Palmyre. Pas encore bien forte, mais pleine de bonne volonté. Vous verrez : nous irons au théâtre après dîner. On joue *la Tour de Nesle*, et c'est elle qui personnifie Marguerite de Bourgogne.

Et, en effet, le café pris, nous nous installons au théâtre, dans l'avant-scène.

— Le voilà ! le voilà ! crie-t-on dans la salle, ça va commencer.

La Farlède jette un regard bienveillant vers la foule, tire son binocle, déploie la brochure toute grande sur le rebord de la loge et s'assoit au premier rang. La toile se lève. Je ne saurais rendre l'aspect comique présenté alors par mon cher camarade, avec sa grosse tête chauve, son pince-nez, ses terribles moustaches, son buste penché par-dessus le rebord de velours, suivant le texte avec une attention soutenue, soufflant au besoin mademoiselle Palmyre.

— Ah ! Buridan !... Buridan !...

La morigénant lorsqu'elle se trompait, embrouillant tout au point d'interrompre la pièce, et de temps en temps, lorsque la foule égayée emboîtait

l'artiste, lançant des regards furibonds et disant avec sa voix de basse-taille :

— Voyons, pauvres de vous, silence ; laissez-nous un peu tranquilles, avec vos facéties... Vous voyez bien que nous travaillons.

Ah ! la bonne soirée ! Je riais tellement que j'en pleurais. En remontant dans mon wagon le soir, j'avais encore des larmes aux yeux, et ce fut, entre deux hoquets convulsifs, quo je reçus les adieux de La Farlède qui me répétait encore :

— Elle arrivera ! Elle arrivera ! Seulement elle n'apprend pas encore assez le littéral.

LA GARDE



PARMI LES LIVRES qui figurent sur notre table, à cette époque de l'année, j'en aperçois un qui m'hypnotise par son titre et par le dessin que Charles Morel a représenté sur la couverture. C'est un défilé, en même temps lugubre et cependant héroïque, comme une évocation de Raffet. Ils sont là, non pas

Tous ceux de Friedland et ceux de Rivoli,

comme disait Victor Hugo, mais ceux de Sébastopol, de Magenta, de Sedan et de Metz, avec ces brillants uniformes qui avaient, pour un moment, ressuscité à nos yeux l'épopée du Premier Empire. Colbacks empanachés, spencers ajustés à tresses, coquets kurkas, bonnets à poil majestueux, shapskas crânement inclinés sur l'oreille, tout cela défile devant nous, porté par des gaillards à figure martiale, la longue barbiche au menton, suivant la mode du temps, toujours superbes, mais blessés, éclopés, la béquille sous le bras, la tête bandée de linges sanglants ou le bras en écharpe.

Toutes ces tenues-là ont été la joie de notre prime jeunesse. Nous les avons vues sur le boulevard et place Vendôme, au retour triomphal de Crimée et d'Italie ; notre mémoire enfantine a conservé la silhouette du maréchal Canrobert, auquel les femmes tendaient leurs enfants pour qu'il voulût bien les bénir, et de l'Empereur portant le « petit prince » à califourchon sur sa selle et recevant les régiments vainqueurs avec cette phrase qui semblait détachée des Annales de Tacite :

« Je viens au-devant de vous comme autrefois le Sénat romain allait aux portes de Rome au-devant des légions victorieuses. »

À peine formée, la Garde avait été envoyée en Crimée pour recevoir le baptême du feu. À l'assaut de Malakoff, sur six mille sept cents hommes présents, deux mille quatre cent soixante-onze étaient mis hors de combat : sur deux cent trente officiers, cent quarante tués ou blessés. C'est bien le cas de dire que les chiffres ont leur éloquence. De même, à Palestro, à Magenta, à Solférino, les pertes de la Garde furent énormes. Vraiment, ils avaient le droit, entre deux combats, d'être fiers de leur uniforme, et de traîner victorieusement leur sabre sur le pavé de ce Paris dont ils ne devaient jamais s'éloigner. Aux

jours de fête, aux grandes revues, au 15 Août, c'était plaisir de voir nos rues et nos promenades égayées par ces grenadiers et ces voltigeurs qui, après avoir porté l'habit à plastron blanc, souvenir du Premier Empire, avaient ensuite adopté la tunique plus moderne avec buffleteries blanches, pantalon garance à bande noire et brandebourgs droits, blanc sur bleu, rappelant ceux des anciens gardes françaises. Rien de coquet comme les sous-officiers avec le bicorne à pompon et le sabre fixé au ceinturon verni dessinant bien la taille sur la tunique ajustée. Et quel éblouissement que la cavalerie : les dragons de l'impératrice vert et or, les chasseurs en spencer vert à tresses blanches, les guides à tresses jaunes, avec le colback à flamme, les lanciers en kurka blanc avec plastron bleu de ciel, les cuirassiers en tunique bleu-roi sur laquelle tranchaient les épaulettes blanches et les aiguillettes, les carabiniers au casque d'or et à la chenille rouge, l'artilleur avec son costume sombre rehaussé de tresses écarlates. Ah ! certes, ils faisaient bien des jaloux : garnisons agréables, appointements du grade supérieur, mess luxueux, défense de se marier, afin que l'officier vécût avec ses camarades et pût rester indépendant et élégant avec la solde allouée, succès de tenue aux bals des Tuileries et aux

séries de Compiègne ; c'était une vie éblouissante, fiévreuse, étourdissante, dont ne peuvent se faire une idée ceux qui n'ont pas vécu à cette époque, entremêlée de coups de sabre, de plaisirs, de combats et d'amour. « Paris ou la guerre, » comme on disait alors ; un officier n'avait pas, comme aujourd'hui, à redouter de voir toute sa belle jeunesse se consumer dans quelque trou de province, et, si mauvaise que fût la garnison, comme on changeait tous les deux ans, on avait toujours la résignation résultant de l'espérance en des jours meilleurs.

Cela dura quinze ans, pendant lesquels plus heureuse que les gardes du corps de Louis XVI et de Charles X, la Garde impériale eut la bonne fortune de n'avoir à réprimer aucune émeute intérieure, et de n'avoir à combattre que contre les ennemis du pays. Puis la guerre de 1870 arriva, et à Sedan, comme à Rezonville, comme à Saint-Privat, son rôle fut admirable. À Gravelotte, les lanciers de la Garde, commandés par le colonel La Theulade et chargeant pour dégager les chasseurs d'Afrique, eurent dix-sept officiers hors de combat ; Rezonville fut le tombeau des cuirassiers de la Garde. Lisez la description de cette charge dans une des histoires de la guerre de 1870.

« Le général de Preuil a reçu l'ordre de charger. En avant les cuirassiers ! s'écria-t-il. C'est vraiment un spectacle grandiose que celui de ces magnifiques escadrons s'ébranlant comme une muraille de fer à la voix tonnante de leur gigantesque colonel Dupressoir. Les trois lignes des cuirassiers de la Garde se précipitent en avant comme un ouragan, et s'engouffrent dans un véritable brasier. Les pièces de canon crachent la mitraille, les balles sifflent, déchirant l'air de ce *trrrrouït* sinistre qui fait dire au trouper : « Entends-tu la perdrix ?... »

Dans cette charge, les cuirassiers avaient perdu huit officiers atteints mortellement, onze officiers blessés, vingt-quatre sous-officiers, cent neuf brigadiers ou cavaliers tués et deux cent huit hommes blessés. Une véritable hécatombe, mais qui ne fut pas inutile, puisqu'elle empêcha de forcer la gauche de notre ligne de bataille.

Et quand tout fut fini, quand il n'y eut plus même à manger de chevaux enrégés ni de pain à la sciure de bois, et qu'il fallut enfin se rendre, quels sont ceux qui arrivèrent à la ferme Sainte-Croix, boutonnés, ficelés, astiqués, comme pour les parades de jadis, avec une correction qui faisait contraste avec le débrillé fatal des autres corps ? Les soldats

de la Garde. Le plus vieil adjudant de chaque corps, avec une voix qui tremblait un peu, faisait l'appel des survivants et ceux-ci, sans une plainte, muets, impassibles, soldats jusqu'au bout, prirent en colonne par un, la route de l'Allemagne, où, pendant cinq mois de captivité, ils ne donnèrent pas lieu à une plainte. Ajoutons que les drapeaux de la Garde, ces drapeaux qui avaient conquis tant de gloire, n'allèrent pas à Berlin. Celle-ci les avait brûlés.

Autres temps. L'armée d'aujourd'hui est devenue une grande usine où l'on travaille plus que jamais ; mais, hélas ! sans ces envolées de gaieté, sans cette soif de luxe et de plaisirs permise seulement à des troupes victorieuses. Fini de rire ! On ne se coiffe plus sur l'oreille, on se déguise en bourgeois aussitôt le service terminé, et nos soldats, renonçant à toutes les fanfreluches de jadis, sont certainement, de l'avis unanime, les moins coquettement habillés de toute l'Europe. Chaque année, la masse d'entretien allouée aux régiments va en diminuant, et parmi les chefs de corps, c'est à qui se signalera par des économies sur ce chapitre. Est-ce vraiment un bien d'avoir ainsi enlevé au soldat le prestige de sa tenue ? Dernièrement, je passais devant l'Élysée ; à la grille, la garde était montée par deux petits soldats de l'infanterie de

marine : képi bossué, capote au col lâche bâillant sur le cou ficelé dans la cravate bleue roulée en corde, pantalon court avec brodequins laissant voir le pied nu sous la patte de cuir, et gants blancs – d'un blanc douteux – en tire-bouchon. C'était là la grande tenue de soldats appelés à monter une faction d'honneur devant le palais du chef de l'État! Qui sait si l'heure n'est pas venue d'une réaction salutaire? Le livre du capitaine Richard arrive à point pour nous chanter la gloire de nos belles troupes d'élite, de ces soldats élégants, coquets, un peu fous sans doute, un peu légers, mais sachant, le cas échéant, si bien faire leur devoir, et s'élançant si crânement :

De l'amour, de l'amour au combat.

Comme la pièce de *Cyrano de Bergerac*, prônant les beaux coups d'épée, l'abnégation, le sacrifice, la gaieté goguenarde et l'insouciance héroïque, le livre que nous venons de lire sur « la Garde » est une bonne action. Certes, les soldats de la grande époque n'avaient pas besoin d'être défendus, mais il n'est pas mauvais que la nouvelle génération, qui ne les a pas connus, sache un peu ce qu'ont fait ces préto-riens pendant les quinze années que dura la Garde

impériale et ce que la France put exiger d'eux dans la bonne comme dans la mauvaise fortune.

Sur ce, pardonne-moi, lecteur, d'avoir un peu oublié mes petits contes habituels, et d'avoir salué de la plume, sinon de l'épée, les œuvres de MM. Rostand et Richard, comme un renouveau de la gaie et belle vaillance française.

MERCREDI DES CENDRES...



JE M'ÉTAIS RÉVEILLÉ, ce matin-là, à Saint-Cyr, dans le grand dortoir de Balaklava, avec un fort mal aux cheveux, d'autant plus typique que, tondu à l'ordonnance et jusqu'à l'os, je n'avais pour ainsi dire pas de cheveux.

Et, tandis que la diane éclatante et matinale résonnait sur « le grand carré », je tâchai, tout en enfilant mon pantalon garance à bande bleue, de rassembler mes souvenirs.

Oui, j'étais rentré la veille à l'École, par le train de dix heures trente, après trois jours de folles vacances à Paris, au temps où il y avait encore un carnaval et des jours gras. Bals de l'Opéra, déjeuners au Helder, soupers à la Paix dans le « salon des officiers », crêpes en famille avec de bons parents émerveillés de mes épaulettes de laine, apparition à Auteuil où – de par la volonté du prince – notre uniforme nous donnait nos entrées au pesage... De tout cela surnageait la vision très nette d'une belle fille, Carmen de Louqsor, nullement parente de

l'obélisque, en dépit de son aspect oriental, mais qui, rencontrée le samedi-gras, à l'Opéra, avait bien voulu m'offrir une hospitalité aussi chaleureuse qu'écossaise – la nuit, j'avais un faux air d'highlander – dans son coquet entresol de la rue Clapeyron. Oui, monsieur.

Elle était vraiment jolie, cette Carmen, avec les épaules et la gorge nues émergeant du satin fanfreluché; le moindre geste, le moindre éclat de rire s'y prolongeait en soubresauts voluptueux; les cheveux, très relevés et retombant de chaque côté, lui donnaient un air sauvage; bizarre créature quasi nue et pourtant parée. Ève ou la reine de Hongrie?... Et au lit, plus belle encore, avec les bandeaux épars en grappes drues tranchant, noirs, sur cette peau mate et brune. Un bas à passer, une mule à chausser, une épingle à piquer, motivait chez ce grand corps libre des mouvements de Diane au bain. C'était certainement, pour mes dix-huit ans, le plus beau livre de volupté qu'on pût lire, et rien qu'à l'idée que j'aurais la joie de la revoir le dimanche suivant, je sentais mon cœur bondir dans ma poitrine.

Sur cette pensée consolante, j'avais revêtu ma veste d'astic, en grosse toile, matriculée d'un énorme 1559, et j'avais pris mélancoliquement une botte que

mon devoir d'humble Cyrard était de faire reluire, malgré l'humidité et la boue. Et je frottais, et je frottais, l'esprit emporté en de suaves visions Clapeyronnesques vers mon Paris bien-aimé, lorsque la fenêtre du dortoir s'ouvrit tout à coup, et je vis entrer la plus étrange procession du monde.

Quatre anciens, costumés en enfants de chœur avec leur chemise, en guise de chasuble, passée par-dessus leur tunique, s'avançaient en psalmodiant, portant des sabres baïonnettes dans lesquels ils avaient introduit des bougies allumées qui faisaient l'office de cierges. Derrière eux, il y avait Larmejeane, un caporal d'escouade, également en chemise blanche, mais porteur d'une étincelante étole en papier, et coiffé d'une espèce de mitre qui, avec ses grosses moustaches, lui donnait la physionomie la plus curieuse. On eût dit un de ces évêques farouches du Moyen Âge, chargé d'expédier les non croyants à coups de crosse, en leur disant : « Crois ou meurs ! »

Il tenait majestueusement à la main une gamelle dans laquelle j'apercevais une terrible mixture de cirage, de graisse à fusil, de tripoli et de brique pilée ; et tandis que les quatre porteurs de cierges continuaient à psalmodier, tous nos camarades, rangés

à genoux au pied de leur lit, avaient entonné, par ordre, la prière du melon :

Ancien que j'adore,
Ange de bonté,
Ô toi, dont j'implore
La sévérité!
Que l'on glorifie
Ton nom au matin;
Qu'elle soit bénie
L'ombre de ta main!...

C'était un beau spectacle ! Cependant le caporal de LarmeJane s'était avancé vers moi, le sourcil froncé, l'œil sévère, et, après avoir introduit son pouce dans la gamelle, il l'avait ensuite promené sur mon front, en l'y imprimant fortement, et en me criant d'une voix terrible :

— *Memento, quia cucurbitus es, et semper cucurbitus eris!...*

— Souviens-toi que tu n'es qu'un melon et que tu seras toujours un melon !

Et ainsi tous les hommes de la huitième compagnie – la fine huitième – y passèrent, bien et dûment stigmatisés, et la procession disparut au milieu des psaumes, pour opérer dans d'autres dortoirs. La cérémonie avait bien pris dix minutes et il me restait

tout juste le temps d'être prêt pour la parade. Aussi, sans prendre la précaution, comme mes camarades, de courir vite remplir mon quart à la cruche pour me débarbouiller, je continuai à cirer mes bottes, à astiquer mes boutons à la patience, à faire mon lit, à arêtes vives, en forme de billard, comptant d'ailleurs sur l'eau lustrale du lavoir pour me purifier de toute souillure. Hélas ! j'avais trop attendu. En vain, penché sous le robinet d'eau froide, j'eus beau frotter et refrotter mon pauvre front maculé, jamais l'affreux cambouis ne voulut disparaître. C'était pis que le sang sur la clef de ce Barbe-Bleue, qui a tant de succès à l'Olympia, et il me fallut remonter me mettre en tenue, ayant sur le front un rond noir, large comme une pièce de cent sous.

Huit heures sonnèrent au campanile, et un roulement de tambour sinistre, suivi de deux appels de clairon, nous appela dans la cour Wagram. Je campai mon képi sur les yeux, très enfoncé, de manière à cacher le fâcheux symbole du cucurbite et je dégringolai en hâte les larges escaliers pour me ruer, bien aligné, à la place de bataille assignée à ma compagnie.

Le ciel était tout gris. De grands corbeaux volaient sur les arbres dépouillés du « petit bois » cher à madame de Maintenon ; à droite, l'usine à gaz en-

voyait dans les airs un panache de fumée noirâtre, et, vers la gauche, muet, pensif, ayant l'air d'avoir aussi, fort mal aux cheveux, – peut-être avait-il aussi fait la fête la veille – arrivait, les mains derrière le dos, pour la parade, le lieutenant de jour, Pechard, flanqué du caporal de Larmejane qui remplaçait le sergent à l'infirmerie. Plus évêque du tout, Larmejane, mais simple caporal en galons de laine jaune, et dans l'œil une certaine inquiétude.

Le lieutenant Pechard – grincheux, oh combien ! – passa devant les fantassins sans trop les regarder, mais arrivé devant les cavaliers qui occupaient la gauche de la ligne, il s'arrêta avec une joie féroce. Il n'aimait pas les cavaliers parce que nous portions des éperons et que lui n'en portait pas. C'est ainsi que les plus petites choses amènent les plus graves événements – le grain de sable de Cromwell.

– Ah! ces cavaliers, cria-t-il, jamais à l'ordonnance ! Je parie que vous avez une raie, me dit-il brusquement. Ôtez votre képi.

Je n'avais pas de raie... mais j'avais au front le noir symbole du cucurbite. Alors je fus accablé d'outrages :

— C'est dans cette tenue indécente, monsieur, que vous venez à la parade ! Vous êtes dégoûtant ! Vous ne vous êtes pas lavé depuis huit jours.

Et tandis que les imprécations continuaient, je jetai un regard suppliant vers mon caporal de Larmejane qui aurait pu m'innocenter d'un mot, mais il se tut et la fin du discours Pechard se termina par le refrain attendu :

— Vous aurez quatre jours d'*ours*.

— C'est très beau, ce que vous avez fait là, me dit, après l'inspection, Larmejane ; vous êtes un brave petit melon, bien dressé. À partir d'aujourd'hui, je vous donne ma *Saint-Sylvestre*, et je ne vous punis plus.

Quatre jours d'ours ! Cela me menait jusqu'au lundi. Et le dimanche suivant, enfermé sous les verrous, comme un criminel, j'ai songé, avec un gros serrement de cœur, à Carmen, à ses baisers fous, à tout ce que je perdais d'anéantissement voluptueux et de délectation charnelle. Mais aussi, j'ai senti, pour la première fois, l'âpre joie du sacrifice, la puissance douloureuse mais vivifiante de cette discipline qui fait s'incliner devant une punition même injuste, et le cas échéant, souffrir sans murmurer, comme le vieux soldat de Scribe, pour la patrie !

... Voilà les souvenirs que m'a apportés, ce matin, le Mercredi des cendres. *In memoriam!*...

SENSATIONS DE BAL



HIER – AUJOURD’HUI

Janvier 1879,

MA SEMAINE au quartier est finie, et j’ai pu, après l’appel du soir, sauter, tout joyeux, dans le train de Paris. J’ai troqué la tenue passablement boueuse du « lieutenant accablé de besogne » contre le frac impeccable du clubman, et me voilà parti avec trois camarades du 10^e cuirassiers, aussi fous que moi.

La campagne est toute noire. Çà et là, une petite lumière pique une étincelle dans la nuit ; mais, est-ce une illusion ? on dirait que, dans la direction de la grande ville, le ciel est illuminé comme par le reflet d’un vaste incendie.

Ô Paris, gai séjour,
Ô la ville enchanteresse...

Et de fait, en débarquant sur la place du Havre, on dirait que l'on entre dans le royaume du feu. Les becs de gaz flamboient, les vitrines des restaurants étincellent, les lanternes des voitures semblent d'innombrables yeux lumineux; et, là-bas, au bout de la rue Auber, sur le fronton du temple de M. Garnier tout illuminé, le génie de la musique nous fait signe avec sa lyre et nous envoie comme un appel au plaisir.

Nous entrons. Des deux côtés du grand escalier, une haie de jeunes gens sont rangés sur les gradins et tâchent de reconnaître, au passage, les dominos qui montent mystérieusement emmitouflés dans la faille ou la tête couverte de dentelles. Dans l'avant-foyer, le *capel-meister* Gung'l, son petit toupet blanc hérissé, dirige son orchestre et fait entendre l'inévitable czarda hongroise : « *Rêves amoureux.* »

Parfois, on fait instinctivement la haie devant quatre splendides créatures outrageusement décolletées et presque nues qui se promènent lentement dans des costumes d'odalisque, offrant indifféremment leurs beaux bras à toutes les caresses, et leurs épaules à tous les baisers. Il y a des froissements de chair, des trames déchirées, et, planant sur le tout, une odeur indéfinissable, mélange de musc, d'iris,

d'odeurs âcres et de parfum spécial exhalé par les dentelles. L'orchestre invisible gronde au loin. Des bouffées de valse tantôt langoureuses, tantôt précipitées, nous arrivent à travers les lazzis des dominos, et devant la baie qui conduit à la salle, j'aperçois, avec un faux nez, un grand gaillard qui, au passage, happe toutes les femmes, et les embrasse après les avoir tendrement pressées sur son cœur. C'est le péage. Quand un cavalier moins endurant fait mine de se fâcher : « À vos ordres ! » dit le monsieur au faux nez, et il tend à l'offensé une énorme carte sur laquelle se trouve un prospectus de bretelles hygiéniques.

Pénétrons dans la loge du cercle. Dans le va-et-vient des dominos froufrouants, notre petit salon reste embaumé de parfums de femmes. Sur son estrade, comme dans une gloire, on aperçoit Arban, le col chiffonné, la cravate dénouée, chantant à tue-tête, tout en brandissant son bâton comme un possédé, tandis que les musiciens, grisés par le bruit, se lèvent parfois et grimpent sur leur siège, en agitant leur instrument au-dessus de leur tête avec des gestes épileptiques.

Qu'on est bien ici, dans cette joie, dans cette lumière, attendant je ne sais quoi, heureux de se sentir

entouré d'amis, avec ces innombrables visites et ces chairs nues qui passent à portée de la main.

Tout bonheur que la main n'atteint pas est un rêve.

Sombres dominos aux yeux de cagoule, inquisiteurs ; inconnues qui viennent cinq minutes nous intriguer par quelque détail intime de notre vie, mystérieuses sous l'ample sarrau de satin bouffant ou sous la longue mantille espagnole. Elles dissimulent leur voix sous un fausset enfantin, mais elles montrent leurs dents éblouissantes et leur gorge qui nous frôle ondule en remous précipités. À tour de rôle, un ami dévoué maintient hermétiquement fermés les rideaux de velours qui séparent le salon. La chaleur énervante, la demi-obscurité, le bruit lointain de la fête, tout tend à accélérer la défaite. Et le domino, un peu chiffonné, s'enfuit, après avoir donné une promesse de rendez-vous qu'il ne tiendra pas.

— Viens donc ! crient les camarades accoudés sur le devant de la loge.

Dans la salle, quel grouillement fantastique, quels balancements de plumes gigantesques, quelle orgie de couleurs ! Devant nous, un quadrille a commencé.

Un gendarme fantaisiste, à tricorne gigantesque, fait vis-à-vis à une délicieuse petite brunette, dont le costume rappelle celui de la Perrette de la fable :

Ayant mis, ce jour-là, pour être plus agile,
Cotillon simple et soulier plat.

Quelle griserie ! Quelle *furia* dans le plaisir ! Au repos, elle piaffe ; en action, tout s'ébranle, elle combine le cancan, le fandango, la pyrrhique et la danse du ventre.

Quand le quadrille a été fini, nous avons fait un signe en jetant une pièce d'or au gendarme ; il a compris, et enlevant la petite brunette de terre, il la campe à califourchon sur ses épaules et nous l'amène à hauteur de la loge. Je la prends sous les bras, je la fais passer par-dessus la balustrade, et je l'emporte toute fumante, comme une proie, dans le fond de la loge...

Mon Dieu, que c'est donc bon de vivre et de s'amuser ainsi ! Et quelle belle institution que ce bal de l'Opéra !

Janvier 1897.

Pourquoi diable, en sortant des Variétés, suis-je encore venu ce soir au bal de l'Opéra ? Tous les

ans, je jure qu'on ne m'y reprendra plus, et tous les ans j'y retourne. Ce soir, la pluie tombe, lamentable, et le vent, par rafales, éteint les illuminations des corniches, laissant tout un pan de façade sombre et noir. Devant le perron, une foule de dominos et de masques patauge dans la boue et se bouscule sous des parapluies. C'est lugubre.

Entrons. Ce sera peut-être plus gai. Que se passe-t-il donc ? On entend des cris de suppliciées ; dans le couloir des loges une bande de petits jeunes gens – cet âge est sans pitié – se sont, de leur autorité privée, transformés en tortionnaires. Avec des vociférations de cannibales, ils se précipitent sur une femme, trente contre une, l'entourent, la pressent, l'étouffent, et veulent, à tout prix, l'élever en l'air, sous prétexte de la porter en triomphe. La malheureuse supplie, sanglote, lutte, mord, casse désespérément son éventail sur la figure des assaillants les plus proches, jusqu'au moment où, fripée, décoiffée, en proie à une véritable crise de nerfs, elle est lâchée comme un paquet dans un coin. Là-bas, dans une des loggias centrales, un petit page en corselet collant de velours noir, à revers de satin échancré en cœur très bas, est acculé contre la balustrade de marbre et serré de près, comme un cerf aux abois, par toute une

meute de fauves. Il rue en arrière et se défend de son mieux. Je préfère ne pas voir et je me réfugie, écoeuré, dans la loge du cercle.

Quelles sont toutes ces femmes qui entrent chez nous en tourbillon. Je suis décidément un peu rouillé et ne connais plus aucune de ces filles-là. Pourtant, cependant, profitant de l'incognito du masque, quelque ancienne m'apporte parfois le fantôme de ma jeunesse, avec des souvenirs lointains et des évocations qui me navrent :

— Te rappelles-tu ? — Te souviens-tu ?... Quand tu étais lieutenant à Versailles ?...

Et, sous la dentelle du loup, j'aperçois une bouche outrageusement fardée qui sourit en montrant quelques dents de moins. Pouah ! Mieux vaut encore regarder le bal. Ce sera toujours du mouvement, du bruit, de la gaieté peut-être avec tous ces serpentins et toutes ces lignes qui pèchent par-dessus les loges, avec des friandises comme hameçon. Les tristes guenilles sur ces dos stipendiés, et, quel contraste lugubre entre ces oripeaux grotesques et ces faces soucieuses, aux yeux éraillés, aux traits fatigués par les difficultés de la vie. Des pompiers de banlieue, des nourrices, des conscrits, tout cela descendu de la barrière et sentant le petit bleu.

Et ce quadrille avec ce jeune garçon sans barbe, déguisé en Normande, retroussant ses jupes et montrant ses cuisses nues entre le caleçon trop court et les bas bleus ; et, lui faisant face, ce général espagnol exécutant avec ses bras ballants la plus dégoûtante pantomime, tandis que la sueur sillonne son visage déshonoré par un nez indécent, rouge, tuméfié, collé par un enduit pâteux. Encore une fois, c'est ignoble.

Et, du couloir jadis réservé aux flirts, aux intrigues, aux tendres aveux, arrivaient toujours les cris de damnées, des malheureuses qu'on déchire et qu'on écartèle...

Mon Dieu, comme les idées changent, et quelle triste chose que ce bal de l'Opéra pour ceux qui ont perdu quelques illusions et pas mal de cheveux !

CHICOLAT !



CERTAINEMENT la maîtresse dont j'ai gardé le plus doux souvenir, nous dit le capitaine Pontades, c'est Louise Gardener, que j'appelais tout simplement Loulou.

Ce n'est pas qu'elle fût plus jolie qu'une autre, peut-être au contraire était-ce la moins décorative au point de vue exhibition, mais elle était gaie, bon enfant, facile à vivre, dressée au doigt et à l'œil, et d'une soumission touchante. Je lui aurais ordonné de passer à travers les barreaux de la grille qui entourait notre villa à Saint-Germain, je crois, ma parole, qu'elle se serait jusqu'au soir meurtri les chairs pour s'efforcer de m'obéir.

Je dis *jusqu'au soir*, parce qu'à ce moment elle aurait peut-être réclamé sa récompense.

Un jour qu'elle avait montré une frayeur ridicule pour traverser la Seine en bac, je ne consentis à lui pardonner qu'à condition qu'elle se relèverait et retournerait avec moi sur le bac, en pleine nuit. Elle y vint toute tremblante, mais soumise, et cette ab-

dication complète m'excitait énormément. La nuit qui suivit fut une de nos meilleures, et franchement, Loulou avait bien mérité sa récompense.

D'ailleurs à ce moment, j'étais sous-lieutenant de chasseurs, et les souvenirs de cette époque de la vie si folle, si ensoleillée s'emparadisent de toute la poésie de la jeunesse. C'était Loulou qui veillait à ce que je fusse levé en temps pour la manœuvre, avec le chocolat tout prêt versé dans la tasse de vieux Saxe. Dès que je me réveillais, dans notre grande chambre du Boulingrin, dont les fenêtres ouvraient sur la forêt, mon premier cri était :

— *Chicolat!*

Et aussitôt je voyais arriver la chère créature, tenant d'une main le plateau, tandis que l'autre s'efforçait en vain de relever l'épaulière d'une chemisette rose qui glissait toujours laissant apercevoir la plus belle gorge du monde, une gorge altière, insolente, et si désirable que, ma foi, il m'arrivait, quelle que fût ma faim... de ne pas commencer par le chocolat.

Elle se débattait en me disant :

— Mais petit loup, tu vas me faire renverser la tasse! Surtout, je t'en prie, ne me mords pas, ne me fais pas de marque!...

Ah ! si elle n'avait pas été si raisonnable, combien de fois ainsi mis en appétit serais-je arrivé en retard pour la manœuvre, et aurais-je encouru les foudres du capitaine Brulard, un pète-sec qui ne plaisantait pas sur l'exactitude, et n'admettait pas qu'on confondit l'école de peloton avec l'école d'escadron. Mais heureusement Loulou était raisonnable, elle relevait pudiquement l'épaulière, et moi je me remettais au chocolat. Au fait, pourquoi disions-nous Chocolat ?

Il pourrait ne pas y avoir de raison, car bien souvent les amoureux se plaisent à estropier les noms sans d'autre motif plausible que celui de parler bébé ; cependant, en l'espèce, comme on dit au Palais, il y avait une raison.

Il y avait en ce temps-là, au café-concert de l'Alcazar, un comique un peu délaissé aujourd'hui, mais alors très en vogue qui s'appelait Plessis. Doué d'une belle figure glabre, avec un profil très régulier, il excellait à reproduire les têtes des grands généraux de l'épopée révolutionnaire, Hoche, Kléber, Marceau, Bonaparte – Bonaparte surtout : avec le regard flamboyant sous le petit chapeau, il battait admirablement la caisse, il savait imiter le bombardement d'une ville et la retraite par un tambour, deux tam-

bours, dix tambours, un fracas étourdissant. Entre temps il jonglait élégamment avec les baguettes. Vous voyez que son programme était très complet.

Mais son numéro à sensation, celui qui avait sans contredit le plus d'action sur le public, c'était le monologue du vieux sergent. Le shako crânement campé sur l'oreille, une grosse moustache rude sous la trogne enluminée, Plessis arrivait le fusil sur l'épaule, faisait l'exercice et l'escrime à la baïonnette avec une rectitude merveilleuse, le tout entremêlé de moulinets fantastiques, et finissait ensuite par tirer, sans épauler, l'arme maintenue horizontalement, à bras tendu, ce qui exigeait une vigueur peu commune.

Tout ça, c'était le sergent vieux jeu ; puis ensuite il nous montrait le petit sergent nouvelle école, blanc-bec, à la voix fluette, à la démarche efféminée, qui, au lieu d'avaler des *mêlés* et des champoreaux comme les anciens, prenait tous les matins son *chocolat*!

Chocolat ! Il fallait voir avec quel mépris superbe le vieux sergent lançait ce substantif, qui semblait résumer pour lui les ridicules, les faiblesses, le manque de prestige, toutes les insuffisances morales et phy-

siques du gradé trop jeune. Chicolat ! Après son dernier exercice de tir, il disait dédaigneusement :

— Voilà ce que Chicolat ne pourrait pas faire, parce que pour viser comme ça, il faut du biceps, non d'une giberne ! Et Chicolat, pas de biceps !...

Et chaque fois que ce mot de Chicolat était lancé, le public éprouvait une gaieté irrésistible et Loulou avait partagé la joie générale. Aussi, le lendemain matin, lorsqu'elle m'apporta mon petit déjeuner, elle se campa devant moi dans une délicieuse attitude, le poing appuyé sur la hanche – ce qui fit plus que jamais glisser la chemisette – et, avec sa voix gouailleuse de gavroche, elle me dit :

— Mon lieutenant » voilà votre chocolat.

Et, depuis lors, ce fut le cri de tous les matins, le coup de trompette sonnante la diane, le premier mot me rappelant à la réalité des choses. Ma journée commençait ainsi par un aperçu suggestif et par une sensation agréable. Tous les sens, d'ailleurs, étaient également flattés : l'*ouïe*, par cette onomatopée harmonieuse évoquant l'idée du breuvage reconstituant ; l'*odorat*, par le parfum vanillé qui s'exhalait de la tasse ; le *goût*, par la dégustation du liquide ; le *toucher*, par l'effleurement des mains blanches et douces comme du satin, qui se tendaient vers moi ;

et, enfin, la *vue* – oh ! la *vue* ! – par tout l'ensemble de cette désirable créature, qui se tenait debout, deminue, encore toute tiède de la chaleur du lit, les cheveux embroussaillés et les yeux rieurs. Avouez que, pour un sous-lieutenant de chasseurs, c'était un bon début pour le tableau de travail.

Un beau jour, j'ai quitté Loulou. Au fait, n'est-ce pas plutôt elle qui m'a quitté ? Je ne m'en souviens plus, il y a si longtemps, et les changements de garnison ne sont-ils pas précisément faits pour briser toutes ces liaisons, alors qu'elles ne sont encore que des chaînes de fleurs ? Quoi qu'il en soit, j'avais conservé le souvenir le plus attendri de la chère fille, et quand par hasard ce mot de Chicolat me venait à l'esprit, par une vertu magique, il avait le don de me rappeler soudain tout un passé en même temps fou et charmant. C'était toute ma jeunesse qui revivait devant moi, évoquée comme par enchantement.

Or, l'autre soir, avec le capitaine Giverny, j'étais à faire la haie dans le vestibule des Variétés, et j'assistais au défilé des spectateurs sortant de la *Vie parisienne*, lorsque ma vue fut attirée par une jolie toilette en brocart, fond bouton d'or, avec la jupe garnie d'un volant Chantilly, et la ceinture directoire

en surah. Sur les épaules un tricollet surmonté d'une ruche chicorée à flots de rubans, et au-dessus de cette chicorée – ô surprise ! – la tête de Loulou, toujours jolie, quoique ayant pris une expression plus sérieuse sous la grave capote à brides bouton d'or. Loulou, c'était ma Loulou adorée ! Sans réfléchir, le cœur battant à tout rompre, je m'avançai au premier rang de la haie, et au moment où mon ancienne maîtresse passait, je lui criai de ma plus belle voix :

– Chicolat !

Elle leva les yeux, sourit imperceptiblement, rougit beaucoup, et passa très digne.

Et alors, seulement alors, comme on dit dans la théorie, j'aperçus un vieux monsieur décoré auquel elle donnait le bras, et qui demandait avec aigreur :

– Ah ça ! ma chère amie, pourquoi ce monsieur vous dit-il Chicolat ?

Je ne sais ce que répondit Loulou. Le couple disparut par les boulevards tout en continuant à discuter avec vivacité.

– Es-tu fou ? me dit Giverny. Crier : « Chicolat ! » à madame d'Arthez !

– Qui ça, madame d'Arthez ? Louise Gardner ?...

— Eh bien oui, Louise Gardener qui a épousé, il y a trois ans, monsieur d'Arthez, maître des requêtes à la Cour des comptes.

— Oh! oh! fis-je émerveillé. Loulou devenue femme d'un maître des requêtes! Qui aurait pu faire deviner cela? Décidément tout arrive.

... C'est égal, conclut Pontades, je ne suis pas curieux, mais je voudrais bien savoir ce que madame d'Arthez a pu dire pour expliquer mon malencontreux cri de : « Chicolat! »

J'irai le lui demander un de ces jours.

LE RÉVEIL



DANS CE TEMPS-LÀ, j'étais sous-lieutenant de cuirassiers, en garnison à Versailles, et j'émettais volontiers cet aphorisme qu'avec la vapeur et l'électricité on peut faire de grandes choses. C'est-à-dire être en même temps à Versailles et à Paris, et mener de front le service et les plaisirs. Or, il y avait beaucoup de service – la semaine, les classes des recrues, les écoles, les conférences, les rondes, etc., etc., et il y avait beaucoup de plaisirs – les dîners, les bals, les soupers – et surtout, surtout Blanche de Croissy, une hétaïre, qui, au contraire de Messaline, était toujours assouvie, mais jamais lasse. Je pourrais vous dire la chose en latin, mais vous ne comprendriez peut-être pas mieux.

Il n'y a qu'une chose qu'on ne peut pas obtenir en dépit des découvertes modernes, c'est du sommeil, du bon sommeil réparateur. Morphée n'avait certainement pas son compte dans mes combinettes, et, le matin, à la manœuvre, après je ne sais combien de sacrées formations au galop, à droite, à gauche, et

en avant en bataille, lorsque mon capitaine, la perle des hommes, me voyait me détirer devant mon peloton, geste dont l'extension paraissait d'autant plus grande qu'il y avait un sabre au bout de mon bras – vous voyez cela d'ici – le digne chef me disait :

– Monsieur, vous vous fatiguez trop. Dans votre intérêt, je serai forcé de vous mettre aux arrêts pour vous obliger à vous reposer.

Et à part moi je pensais :

Mais, capitaine paternel, si vous me mettez aux arrêts, Blanche viendra me voir à Versailles... et cela ne me reposera pas davantage! *Satiata non lassata*. Avez-vous compris ?

Voir plus haut pour l'explication.

Quoi qu'il en soit, tous les soirs je prenais, à la gare Saint-Lazare, le train de minuit quarante, le train suprême qui arrive à une heure et demie du matin. Le temps de regagner mon pavillon de la rue de Noailles et de m'y coucher, il était deux heures ; et comme à cinq heures il fallait partir à cheval pour gagner les steppes de Satory, calculez, non mais calculez un peu ce qui me restait de sommeil.

Aussi le lever était très dur. J'avais essayé de l'ordonnance, mais comme ce cuirassier, vu mon petit grade, était obligé, lui aussi, de monter à cheval

et de retourner au quartier, il m'abandonnait à mon malheureux sort après avoir cru me réveiller. En vain, j'avais intimé l'ordre à ce fidèle serviteur de m'arracher hors de ma couche sans souci de la hiérarchie militaire et de me déposer durement sur le tapis. Je continuais sur ma descente de lit ce sommeil du juste qui parfois ressemble tant à celui de la brute. J'avais alors renforcé l'ordonnance d'un réveille-matin dit électrique, qui carillonnait dans la cuvette afin d'augmenter la sonnerie de toute la sonorité de la porcelaine. Rien n'y faisait. Je continuai mon somme ; de là, toute espèce de rouspétance et de catastrophes.

Le seul remède eût été de me coucher la veille à dix heures ; or, c'était précisément la seule chose que je ne pouvais pas déceimment faire. En désespoir de cause je fis insérer dans la Revue du Cercle militaire, la petite annonce suivante :

« SOUS-LIEUTENANT *accablé de besogne, éreinté, gros dormeur, demande réveille-matin capable de le faire arriver au quartier en temps pour la manœuvre. On ne regarderait pas à la dépense pourvu que le réveil réveillât. Répondre à M. O'MONROY, 44, rue de Noailles, Versailles.* »

Cette annonça me valut une série de petits billets parfumés, avec photographie, envoyés par de suaves personnes qui juraient sur l'honneur de leur vieux père de me réveiller en temps. Mais je me méfiais du moyen. Blanche de Croissy me suffisait amplement. *Lassata non...* Oui, je l'ai déjà dit. Lorsqu'un beau jour, je vis arriver chez moi un petit vieillard étrange, avec de longs cheveux blancs, une barbiche en pointe, des lunettes à branches d'or et dans toute sa tenue je ne sais quoi de fantastique et d'Hoffmanesque.

— Excellence, me dit-il en me saluant très bas, ze m'appelle Apollo Conenti. Ze souis inventeur. C'est moi qui ai trouvé les étriers loumineux pour monter la nouit, et les souliers à chaufferettes pour marcher l'hiver. La gracioza reine Marguerita qui a toujours ses pieds froids ne porte pas d'autre chaussure.

— Merci, monsieur Conenti, mais le colonel ne tolère que des étriers et des bottes d'ordonnance, ainsi...

Attendez donc, excellence. Z'ai lou votre annonce, et, par Baccho, ze viens vous proposer un réveil ounique, un réveil fin-de-siècle !

Je sautai de joie.

— Vraiment monsieur, eh bien, exhibez-moi vite votre découverte.

— Ah ! signor officier, qu'il est beau, qu'il est coquet mon réveille-matin, oune merveille facile à emporter même en voyage...

Et il tira de sa poche une bougie rose, très effilée à chacune de ses extrémités.

— Voilà, me dit-il triomphant. Au premier abord, ça a l'air d'une simple bougie graduée après expérience, avec des encoches marquées de I à XII en chiffres romains. C'est le tour du cadran. D'ailleurs, remarquez bien, Excellence, que ma bougie est parfumée, et les senteurs du Congo si vanté sont aux séraphiques émanations de ma merveille comme l'odeur du purin à celle du lys. Flairez-moi ça !...

— Oui, votre bougie embaume, mais comment l'utilisez-vous ?

— C'est bien simple. À quelle heure avez-vous besoin de vous réveiller ?

— Eh bien, mettons cinq heures.

— Parfaitement. Alors vous prenez délicatement votre bougie entre le pouce et l'index. Vous l'alloumez, et vous l'enfoncez résolument jusqu'à la garde... ou plutôt jusqu'au chiffre romain V.

— Pardon. Je ne comprends pas très bien. Dans quoi l'enfoncez-vous ?

— C'est ici le point délicat. À Naples, où z'ai vendou beaucoup de mes réveilles fin-de-siècle, les Napolitains se couchent sur le ventre... mais en France, vous n'êtes pas habitoués, et la pose ne vous paraît trait peut-être pas convenable. Ze vous propose donc de vous entrer simplement la bouzie dans... l'oreille.

— Dans l'oreille !!...

— Oui, ze préférerais, quant à moi, la pose napolitaine, mais, pour vous, ze me contenterai de l'oreille droite.

— Pourquoi l'oreille droite?...

— Pour pouvoir dormir sur l'oreille gauche. Maintenant, si vous le préférez, vous pouvez mettre la bouzie dans l'oreille gauche, et dormir sur l'oreille droite. Vous ne dormez pas sur les deux oreilles, n'est-ce pas ? Mais ze le répète, avec la pose napolitaine, on n'a pas toutes ces incertitoudes...

— Finissons-en avec votre pose napolitaine ! Me voici avec ma bougie dans l'oreille droite, et couché sur l'oreille gauche. Alors?...

— Alors, Excellence, vous pouvez vous endormir comme oun enfant, oun petit enfant veillé par sa nourrice. Ici, pas de ressort qui se détraque et, ze le

dis avec oune noble fierté, mon réveil est le seul qui ne se déranze zamais. À l'heure voulue, que dis-ze ? à la seconde précise, l'effet se produit, et vous voilà à bas du lit. Ze vous prie de le croire. Que si, par aventure, la douce calor qui rayonne de l'odoronte bouzie ne produisait qu'oun demi-réveil, l'odor du roussi ferait le reste.

— Et c'est cela votre invention !

— Oui, Excellence. Z'azoute que si vous êtes oune délicat, rien ne vous empêche de vous servir de votre concierge comme bouzeoir, avec pose napolitaine ou française, à votre choix. Dans ce cas, c'est lui qui se broule et c'est lui qui monte vous réveiller à l'heure dite.

J'ai eu toutes les peines du monde à me débarasser de l'inventeur italien et à lui affirmer que sa bougie graduée ne me semblait pas appelée à un grand succès dans l'armée française.

Aussi j'ai conservé mon vieux système de réveille-matin électrique... et j'ai continué à arriver en retard à la manœuvre. Mais aussi c'était la faute à Blanche de Croissy. *Satiata non lassata!*...

LES ADIEUX DE FONTAINEBLEAU



CETTE SELLE de marcassin, sauce tartare, est tout simplement immangeable. C'est dégoûtant d'être nourri ainsi. Je ne ficherais plus les pieds au club !

— Ah çà ! qui donc fait un bruit pareil ? demandai-je au capitaine Giverny qui m'avait invité à une petite table. J'ai déjà vu cette tête-là quelque part.

— Mon cher, c'est le général baron Brionne, fils de ce général Brionne qui figure sur le tableau historique des *Adieux de Fontainebleau*. Vous vous rappelez bien l'officier avec le haut toupet qui agite son chapeau sur les marches du perron devant le vieux grenadier qui pleure derrière la porte en présentant les armes ? Eh bien ! cet officier-là est le père de celui que vous avez devant vous. Du reste, ils se ressemblent comme deux frères.

Je regardai. Je vis un beau vieillard à tête énergique, les cheveux blancs taillés en brosse, la moustache plus noire que nature coupant un visage rouge

brique, avec deux yeux qui flamboyaient sous des sourcils si touffus qu'on aurait pu les peigner. Et aussitôt, je me rappelai où j'avais vu cette tête-là : c'était bien sur quelque gravure des *Adieux de Fontainebleau*.

— Il n'a pas l'air commode, le général, hasardai-je.

— Ah! mon ami, à qui le dites-vous! Quand j'étais lieutenant, j'ai été pendant six ans son officier d'ordonnance. Jamais, vous entendez, jamais, aux grandes manœuvres, ni en étapes, je ne suis arrivé à le satisfaire, ni pour le logement, ni pour la nourriture. Vous comprenez que si la selle de marcassin sauce tartare du club est jugée immangeable, il devait hurler devant les menus des aubergistes que le hasard mettait sur sa route. Quant au logement, c'était fantastique. La chambre était toujours trop grande ou trop petite, trop froide ou trop chaude, le lit rembourré avec des noyaux de pêche, ou si mou qu'on enfonçait dans la plume. Et alors les jurons de marcher, et les tonnerres de Dieu de tomber dru comme grêle sur la tête du pauvre lieutenant d'état-major qui ne connaissait pas son métier.

« — Ah ça! qu'est-ce qu'on vous apprend donc à l'École de guerre aujourd'hui? criait-il. Vous

m’amusez avec votre stratégie, votre tactique et vos conférences ! Mais sacrebleu ! monsieur, l’art de la guerre consiste avant tout dans la satisfaction donnée aux besoins naturels ! »

Je courbais la tête, comme le soldat de Scribe, sans murmurer. À quoi bon ? Sauf cette petite faiblesse, le général Brionne est excellent et je lui ai voué une véritable affection filiale. Aussi, connaissant son cœur d’or, j’avais imaginé un petit truc qui a réussi pendant quelque temps.

— ConteZ-moi cela, mon capitaine.

— Eh bien ! voici ; c’était en 1876, aux grandes manœuvres exécutées par six divisions de cavalerie aux environs de Chartres. La ville était bondée, notre brigade était arrivée une des dernières au rendez-vous, et il y avait une foule de divisionnaires plus anciens que mon chef. Malgré mes objurgations auprès du maire, je n’avais pu obtenir qu’un appartement très modeste, situé dans un faubourg assez éloigné. Je n’étais donc pas sans inquiétude, lorsqu’en passant devant la Grande-Rue, je vois, placée dans la vitrine d’un bric-à-brac, une vieille gravure ornée d’un cadre de bois noir tout simple et représentant les *Adieux de Fontainebleau*. Il me vient une idée géniale. J’entre chez le marchand.

- Combien, vos *Adieux de Fontainebleau* ?
- Vingt francs.
- Marché conclu.

J'emporte le tableau sous mon bras, et dans la chambre du général, je décroche une tête de grand'mère Louis XV fixée près de la glace, et je lui substitue mon achat bien en vue. La jour tombait d'aplomb sur la toupet du général Brionne, qui agitait son chapeau avec frénésie, devant la grenadier qui pleurait toujours. Puis, ceci fait, je me porte au-devant de mon chef, qui arrivait par Maintenon. Je m'excuse à l'avance sur l'éloignement de son gîte ; je lui explique l'encombrement, les difficultés ; mais, à mesure que nous avançons dans la faubourg, le général ne décolérait pas :

— Comme c'est agréable ! Je vais être à deux kilomètres de la place d'armes ! Ah ! mon pauvre Giverny, décidément vous n'êtes pas débrouillard. Et je suis sûr que vous m'avez encore collé dans une *turne*!...

Arrivé à la porte, je m'esquive et je profite de ce que j'avais à préparer le thème du service en campagne pour ne pas paraître de la journée. Le soir, à l'hôtel de la Cloche, je me retrouva avec mon

Brionne ; mais, ô bonheur ! il avait l'air très radouci, presque satisfait.

— Vous n'avez pas été trop mal, mon général ? hasardai-je timidement.

— Peuh ! me répondit-il, je n'étais pas très bien. Le lit beaucoup trop étroit... deux fenêtres en plein midi... mais j'étais dans une famille de vieux militaires, qui sait ? peut-être des descendants de frères d'armes à mon pauvre père, et je n'ai pas voulu réclamer.

— Tiens ! tiens ! fis-je en simulant l'étonnement.

— Oui : figurez-vous que j'ai eu une surprise bien agréable. Dans ma chambre à coucher j'ai trouvé la gravure des adieux de Fontainebleau ; une très bonne épreuve, ma foi. Alors, avant de m'endormir, j'ai bien regardé le portrait de mon pauvre père, si beau, si martial, si enthousiaste ! Lui aussi, n'avait pas toujours été à la noce, en Égypte, en Espagne, en Russie ; bref ça m'a attendri... et je n'ai plus trouvé mon lit si mauvais. Giverny, pour cette fois, vous m'avez bien logé, et je vous félicite.

Trois jours après on quittait Chartres pour se rendre à Bailleau-le-Pin, un sale petit trou de rien du tout, habité par une population de tanneurs aux idées très avancées. Je prends un billot de logement

pour la maison la moins laide du village ; mais si l'appartement de Chartres était une *turne*, qu'allait penser le baron de Brionne de la chambrette dans laquelle je l'installais ?

Bien entendu, j'avais précieusement emporté dans ma cantine les *Adieux de Fontainebleau*, et je m'empressai d'enlever le portrait de Rochefort accroché à la muraille, pour le remplacer par ma gravure.

Ce que j'avais espéré arriva ; le général, après avoir pesté contre la maison que j'avais choisie et m'avoir couvert de malédictions, me dit le soir :

— Vous ne savez pas, mon cher ? on calomnie les gens d'ici. On leur prête des opinions avancées, des idées socialistes ; eh bien ! j'ai découvert qu'ils ont au contraire de très bons sentiments. Ainsi vous ne savez pas ce que j'ai déniché chez le tanneur où vous m'avez logé ?

— Ma foi, mon général...

— Évidemment, vous ne pouvez pas deviner. Je vous le donne en mille. J'ai encore retrouvé les *Adieux de Fontainebleau*. N'est-ce pas merveilleux ? Le culte de l'empereur, le portrait de mon père chez ces gens-là ! J'ai été si touché que je me suis bien gardé de récriminer contre quoi que ce soit. J'ai trouvé

tout parfait, et en partant, j'ai serré la main de mes hôtes, en laissant cent francs pour leur gosse. Ah ! les braves gens !

Jamais je n'avais vu mon général si bien disposé, et j'étais ravi du succès de ma ruse. Le surlendemain, on part pour Illiers. Là, cela devenait plus dur. Figurez-vous un hameau d'une quinzaine de maisons. J'installe mon chef chez le maire lui-même, une mesure blanchie à la chaux, et, une fois de plus, je substitue à un chromo représentant M. Grévy, madame Grévy et H. Wilson protégeant la France, ma fameuse gravure historique.

— Avec elle, pensai-je, je m'en tirerai encore.

Ah bien oui ! À midi, un planton m'annonçait que le général me demandait immédiatement.

Et du plus loin qu'il me vit :

— Qu'est-ce que c'est que ça, monsieur ? me dit-il en me tendant rageusement le tableau.

Je pris l'air agréablement surpris :

— Ça, mon général ? Parbleu ! c'est encore les *Adieux de Fontainebleau*.

— Et ça ne vous étonne pas de rencontrer autant de ces gravures dans le pays ?

J'aurais bien voulu m'en aller ; mais il fallait payer d'audace :

— Mon Dieu, commençai-je, il y a de ces hasards...

— Est-ce le hasard qui a écrit cela au verso ?

Il tourna la gravure et je lus au crayon : Bailleau-le-Pin, 12 août 1876. Signé : Général baron Brionne.

J'étais pincé, et un peu pâle, j'avouai simplement la vérité, m'attendant à je ne sais combien de jours d'arrêts, et faisant d'avance gros dos contre l'orage ; mais la général éclata de rire :

— Ah ! ce satané Giverny ! Et moi qui disais que vous n'étiez pas débrouillard ! Eh bien ! mon ami, à l'avenir, il faudra emporter cette gravure partout où j'irai. Je ne m'en séparerai jamais. Merci, Giverny.

... Et tandis que le capitaine parlait, j'entendais là-bas, à l'autre bout de la table, le général de Brionne qui continuait à tempêter :

— Ces cailles en caisse sont infectes ! Quelle gargote !

— Écoutez, dis-je à Giverny, vous devriez bien accrocher les *Adieux de Fontainebleau* dans la salle à manger du club.

LA PRÉCAUTION



EH BIEN! fis-je au docteur Cokhardt que je rencontraï lisant dans le petit salon du cercle, le choléra nous a-t-il définitivement quittés pour retourner sur les bords du Gange ?

Le docteur souleva ses lunettes à branches d'or, – c'est pour mieux vous voir, mon enfant – puis posant courtoisement son livre, il me dit :

– D'abord, mon cher ami, votre question est mal posée, car nous n'avons jamais eu ni à Paris, ni à Marseille, ni au Havre le choléra asiatique. Cependant pour vous rassurer, je puis bien vous dire que l'on n'a compté hier que trois cas dont un a été suivi de décès, et que nous n'avons plus, dans nos hôpitaux, qu'une centaine de malades, tous en voie de guérison. Mais aussi les précautions ont été admirablement prises; nos femmes mêmes – si frivoles en apparence – ont été héroïques, et chaque jour, dans nos intérieurs, nous en avons des exemples attendrissants...

Il prit une pose, se grattant le menton en souriant, comme s'il se rappelait un souvenir fort agréable, puis tout à coup, il me dit à brûle-pour-point :

— Connaissez-vous Sylvania, on plutôt madame Cokhardt ?

Cette question évoqua aussitôt devant moi la vision d'une adorable brune, au teint mat, aux yeux diaboliques, aux épaules merveilleuses, que j'avais eue à côté de moi, dans la Salle des Fêtes, lorsqu'on y a joué la *Chanson de Fortunio* avec Simon Girard, le crois même que j'avais risqué – d'ailleurs en pure perte – une exploration de mon escarpin droit contre son soulier gauche, mais le petit soulier de satin s'était dérobé chastement sous la robe de peluche de soie rose, et, avec une fatuité masculine bien naturelle, n'est-ce pas, mes frères ? j'avais immédiatement décerné un brevet de vertu à ma voisine.

À l'entracte, ayant vu le capitaine Chambreuil la conduire au buffet, je lui demandai à l'oreille le nom de la belle personne, et il me répondit :

— C'est la femme de mon cousin, le docteur Cokhardt.

— Peste, capitaine, tous mes compliments !

— Oh ! *il n'y a rien à faire*, avait riposté le capitaine ; ce qui confirmait mon opinion première.

Toutes ces réflexions avaient été provoquées en une seconde, par la question du docteur.

— Certes, lui dis-je, je connais de vue madame Cokhardt, je l'ai admirée à la comédie du cercle.

— Ah ! s'exclama le docteur avec enthousiasme, c'est une femme exquise, et je ne parle pas de sa beauté, ce bien périssable, — ni de sa santé, ce bien inestimable. Jamais malade, Sylvanie, un tempérament de fer et une nervosité !... Il est heureux qu'elle soit tombée sur un docteur solide, connaissant comme moi tous les principes de l'hygiène, car autrement, sapristi ! je ne sais pas trop ce qui serait arrivé...

Et il éclata d'un gros rire, en clignant de l'œil d'un air excessivement fin. Ces révélations conjugales ont toujours, pour un braconnier, un vif intérêt ; j'étais donc tout oreilles.

— ... Mais ce que j'admire surtout chez elle, bien plus que ses yeux de velours, ses lèvres pourpres et sa gorge altière, c'est l'intérêt qu'elle prend à mes travaux, c'est l'appoint qu'elle m'apporte dans mes recherches scientifiques, c'est surtout — surtout — l'exactitude scrupuleuse avec laquelle elle exécute

mes moindres prescriptions. Dans son cabinet de toilette, il y a une pharmacie complète, avec une collection des antiseptiques les plus variés : sublimé de mercure, iodoforme, naphthol, acide borique, salol, phénol, tout cela amoureusement rangé, avec de petites bouteilles remplaçant toutes ces parfumeries malsaines que les femmes emploient à leur toilette. Le choléra pouvait bien éclater aux quatre coins de Paris, je ne craignais rien ; j'avais composé un certain liquide merveilleux pour purifier l'atmosphère des chambres et les vêtements. En voulez-vous la formule ?

Thymol pulvérisé	5gr.
Essence de thym blanche	—
Essence de lavande	—
Essence de romarin	—
Teinture de ratanhia	2gr.5
Alcool à 88°	500 gr.

Il n'y a pas meilleur comme désinfectant.

— Merci, docteur, fis-je avec reconnaissance, mais revenons, si vous le voulez bien, à madame Cokhardt.

— Eh bien ! ma femme avait toujours un flacon de cette solution chez elle, et pour un oui, pour un non, elle nous inondait tous de cette pulvérisation salubre au suprême degré.

Or, il faut vous dire que pendant les vacances, en août dernier, nous avons été au Havre ; c'est une belle ville ; nous avons là de la famille, un cousin que vous connaissez peut-être, car il est aussi du cercle, le capitaine Chambreuil.

— Oui, oui, opinai-je, c'est un de mes bons camarades.

— Eh bien ! Chambreuil a été charmant pour nous et a fait à sa cousine les honneurs de sa garnison avec une grâce toute particulière. Moi, vous savez, les plaisirs mondains ne me disent pas grand'chose ; je ne fréquentai guère le Casino, et Frascati me laissait froid. Je faisais tranquillement ma partie de bésigue à deux sous le point, avec le médecin de l'établissement et, pendant ce temps-là, Chambreuil était assez aimable pour faire valser ma femme. Entre nous, il y avait d'autant plus de mérite que Sylvanie n'a pas du tout la gaieté ni le laisser aller qui plaisent aux militaires. Elle ne permet pas la plus petite plaisanterie, la moindre légèreté : en un mot, c'est une femme très collet-monté – Elle tient de sa mère – mais je ne déteste pas cela. C'est une garantie.

— Vous avez raison... Ah ! comme vous avez raison !

— Eh bien ! malgré cette rigidité de principes, Chambreuil, qui est jeune, joli garçon, habitué aux succès faciles, ne nous quittait pas. C'est non seulement un brillant officier, mais c'est un parent qui a conservé au plus haut point une qualité bien rare aujourd'hui, l'esprit de famille. Je crois, ma parole, qu'il nous consacrait tout le temps qui n'était pas pris par son service à la caserne. Bien entendu, cette vie en commun avait beaucoup resserré les liens qui nous unissaient et augmenté notre intimité, et en partant il avait été bien convenu que notre cousin viendrait nous voir à Paris. Je vous donne tous ces détails pour vous expliquer la situation.

— Je la vois, la situation, je la vois très bien.

— Bon, alors cela vous fera comprendre la suite de mon récit, si anormale qu'elle puisse paraître au premier abord. De temps en temps, nous reparlions de Chambreuil, avec Sylvanie.

» — C'est un ingrat, disait-elle avec une petite moue, il nous a oubliés.

» — Mais non, ripostais-je, c'est un garçon délicat. Il est au Havre, où le choléra sévit avec une violence toute particulière, et il craint de nous apporter la contagion dans ses vêtements...

» Or, la semaine dernière, j'étais parti, comme d'habitude, pour ma clinique du boulevard de Clichy, clinique qui me retient toute la journée ; mais, par un singulier hasard, je n'avais ce jour-là que deux sujets très anodins, dont les cas ne présentaient aucun intérêt. Je les expédiai donc en une demi-heure, et, comme j'avais un rapport à terminer pour Brouardel, sur le système de la crémation des ordures destiné à remplacer, comme en Angleterre, le système du tout à l'égout, je me décidai à rentrer à la maison, bien qu'il fût à peine trois heures.

J'arrive chez ma femme, et je trouve dans sa chambre, posés sur une chaise, un pantalon garance à bande noire et un dolman de capitaine. Je me précipite dans le cabinet de toilette, et là je trouve le capitaine Chambreuil en chemise et en simple caleçon ! J'avoue qu'au premier moment, cela m'a donné un coup. Voyons, mettez-vous à ma place. Je restai stupéfait, et le capitaine avait l'air également un peu interloqué. Mais tout-à-coup j'ai vu entrer mon valet de chambre avec le flacon d'acide thymique, et il a dit à mon cousin :

» — Madame me charge de déclarer à Monsieur qu'elle envoie son uniforme à l'étuve, mais elle ne re-

cevra mon capitaine que quand il sera complètement désinfecté. Si mon capitaine veut me permettre...

» Et il s'est mis à pulvériser mon pauvre cousin de la belle manière. Si vous aviez vu la tête de Cham-breuil pendant cette opération, c'était à mourir de rire. Je me tordais. Vous aussi vous riez ? N'est-ce pas que c'est drôle ?

— Oh ! très drôle, affirmai-je entre les deux hoquets d'une joie convulsive.

— Alors, j'ai dit à mon cousin : « Voilà ce que c'est que d'avoir affaire à la femme d'un docteur. »

Je lui ai prêté des habits bourgeois, il est resté à dîner avec nous, et le soir, il est reparti, complètement désinfecté, pour le Havre. Eh bien ! croyez-moi, conclut gravement le docteur Cokhardt, si nous avons enfin dompté l'épidémie, c'est parce qu'il y a à Paris beaucoup d'épouses comme la mienne.

LA PHOTOGRAPHIE



ET COMME, au cercle, la conversation était venue à tomber sur le vieil acteur Lamartinière, qui vient de mourir à Versailles, le général d'Harfeuille nous dit :

— Je le connaissais bien ; nous habitions porte à porte rue de Noailles, dans cette ville du Grand Roi, qui est le refuge des artistes et des généraux en retraite et de ceux qui ont laissé la scène du théâtre ou de la gloire. Nos deux maisonnettes étaient contiguës et, pour la commodité des relations, nous avions fait percer une porte dans le mur qui séparait nos deux jardins.

La vie du ménage Lamartinière était belle comme un exempté. Ce couple blanchi par les années, donnait à notre époque « nouveau jeu », le spectacle attendrissant de Philémon et Baucis. Ils s'étaient épousés, tout jeunes, en pleine carrière dramatique ; entrés ensemble à la Comédie-Française, ils avaient suscité les mêmes jalousies, et quand la position n'avait plus été tenable dans « la Maison »,

ils étaient partis, bras dessus, bras dessous, sans un regret. Puis mettant sa compagne à l'abri des attaques et des coups du sort, Lamartinière avait continué, bravement, superbement, interprétant ces rôles à panache, de colonel, de grand seigneur, de gascon à fière prestance ou de cardinal, auxquels convenaient si bien sa haute stature, sa tête de mousquetaire, son nez aquilin et ses manières aristocratiques.

Puis l'âge étant venu, les cheveux avaient blanchi, et alors il avait incarné les abbés, au sourire paternel, les vieux serviteurs vieillis dans la famille, les grands-pères indulgents et bons, toujours des personnages nobles, bienveillants, à sentiments élevés et délicats. Il ne fût jamais venu à un auteur l'idée de confier à Lamartinière un rôle qui ne fût pas sympathique. Madame Lamartinière n'avait pas vu ce changement; pour elle, son mari était toujours le beau jeune premier qui faisait tourner toutes les têtes, le gaillard superbe dont l'Empereur disait en la voyant à Compiègne, descendre le grand escalier, un soir qu'on jouait le *Fils de Famille* :

— Quel est donc ce beau colonel de lanciers ?

Elle avait conservé pour lui la même tendresse jalouse et inquiète qu'aux premières heures de leur union, et j'avoue que, parfois, ce n'était pas sans un

sentiment d'envie que je les voyais, de ma fenêtre, se promener à petits pas dans les allées, amoureuxment enlacés, éperdument épris l'un de l'autre, en dépit des années qu'ils n'avaient pas comptées et des rides dont ils ne s'étaient jamais aperçus. C'était le spectacle du bonheur parfait, aussi complet qu'il peut l'être en ce bas monde, la réunion de deux êtres exquis ne vivant et ne respirant que l'un pour l'autre.

C'était, de sa part à lui, des attentions d'amant, d'une galanterie un peu surannée, une courtoisie charmante, des égards de tous les instants ; chez elle, toujours pomponnée, parfumée, une coquetterie instinctive, dans ses atours de vieille toujours d'une suprême élégance ; une figure encadrée de dentelle, sans cesse éclairée par un sourire heureux, et par le continuel plaisir de plaire, et d'être aimable et aimée. La vue de ce ménage idyllique était, pour moi, comme un apaisement profond, et suffisait à me redonner la foi en une foule de chères choses défuntées, du bon vieux temps passé, auxquelles nous ne croyons plus guère aujourd'hui.

Un seul nuage avait une fois troublé le ciel bleu de leur paradis, et la cause en est trop touchante pour que je ne vous la raconte pas. L'acteur devenu septuagénaire avait depuis quelques années complè-

tement renoncé au théâtre ; mais, trois fois par semaine, il allait à Paris, rue Charras, où il avait ouvert pour les jeunes filles un cours de déclamation très suivi. Quand il rentrait, le soir, rue de Noailles, c'étaient, de la part de madame Lamartinière, des questions multiples sur la nature, le tempérament artistique, le physique de ses élèves. N'y en avait-il pas dans le nombre quelques-unes capables de s'éprendre du beau Lamartinière ? Et celui-ci la calmait de son mieux, lui répondant avec un bon sourire de compassion tendre :

— Mais, chérie, tu oublies que j'ai soixante-dix ans, et que je pourrais être le grand-père de toutes ces Agnès et de toutes ces Célimène en herbe !

Or, à l'automne dernier, il y eut à l'Odéon les débuts d'une de ses élèves, de cette merveilleuse Jeanne Dalbret dont tous les journaux célébrèrent la grâce et la beauté. Jamais physionomie plus expressive, plus passionnée, ne fut éclairée par de plus beaux yeux verts frangés de longs cils, couronné d'une épaisse chevelure qui lui faisait autour de son beau visage comme un chaperon d'onduleuses ténèbres. Le corps mince, élancé, avait des souplesses de liane. Les seins bien servis, encadrés et soutenus par le corsage sombre, semblaient les deux oreillers

où l'homme peut reposer sa tête. Le dos tout bestial à courbes puissantes, découvert très bas, avait des creux et des saillies de tigre accroupi. Pour nous, assis dans la salle, la lumière de la rampe arrivant d'en bas cernait les contours extérieurs des chairs et de la chevelure d'une sorte de nimbe lumineux. Et tout cela mobile, remué, palpitant. Dès qu'elle entra en scène, elle emplissait et occupait la salle entière, et le succès fut colossal.

— Bravo ! bravo ! criait Lamartinière, tout heureux du triomphe de son élève.

— Comme tu l'applaudis ! demanda madame Lamartinière, avec un serrement de cœur. Est-ce que tu la connais beaucoup, cette Jeanne Dalbret ?

— Moi, ma bonne amie ? elle est venue à mon cours une dizaine de fois, pas plus, avec vingt autres élèves.

— Enfin... tu n'avais pas pour elle une... sympathie particulière ? Elle est si belle !

— Mais non, chérie, je te jure.

Elle revient à Versailles, absolument rassurée. Et voilà que, deux jours après, étant allé fumer, après déjeuner, mon cigare chez Lamartinière, je vis entrer sa femme, les yeux pleins de larmes. Elle tenait à la main un journal de Paris qui venait d'arriver. Un

reporter avait été interviewer la belle Jeanne Dalbret, et ne l'ayant pas trouvée, il avait décrit l'appartement avec amour :

«... Un vestibule sévère conduit à un escalier à rampe drapée de peluche ; dans la cage une immense torchère reproduisant la *Ceinture dorée* de d'Épinay. Le salon est tout tendu de tapisseries Renaissance ; dans les vitrines, de merveilleux petits Saxe, miniatures, miroirs à main ornés de saphirs, lorgnettes garnies de roses, éventails Louis XV ; sur la cheminée en marbre blanc veiné noir, à l'ombré d'un gros bouquet de lilas blanc, *j'aperçois à la place d'honneur, la photographie de Lamartinière, dans son costume de Mazarin...*»

— Tu m'avais dit que tu la connaissais à peine et tu lui as donné ta photographie ! Tu m'as menti... je n'ai plus confiance en toi.

Là-dessus la pauvre femme rentre dans sa chambre, et sa douleur était si vraie, si sincère, que je ne pensai pas une minute à la trouver ridicule. Lamartinière était désespéré.

«C'est le premier chagrin que je lui cause, disait-il navré. Évidemment, j'aurais mieux fait de lui dire la vérité pour cette innocente photographie,

mais j'aurais crain de lui faire de la peine. Ah ! j'ai bien réussi.

— Écoutez, lui dis-je, laissez-moi faire. Je vais arranger tout cela pour le mieux.

Je sautai dans le train, j'arrivai à Paris chez mademoiselle Jeanne Dalbret, et je fis passer ma carte. Je lui racontai toute la scène, lui expliquant le désespoir dont elle était cause. Et séance tenante, elle écrivait sous ma dictée :

« Mon cher maître, puisque vous savez maintenant de par les journaux, que je me suis permis d'acheter votre photographie, je vous l'envoie afin que vous m'y mettiez une dédicace. Mais faites mieux : gardez celle-là en souvenir de votre petite élève, et envoyez-m'en une, en costume moderne, qui soit bien vous, et autant que possible avec madame Lamartinière. À vous deux vous ne faites qu'un, et je serais heureuse de vous réunir dans ma filiale et respectueuse admiration. Voulez-vous ?

» JEANNE DALBRET. »

La lettre arriva le lendemain, sécha les larmes, et arrangea tout. Et Philémon et Baucis me durent ce

dernier sourire jusqu'à l'heure suprême où la mort vint les désunir...

Le général d'Hautefeuille se tut, et, malgré la pluie qui tombait, je crus voir comme une larme rouler sur sa grosse moustache.

LE PERROQUET



J'AVAIS ÉTÉ ce matin-là déjeuner chez le commandant de Kermaël, un vrai marin, celui-là, n'aimant que deux choses : Paris et la mer, et aussi heureux lorsqu'il naviguait sur sa frégate que lorsqu'il savourait les douceurs de l'existence dans son petit nid capitonné de l'avenue Gabriel.

Assis en face de mon hôte dans une salle à manger dont la fenêtre ouvrait sur les massifs verdoyants des Champs-Élysées, je contemplais, dans ce cadre bien gai, bien ensoleillé, mon cher camarade revivant le passé, et retrouvant sur cette figure hâlée par la brise et les embruns mais restée jeune, en dépit de la quarantaine, une foule de bons souvenirs. À part quelques fils d'argent aux tempes, mais les cheveux très drus, tout frisés, l'œil rieur sous le sourcil bien arqué, les dents étincelantes sous le retroussis d'une conquérante moustache, et dans tout l'épanouissement d'une barbe ayant des reflets de bronze florentin.

D'ailleurs, pas une ride, pas de pli creusé par les amertumes de la vie courante ; sur le visage reposé, la sérénité parfaite de l'homme qui a suivi son chemin tout droit, sans tracas, sans heurts, et ne rencontrant que des sympathies et des amitiés.

Le déjeuner était bon ; je dégustais avec recueillement des œufs en cocote relevés par un petit coulis de jus de viande, et mon bonheur eût été complet sans la présence d'un satané perroquet qui, à des intervalles isochrones, envoyait son cri rauque. Le volatile n'avait qu'une note... et je n'aimais même pas cette note ! D'ailleurs très beau, avec un plumage dans lequel le jaune et l'écarlate se mêlaient harmonieusement au vert épinard, il trônait superbe, près de la fenêtre, sur un perchoir, avec son bec busqué qui lui donnait l'air sarcastique et goguenard. S'il eût seulement été empaillé, j'aurais eu pour lui une admiration sans bornes, mais voilà... il y avait le cri qui tenait en même temps de la crécelle et de la scie mordant sur la pierre. C'était atroce.

À un moment donné, comme il venait encore de me couper une belle période, tout en me regardant de côté avec son œil tout rond, je ne pus m'empêcher de froncer le sourcil, horripilé.

— Qu'est-ce que tu as ? me dit Kermaël ; tu en veux à Liberator ?

— Ton perroquet s'appelle Liberator ? Mes compliments. Mais entre nous, et puisque tu me le demandes, je t'avouerai que je le trouve insupportable.

— Je ne dis pas que son chant soit mélodieux, le pauvre ; mais quand il parle, il s'exprime très bien, et il m'a rendu un de ces services signalés que je n'oublierai jamais. Tant qu'il vivra, il aura chez moi le droit de faire entendre cette voix vengeresse, cette voix qui m'a sauvé du plus grand danger que j'aie jamais couru.

— Ah ! tu m'en diras tant !

— Oui, figure-toi qu'il y a quatre ans il m'était venu, à la suite d'une longue absence, comme de vagues idées de mariage. On se demande parfois pourquoi tous les marins – désignés cependant par Balzac comme appartenant à la catégorie des... prédestinés, – tiennent tant à se marier. Tout simplement, mon ami, pour recevoir des lettres. Quand on fait escale dans un port quelconque, c'est une joie de s'en aller à la poste et de trouver là les pattes de mouche d'une petite femme qui vous a peut-être abominablement trompé depuis votre départ, mais qui vous envoie des nouvelles de France. C'est

comme un parfum de la patrie lointaine qui arrive dans ces enveloppes surchargées de mille suscriptions, après avoir couru après vous le long de la côte.

Or, à bord de la *Minerve*, tous les officiers du cadre étaient mariés, et je les voyais, non sans une certaine envie, courir aux bureaux de la poste dès le débarquement pour y rapporter de volumineuses correspondances qu'ils se mettaient à dévorer.

— Voyez-vous, commandant, disait parfois mon second, on ne peut pas être toute sa vie un monsieur qui dîne dans les restaurants et couche dans les auberges. Il arrive un moment, après avoir beaucoup navigué, où l'on éprouve le besoin d'avoir son nid, sa lampe, son foyer, et surtout, surtout, une compagne et un bébé qui vous attendent au retour des grands voyages, et agitent leur mouchoir sur la jetée le jour où vous rentrez au port.

Bref, il m'avait dit tout cela et bien d'autres choses encore, si bien que, peu à peu, je m'étais laissé aller à l'idée d'une union avec ma cousine Yolande de Ploërnec. Les Ploërnec appartiennent à l'une des plus vieilles familles de Bretagne. Ils portent de gueules à la corne d'or, accompagné en chef de trois coquilles d'or et en pointe d'un lion léopardé de même; ils établissent leur filiation directe depuis

Tugdual de Ploërnec qui devint seigneur de Plougastel du chef de sa femme Venturine de Kellrinière en 1596.

Très austères, très catholiques, et Bretons bretonnants, ils ont conservé dans leur manoir de Coatserho, près de Brest, toutes les vieilles idées féodales. C'est d'ailleurs moins un château qu'un cloître, où l'on assiste à la messe tous les matins, où l'on jeûne la veille de toutes les fêtes carillonnées, et où l'on n'entend jamais résonner aucune parole profane. Outre mademoiselle Yolande, il y avait deux vieilles filles, la tante Aurore et la tante Venturine, capables à elles seules de mettre eu fuite la vieille gaieté française.

C'est dans ce milieu monacal que, poussé par les conseils d'une famille en délire, je pensais à aller prendre femme en revenant de Rio-Janeiro. Je rapportais précisément de mon voyage au Brésil le perroquet que vous voyez là, et j'avais chargé mon quartier-maître, secondé par quelques-uns de mes hommes, de lui apprendra à parler. En arrivant à Brest, l'éducation de mon oiseau était complète, et je pensais que sa gentillesse égayerait peut-être un peu le vieux castel.

J'arrive à Coatserho, je débarque avec mon perroquet, et après les effusions du retour et les embrassades épouvantables des deux vieilles tantes Aurore et Venturine, il est convenu qu'après le dîner, je donnerais une petite séance avec mon oiseau dans le grand salon. Pour jouir de ce plaisir pur, on avait invité quelques hobereaux du voisinage avec leurs filles, sans oublier le curé de Plougastel et monseigneur de Quimper. C'était un auditoire très imposant, et, dans leurs cadres, il y avait sur les murailles un tas de braves ancêtres escrabouillés à Bouvines, à Malplaquet et à Quiberon, qui avaient l'air de me regarder sévèrement.

Malgré moi, je l'avoue, j'éprouvais comme une espèce de malaise, et il me semblait qu'une douche glacée me tombait sur les épaules.

Voilà donc les gens au milieu desquels j'allais être destiné à vivre désormais une grande partie de l'année. Il me faudrait accepter ces préjugés étroits, prendre ces habitudes austères, suivre cette règle inflexible. Et dans mon imagination assombrie apparaissaient tous les souvenirs de ma vie de marin, si folle, si libre, si aventureuse. N'étais-je pas bien jeune pour m'enterrer ainsi tout vivant, et quelle serait la vie commune avec cette Yolande de Ploër-

nec qui n'avait pas une de mes idées, pas un de mes goûts, pas une de mes aspirations ?

J'en étais là de mes réflexions, quand mon matelot, le fidèle Cartahu, fit son entrée dans le salon avec mon perroquet sur le poing. On s'empressa autour de l'oiseau, on le caressa, on s'extasia sur son plumage tricolore, et monseigneur de Quimper daigna, de son ongle épiscopal, lui gratter le sommet du crâne, ce qui parut faire au perroquet un vif plaisir.

— Et maintenant, me dit la marquise de Ploërnec, faites-le-nous un peu entendre, que nous puissions juger de ses talents.

Je prends l'oiseau, je l'interroge, je lui parle en contrefaisant sa voix. Rien. Un mutisme absolu. Était-ce l'émotion, la timidité ? J'étais désolé. Tout à coup, Cartahu a une idée géniale :

— Commandant, me dit-il, notre volatile n'est habitué à parler que sur le navire, au milieu des oscillations provenant du tangage et du roulis. Tendons un fil entre deux chaises, plaçons le perroquet sur ce fil et balançons-le. Je suis sûr qu'il lui semblera qu'il est de nouveau en mer, et qu'il fera immédiatement entendre sa voix.

Ce qui fut dit fut fait. Je plaçai mon perroquet sur le fil et commençai à le balancer de la belle façon.

Le malheureux se cramponnait avec ses pattes crispées et roulait de gros yeux effarés en faisant sur ce câble improvisé des rétablissements d'équilibre invraisemblables.

Tout le monde attendait anxieux les paroles promises, et dans le grand salon on eût entendu voler une mouche.

Enfin mon oiseau ouvre le bec, et crie, tandis que je continuai à le balancer :

— Nom de Dieu ! je vais me fich' par terre... Tu juges du scandale ! La marquise de Ploërnec sortit du salon en hurlant. La tante Aurore tomba sur une chaise ; la tante Venturine l'imita sur un canapé, monseigneur de Quimper se sauva en se signant, tandis que mademoiselle Yolande s'évanouissait. Bien entendu, il ne fut plus question du mariage. Et voilà pourquoi j'ai baptisé mon perroquet Liberator. Nouveau Spartacus en effet, il a mieux fait que de briser mes chaînes, il m'a empêché d'en contracter.

Kermaël se tut, et comme le perroquet, sans doute pour ponctuer cette péroraison faisait de nouveau entendre son appel strident, je le regardai avec attendrissement et je trouvai son cri presque harmonieux.

LES CAPRICES DE NINETTE



LORSQUE le gros baron Samuel, entrant au Concours Hippique, rencontra sur la dernière travée de « la butte aux cailles » Ninette Rubis – dont le nom faisait, je ne sais trop pourquoi, penser à César – il éprouva comme un choc, car la femme était véritablement exquise. Cette jaquette de drap vert bouteille à boutons d’or, ouvrant sur un gilet de piqué également à boutons d’or, éveillait chez notre banquier des idées de luxueuse chasse à courre, de noble dame galopant à travers les grands bois, et la toque, en dépit de son cache-peigne de fleurs, avait un petit air lampion qui était également bien dans la note.

Ninette causait avec une grande animation, très entourée d’un groupe d’officiers, où le dolman bleu de la ligne se mêlait à la tunique sombre des dragons, et lorgnant, très intéressée, les voltes et les demi-voltes décrites par un buggy traîné par un double cob, bai clair, qui steppait sur la piste en s’envoyant des coups de genoux dans les naseaux. Il était si lé-

ger, ce buggy, sur deux ressorts en cerceaux, donnant un doux balancement à la voiture, avec ses roues élevées, d'un ton plus foncé que la caisse et son rechampi ton sur ton ! Le cob était si gracieux avec sa crinière droite, sa petite tête éveillée, son rein court, sa belle ligne d'épaules et ses membres fuselés ; et le harnais très simple, en cuir à double piqûre, avec chiffre en argent et, comme frontal, une bande de velours bleu avec gourmette serrée d'argent, formant un ensemble sobre de détail, mais harmonieux à l'œil, dans lequel il n'y avait pas une faute de com-
mise.

— Quelle jolie petite bête ! s'écria Ninette, qui suivait tous les mouvements avec son face à main. Est-elle mise au bouton !

— Et notez bien que l'attelage est à vendre, dit le capitaine de Kiquerel ; je sais que le propriétaire veut se démonter.

À ce moment, le baron Samuel intervint et dit, en s'inclinant :

— Puisque ce cheval est à vendre et qu'il vous plaît, voulez-vous, madame, me permettre de vous l'offrir ?

Immédiatement un des capitaines présenta le baron qu'il connaissait, du reste, mais à quoi bon ? La

phrase si grande, si belle dans sa simplicité, n'était-elle pas, à elle seule, la meilleure des présentations, la plus sûre des références ? Pourtant, Ninette Rubis, qui n'était pas une femme absolument comme les autres, détailla un moment le teint rouge et eczéma-teux du riche banquier, son petit ventre en pointe, ses cheveux grisonnants et rares... et elle hésita, sachant bien à quoi son acceptation l'exposait. Pourtant le cob était tellement de « première », produirait une telle sensation la matin à la Potinière et ferait tant enrager les petites amies que, ma foi, elle esquis-sa son sourire des grands jours – oh ! ce sourire ! – elle dit :

– Eh bien ! monsieur, je ne vous ferai pas de phrases... et j'accepte.

Immédiatement la grosse figure du baron s'illumina d'une joie céleste absolument comme s'il eût aperçu l'ange Gabriel lui-même ; mais la voix qu'il entendit n'avait rien de surnaturel, elle continuait :

– Vous savez, précipitez-vous au bureau. Il y aurait peut-être d'autres demandes d'achat. Tâchez de ne pas être distancé.

Samuel aurait bien voulu continuer sa conquête, et surtout se promener avec elle jusqu'à l'exposition

de peinture hippique ; il aurait désiré marcher à petits pas, côte-à-côte, frôleur, tout en saluant au passage les bons amis venant en sens inverse, les camarades qui auraient souri d'un air excessivement fin... Mais la phrase était un ordre, il n'y avait donc qu'à s'incliner. Il partit donc au milieu des rires un peu ironiques des militaires, et s'empressa de se faire inscrire parmi les acheteurs de *Mirliton*, double-cob, bai-zain, par *Aramis* et *Délurée*.

Ceci fait, il s'empressa de se mettre à la recherche de Ninette Rubis, et arriva, tout en soufflant un peu, au haut de l'escalier qui est si raide. Après quelques randonnées inutiles, il finit par distinguer le cache-peigne de fleurs entouré d'une escorte de cuirassiers.

— Chère madame, dit-il en se frayant péniblement un passage, la chose est faite. Vous aurez *Mirliton*.

Il s'attendait à recevoir des remerciements émus, et, sans doute, en signe de reconnaissance allait-on lâcher tous ces militaires pour venir avec lui, mais à sa grande surprise, Ninette répondit :

— Vous êtes bien aimable, monsieur ; mais j'ai trouvé quelqu'un pour le cob, et le capitaine Farnèse

ici présent ne me permettrait pas de l'accepter d'une autre main.

— Certes non, appuya Farnèse, en bombant son coffre et en irisant ses formidables moustaches.

— Soit, dit le baron qui jugea inutile d'entrer en lutte; mais il reste le buggy, le buggy est bien joli. Voulez-vous me permettre de vous offrir la buggy?

En somme, il était charmant, ce buggy, et compléterait un élégant ensemble. Et puis cela engageait encore... mais peut-être un peu moins que le cheval. Il y avait une nuance.

— Va pour le buggy, dit-elle en riant, puisque vous tenez absolument à me faire un cadeau.

— Voulez-vous venir le visiter avec moi en bas? Nous pourrions luncher en même temps.

— Non, non, je l'ai très bien vu, et il me plaît absolument. Courez vite vous inscrire.

Diable de femme! Il fallait toujours courir, avec elle, mais, en somme, l'affaire n'était pas mauvaise, car le buggy, quelle que fût sa marque, ne coûterait jamais aussi cher que le double cob, et, quand une femme accepte une voiture d'un excellent ami qu'elle ne connaissait pas la veille, c'est que certainement ses intentions sont impures. Samuel remonta donc assez guilleret, tout en s'épongeant le front,

cherchant à nouveau sa blonde au milieu des uniformes, mais cette fois Ninette avait lâché l'armée pour la diplomatie, et il la trouva en tête à tête avec le vicomte des Hegards. Fort des services rendus, il se crut absolument le droit de rompre cet entretien, et dès qu'il la vit, il cria :

— Victoire, ma chère amie ! nous aurons le buggy !

— Il n'y a qu'un malheur, répondit Ninette, c'est que je n'ai plus besoin de vous pour cela. Monsieur des Hegards, ici présent, vient de me supplier de l'accepter.

— Allons, bon ! Alors il ne reste plus que le harnais.

— Le harnais ?...

— Oui, le petit harnais, plaqué d'argent, à double piqûre. Il est très joli, et habille bien votre double cob.

— Eh bien ! j'accepte le harnais, acquiesça Ninette Rubis, réfléchissant qu'elle pouvait atteler au Bois dès le lendemain et qu'elle s'engageait de moins en moins. Retenez-le-moi, tout de suite.

— Mais je vous retrouverai après ?

— Oui, oui, je ne bouge pas. Venez me reprendre ici.

Une fois de plus, le baron Samuel déambule vers le bureau des achats, espérant bien être enfin au bout de ses tribulations. Avoir des droits sur Ninette Rubis pour un petit harnais, c'était pour rien et l'affaire devenait excellente. Hélas ! la belle n'était pas au rendez-vous convenu ! Avec beaucoup de peine, après avoir exploré toutes tes tribunes, même la tribune réservée – est-ce qu'on sait jamais ! – il finit enfin par trouver son infidèle du côté des écuries, causant avec le beau Brinquant, le député de la gauche.

Mais cette fois, ce fut elle qui l'interpella :

— Ah ! c'est vous ! Dites donc, j'ai réfléchi... Vous avez trop tardé, je n'ai même plus besoin du harnais. Monsieur me le donnera.

— Oui, certes, appuya Brinquant, et j'en serai enchanté.

— Vous voyez donc, cher monsieur, que je n'ai plus rien de vous, puisque j'ai maintenant mon attelage complet.

Le baron Samuel comprit qu'il était joué ; il se mordit les lèvres, mais tout à coup il riposta :

— Pardon, ma chère, il y a encore quelque chose dans l'équipage qui ne vous a pas été offert, et que je vous donnerai, moi, avec le plus grand plaisir.

- Quoi donc ?
- Le fouet !

L'ASSAUT



IL Y AVAIT l'autre soir, au Cercle, brillante séance d'escrime. Dans la salle des fêtes, une espèce d'estrade de velours rouge se dressait au centre, permettant de voir les combattants comme sur un théâtre. Au premier rang, on reconnaissait les vieux généraux blanchis sous le harnais, les colonels en retraite, encore verts, et portant beau, les professionnels connus, mais retirés un peu sous la tente, qui constituent le jury habituel de ces fêtes de l'épée. Impeccables, dans leur frac et leur cravate appuyés sur leur canne, sérieux, attentifs aux attaques et aux ripostes, ils présidaient avec une bonne grâce souriante, en gens qui désiraient, avant tout, laisser à cette réunion de profiteurs et de clubmen son aspect mondain.

Dans la salle, beaucoup d'amateurs, d'officiers en bourgeois, de papas ventrus ayant amené leurs fils, heureux de leur offrir gratuitement au Cercle une soirée «convenable». On avait d'ailleurs prévenu qu'il y aurait un beau buffet avec une «mar-

quise » remarquable ; et çà et là des adjudants, des sous-officiers, des prévôts de l'École de guerre ou de Joinville-le-Pont, un peu intimidés de leur grosse tunique et de leur pantalon garance, qui tranchaient au milieu de ces fins draps noirs.

J'avais été m'asseoir à côté du capitaine d'Authoire, un friand de la lame s'il en fut, adversaire redoutable ayant boutonné les plus forts professeurs du monde – on se souvient du retentissement qu'eut sa lutte avec Pini au Cercle de la Villa des Fleurs à Aix-les-Bains – et j'étais assuré d'avoir là un voisin, connaisseur de premier ordre, pouvant me fournir des impressions justes. Et comme je m'étonnais qu'il ne fût plus du jury, il m'expliqua que, forcé de s'absenter avant la fin de la séance, il s'était récusé, puis il ajouta avec un air bizarre :

– D'ailleurs, j'avais d'autres raisons... Je n'aurais peut-être pas eu toute l'attention ni toute l'impartialité nécessaires.

Et, de fait, il me paraissait distrait, préoccupé. En vain, dans la première partie, de magnifiques passes d'armes avaient eu lieu entra Chermarquet, Leconte, Bourdon, l'adjudant Lemoine et, surtout, le grand assaut entra G. Rouleau et l'adjudant Vidal où, en dépit du jeu heurté et de quelques coups doubles

qui avaient un peu déparé ce beau combat, la lutte avait été des plus intéressantes. Pressions, menaces, coulés, faux temps, croisés, liements d'épée, dégagements par un coupé en dessus, toute la gamme des attaques et des ripostes se déroulait avec un cliquetis de fer. D'Authoire jetait un coup d'œil sur son programme illustré et se contentait d'applaudir avec sa canne à la fin de chaque assaut, trouvant toujours que « la belle » était trop longue à venir, si bien que je me permis de lui fredonner :

Quand on attend la belle,
Que l'attente est cruelle !

Mais, par exemple, à la seconde partie, je trouvai mon voisin transfiguré. On venait d'annoncer à haute voix :

— Le vicomte de Clarence contre l'adjudant Barthès.

Et je vis monter sur l'estrade deux gaillards superbes : l'adjudant, type du Midi, très brun, aux cheveux drus, en brosse, carré d'épaules, et bien râblé. Il portait la petite veste de toile, éblouissante de blancheur, et le pantalon de coutil d'ordonnance tombant sur la sandale ; le vicomte, blond, grand, mince, élé-

gant, tout vêtu de noir, avec la culotte courte, le bas de soie, l'escarpin, et ganté comme pour le bal.

Immédiatement, je vis mon d'Authoire qui, très pâle, le sourcil froncé, concentré dans une pensée unique, tirait son carnet et notait les coups. Cela commença par des feintes, des absences d'épée de la pointe, pour donner à l'adversaire l'idée du coup droit avec parade prévue, jolies phases où chaque adversaire se tâtait avec de fausses attaques. Clarence marchait d'autant plus prudemment que Barthès était gaucher, et cherchant toujours à prendre l'épée en quarte, ligne insupportable pour le droitier qui se trouve paralysé et réduit à parer seconde par le dessous. Mais sans se démonter, il multipliait les marches simulées, il menaçait droit dans les armes pour donner à son adversaire l'idée de lui tirer flaconade, puis, dès qu'il répondait à cette proposition, il tirait droit en octave, et, de cette manière, il parvint à faire passer plusieurs coups de boutons de premier ordre qui furent salués d'applaudissements unanimes, tandis que l'adjudant Barthès criait avec beaucoup de franchise :

— Touché !

Le général président avait commandé « la belle » qui fut encore pour Clarence par un liement d'épée

dans la ligne haute du demi-cercle ; et tandis que les deux combattants ruisselants de sueur enlevaient leur masque et se serraient courtoisement la main, tandis que la salle entière retentissait d'acclamations admiratives pour ce beau combat, d'Authoire, l'œil brillant, la figure illuminée par une joie céleste, ne put s'empêcher de crier :

— Enfin ! il est aussi fort que moi. Ça va pouvoir marcher.

— Qu'est-ce qui va pouvoir marcher ? fis-je, très surpris.

Il me regarda, hésita un instant, puis il me dit :

— Ah ! ma foi tant pis, mon cher, je suis si content, si heureux, que j'ai besoin de m'épancher, et qu'il faut que mon cœur déborde. Venez dans un coin, avec moi, je vais vous conter mon histoire.

Nous allâmes nous asseoir sur une banquette de cuir adossée au mur, et là, se penchant à mon oreille, tandis que les assauts continuaient, d'Authoire me dit :

— Clarence, que vous venez de voir tirer, d'une manière si brillante, Clarence, mon camarade de promotion, et qui fut longtemps mon meilleur ami, est l'homme que je déteste le plus au monde. J'étais sur le point de me marier avec une jeune fille que

j'adorais, lorsque je fus envoyé en mission topographique en Algérie. C'est une des obligations du bureau de l'état-major d'armée dont je fais partie. On a Paris, sans doute, mais aussi parfois l'exil assez loin, et il n'y a qu'à obéir, car c'est la condition du poste auquel on est attaché, et qui, bien entendu, est très recherché, en raison des avantages qu'il procure. Mon absence dura un an; quand je revins, je trouvai la jeune fille que j'aimais devenue vicomtesse de Clarence. Pendant mon absence, mon camarade, presque mon frère, avait laissé supposer que mon départ en Algérie était absolument volontaire, et n'était qu'un moyen de reculer devant la réalisation des espérances que mes assiduités avaient fait naître. Je n'avais pas eu le courage de renoncer à ma vie de garçon, ni la franchise de rompre ouvertement, et j'avais préféré fuir. C'est du moins ce que je crus comprendre à travers les réticences et les explications pleines d'embarras qui me furent données, à mon retour, par la vicomtesse, dès que je me présentai chez elle.

Je me défendis avec indignation; le désespoir dans l'âme, j'expliquai ce qui m'était arrivé; et, ma foi, je pleurai lâchement, de vraies larmes, à la vue de mon bonheur à tout jamais détruit. Mon cher ami,

je vous jure que je n'ai jamais eu la moindre fatuité, mais j'étais si sincère dans ma douleur que je lus comme un immense regret, une profonde sympathie dans les yeux de celle qui aurait dû être ma femme. Elle aussi eut les larmes aux yeux, et, dans la poignée de main que nous échangeâmes, il y avait comme une promesse pour l'avenir, comme une vague entente pour réparer le mauvais sort.

Ma première idée fut de provoquer Clarence, à propos d'un motif quelconque, de lui chercher une querelle d'Allemand, pour quelque détail de notre service à l'état-major.

Mais, vous connaissez ma force à l'escrime. Une semblable lutte, aussi inégale, m'eût semblé un assassinat ; et puis, n'y avait-il pas un moyen plus certain de le faire souffrir, en lui reprenant le cœur qu'il m'avait volé – oui, volé ? Mais pour cela, encore, il fallait qu'en cas de découverte, le combat pût être égal. Je savais d'ailleurs que, sans doute, pour se préparer à toute éventualité, Clarence faisait des armes avec acharnement au Cercle militaire. Alors j'ai attendu mon heure ; je me suis fait rendre compte de son travail de chaque jour, j'ai suivi ses assauts, constatant chaque fois un nouveau progrès, plus de flexibilité dans le doigté, plus de fermeté dans les at-

taques, plus de vivacité dans les ripostes, plus de solidité dans le jeu. Ce soir, vous l'avez vu tirer ; il est maintenant de première force, tout à fait *en armes*, et nous pouvons lutter l'un et l'autre à complète égalité.

— Alors?...

— Alors, mon cher, je n'ai plus à me gêner.

À mon tour, je reprends l'offensive, et, dès demain, vous entendez, dès demain je commence ma cour à la vicomtesse, une cour échevelée. Je ne sais ce qui en résultera, mais, ma foi, si mon camarade est trompé par sa femme, si, par surcroît il attrape un bon coup d'épée, si, à son tour, il souffre moralement et physiquement, dans son cœur et dans son corps, eh bien ! cela prouvera tout bonnement qu'il y a une justice au ciel !

LE RÉGIMENT QUI PASSE



IL FAIT BEAU et froid. Dans un rayon de soleil, boulevard Malesherbes, un régiment s'avance exécutant une marche militaire. Les tambours battent, les clairons sonnent, et jouent, de concert avec la musique, un pas d'un rythme endiablé. Devant eux, le tambour-major un peu petit, mais encore suffisamment décoratif, se balance avec sa canne. Et, évidemment, tous ces hommes, réunis dans l'accomplissement d'un même devoir, songent aux luttes futures, aux grandes revanches que réserve l'avenir; «l'avenir, ce gendarme de Dieu a comme a dit superbement Victor Hugo» et quand le drapeau passe, majestueux et solennel, avec ses beaux plis soyeux frangés d'or, je salue, presque avec les larmes aux yeux, cette évocation même de la patrie.

J'étais tout entier à cette émotion, lorsqu'un petit homme bizarre, rangé dans la foule, à côté de moi sur le bord du trottoir, se mit à sourire en me regar-

dant d'un air sarcastique, tout en effilant sa barbiche pointue.

— Monsieur, lui dis-je, agacé, il est possible que mon chauvinisme vous paraisse parfaitement ridicule, mais si vous n'éprouvez rien en voyant défiler devant vous ces vaillants petits lignards et ces braves officiers... eh bien, je vous plains.

Il me répondit sans se fâcher le moins du monde et en continuant son rire diabolique :

— Calmez-vous, monsieur, votre attendrissement est tout naturel; vous êtes comme les autres, qui ne voient que l'extérieur, la surface; mais si vous lisiez comme moi ce qu'il y a dans toutes ces têtes, les idées qui germent sous tous ces képis... peut-être seriez-vous moins ému. Au surplus, vous permettez...

Et la petit homme, avec ses longs doigts maigres et crochus, me fit une espèce de friction sur l'occiput à la naissance des cheveux, et immédiatement, par un phénomène de suggestion étrange, je devinai très clairement les pensées de tous ces gens, et je vis dans leur cerveau comme dans un grand livre ouvert.

Et, à mesure qu'ils défilaient devant moi, voici ce que je lus :

LE TAMBOUR-MAJOR. – Je dois trente-sept francs à la cantine ; trente-sept francs ! La mère Bréchu m'a dit que si je n'avais pas payé dimanche, il y aurait de la rouspétance, et qu'elle ferait son rapport au colonel. Du coup, je serai, cassé pour sûr. Si Rosalie, demain soir, m'apporte les vingt francs qu'elle m'a promis, ce sera toujours cela... Mais apportera-t-elle les vingt francs ? Ses maîtres sont si pingres, sans compter qu'ils la connaissent dans les coins.

LE CHEF DE MUSIQUE, *tout en jouant de la petite flûte*. – Tuli, tulu, tula... En voilà une idée, maintenant ! Faire venir la musique aux marches ; comme si les clairons et les tambours ne suffisaient pas. Et alors quand veut-on que nous étudions le grand répertoire et « l'Hymne russe » ? Mais le colonel est si vaniteux ! Mon régiment, mes hommes, ma musique. Cochon de bugle ! Encore une fausse note ! Galardin, vous aurez deux jours. Tuli, tulu, tula.

LE COLONEL, *très inquiet*. – Mais qu'est-ce qu'a donc ma jument Didon aujourd'hui ? Je l'ai pourtant fait promener deux heures hier par l'ordonnance. Elle trotte tout le temps, la rosse ; et, dès que je serre un peu les genoux, je la sens qui frémit. C'est

absurde, mais je me suis emballé au pas, et s'il n'y avait pas devant moi la rangée des musiciens, je ne sais pas où j'irais. Didon a déjà dévoré tout le dos d'un sac; comme c'est gai! Là, ma fille, là, doucement!... Cristi quel coup de rein! J'ai bien cru que j'étais par terre. Si je faisais marcher un sapeur à côté de moi?...

LE LIEUTENANT-COLONEL, *soucieux*. – le général m'avait pourtant dit : « Champérel, je vous prends dans ma barque. Vous serez inscrit au tableau! » Et j'apprends qu'au comité de classement, il a défendu qui? La Lézardière! Ce crétin de La Lézardière! À qui se fier! Et maintenant, si je ne suis pas maintenu à la fin de l'année courante, mon avancement est fini, et ma carrière fichue, Se retirer lieutenant-colonel, est-ce bête? Et qu'est-ce que pensera ma femme? Elle n'est déjà pas trop bien disposée...

L'ADJUDANT-MAJOR. – J'ai pris la semaine du 19 au 26; mon tour reviendra du 9 au 15. Si je pouvais à ce moment-là décrocher une permission de huit jours j'irais voir le carnaval de Nice avec Blanche, ou sans Blanche. Qu'est-ce qui serait le plus amusant? Mon Dieu, que le colonel est donc embêtant ce

matin avec sa jument. Il ne peut donc pas la laisser tranquille ! Tout cela pour faire de la piaffe devant la foule.

LE CAPITAINE. – Je crains que Chambenoît, mon sergent-major, ne tourne mal. Il porte du linge fin, fume des londrès, et fait fantaisie. Il est plus proprement mis que moi, l'animal ! Il faudra que je vérifie la caisse des ordinaires. Pourtant, s'il avait mangé la grenouille, qu'est-ce qui serait obligé de payer ? Moi. J'en ai une sueur froide. Six cents francs ! Où est-ce que je les trouverais ? Et comment ferais-je pour envoyer ses cinq louis au commencement du mois à ma pauvre vieille maman ?

LE LIEUTENANT. – Voilà trois fois que je trouve en rentrant le capitaine chez ma femme. Évidemment, il a un nom, de la fortune, il sort de l'École, il est beaucoup plus jeune que moi. Et joli garçon, il n'y a pas à dire... Mais je ne puis pas croire que Marguerite oublierait ses devoirs ! Elle a été élevée avec moi ; une amie d'enfance ; et depuis cinq ans j'ai fait pour elle tant de sacrifices ! Pourtant, l'autre soir, quand je suis arrivé, il était assis bien près d'elle... elle paraissait rouge, embarrassée, et je n'ai pu rien dire. Il a un

galon de plus!... Si je démissionnais! Si je lui flanquais ma main sur la figure. Si...

LE SOUS-LIEUTENANT. – Voyons. On est parti à onze heures; si on va jusqu'à Bécon-les-Bruyères, on sera bien rentré à cinq heures. Dix minutes pour m'habiller en négociant, et je pourrai encore être au Palais-de-Glace à six heures; mais Léa de Com-magne m'aura-t-elle attendu? si elle n'y est plus, toute la soirée est ratée; et le dîner chez Maxim's, et la loge que j'ai retenue à la Scala pour la revue! La colonne n'avance pas. Mais marchez donc, nom de Dieu, tas de rossards! Gauche, droite, gauche, droite!

L'ADJUDANT. – Enfin le temps se tire. En octobre prochain, j'aurai ma retraite, avec ma pension et ma médaille militaire, je pourrai épouser Malvina et monter avec elle un petit commerce de mercerie à Bois-Colombes. Il me semble qu'un petit commerce de mercerie, un bon petit commerce de mercerie...

LE SERGENT-MAJOR. – Le capitaine me regarde d'un drôle d'air. Est-ce qu'il se douterait? J'ai écrit au papa. J'espère qu'il se saignera à blanc encore une fois et que l'argent arrivera avant la fin du mois. Alors je remettrai tout bien vite à la caisse, et je ne

joueraï plus jamais, jamais. Je ne toucheraï plus une carte. Mais si les fonds n'arrivent pas, je suis fichu. Je passe au conseil, et je suis déshonoré à tout jamais. Toutes les fois que le vaguemestre revient de la poste, j'ai un battement de cœur.

LE FOURRIER. – Si c'est le sergent Brulard qui prend la garde, ça va bien. Il me laisse sortir, et tout est dit. Mais si c'est Mimerel, rien à faire; il faudra sauter par-dessus le petit mur des écuries. En tout cas, ce que je sais bien, c'est que de toute façon, je coucheraï avec Virginie ce soir. Oh! cette Virginie! Quelle femme! Quelle gorge! Rien que d'y penser!... Je ferais pour elle n'importe quelle folie. Elle a une façon de dire : « Mon chéri, je meurs!... » Décidément, je crois que je partirai en bombe. Pas vu, pas pris.

LE CAPORAL. – Oui, je réclameraï au capitaine. Le sergent m'en veut, c'est sûr. J'ai encore écopé quatre jours, ce matin, pour les godillots de Bousquet. Voilà un mois, que je suis consigné. Est-ce ma faute, à moi si j'ai la plus sale escouade du régiment? Être toujours puni pour les autres! C'est dégoûtant. J'en ai soupé.

LE SOLDAT. – Oh. ! le sacré fourbi de métier ! Je ne sens plus mes doigts tellement j'ai froid. Et le lieutenant nous dit de lever les têtes pour le passage en ville. Pourquoi ça, lever les têtes ? Enfin, plus que cent quarante-sept jours. Je suis de la classe !

Et j'ai lu ainsi toutes ces idées égoïstes, toutes ces préoccupations terre à terre, toutes ces craintes ou ces espérances dictées par l'ambition, par l'avarice, par l'envie.

Et j'ai regretté amèrement la friction que le petit bonhomme si étrange m'avait faite sur l'occiput.

APRÈS LA REVUE



LORSQU'APRÈS avoir exécuté le record : Armenonville-Maxim's, la petite Odette Gaviard – Dé-dette pour ces messieurs – accompagnée de son inséparable amie Duphot – Lili pour ces dames – mit pied à terre devant la terrasse du café, elle resta en extase. Médusée, les deux mains dans les poches de sa culotte de zouave.

Et tandis que le petit chasseur, en veste écarlate, rangeait les machines avec précaution en les accotant contre les réverbères électriques Dé-dette continua à contempler avec admiration un superbe sous-lieutenant de dragons qui, casque en tête et sabre au côté humait, en compagnie de quelques amis, un sherry-cobbler. Enfin, celui-là osait donc se montrer en uniforme ! Était-il beau avec son énorme moustache noire, sa carrure athlétique encore soulignée par les épaulettes d'argent, et son torse un peu massif – il faut cela dans la cavalerie de ligne – moulé dans une tunique plutôt étroite, sous laquelle brillait

toute une brochette de croix extraordinaires. Évidemment un héros !

Tout en s'installant avec Lili à une table voisine, Dé-dette mit tout en œuvre pour attirer l'attention du bel officier qui, lui, paraissait aussi rayonnant que le capitaine Phœbus de Chateaupers, célébré dans Notre-Dame-de-Paris. Des bribes de conversation lui venaient aux oreilles. L'officier s'appelait Pingard, un nom clair, bien français, qui résonnait comme une fanfare joyeuse. « Vois-tu, mon brave Pingard... » « Il est étonnant, ce Pingard... » Puis des rires. Il était étonnant. Il était brave ! Entre temps, elle apprenait que le lieutenant était descendu à l'hôtel du Helder. Le nom, l'adresse il y avait une providence.

Ah ! c'est qu'elle aimait tant les militaires, les vrais ! Elle avait ça dans le sang, l'atavisme sans doute. Son grand-père avait été cantinier à l'armée d'Afrique : son père était adjudant de gendarmerie, médaillé. Toute petite elle avait grandi au quartier, au milieu des appels de trompettes et des senteurs âcres des buffleteries, habituée au culte du passepoil, de l'astic, du galon, et professait un suprême mépris pour les pékins et les « négociants ». Ah ! combien elle avait assez de ces petits gigolos en vestons étriqué, et en feutre « à la Morès » avec lesquels les ha-

sards de l'existence l'obligeaient à manger, à boire, à pédaler, à dormir, et bien d'autres choses encore ! Quels rabougris auprès de ce splendide dragon ! Être broyée contre ce coffre puissant, recevoir un baiser de cette forte moustache, ce devait être exquis... Et Dé-dette ressentait un petit frisson voluptueux, tout en expliquant ses sensations à l'amie Lili qui ne comprenait guère, ayant au contraire, elle, l'horreur de la culotte rouge.

— Ces beaux officiers-là, vois-tu, ma chère, je les connais. Tous des lapins.

À vrai dire, le lieutenant Pingard ne regardait guère la petite femme. Il ne devait pas aimer les bicyclistes. Un mâle comme lui devait préférer par contraste, tout ce qui était gracieux, féminin.

Ah ! maudite culotte de zouave ! C'était évidemment elle qui faisait échouer les effets de sourires extatiques et les longs regards prometteurs. Mais les camarades avaient parlé de la revue. Dé-dette irait à la revue en dame, et, sans doute, l'effet produit serait tout autre. En tout cas, elle le reverrait, lui, caracolant à cheval à la tête de ses hommes, devant son peloton, dans un nuage de poussière.

Elle réenfourcha sa bécane, et rentra chez elle très agitée, suivie de Lili qui ne comprenait toujours pas.

La trépidation excitante des trains

Vous glisse des désirs dans la moelle des reins.

a dit Paul Marrot. Combien est-ce encore plus vrai pour la trépidation de la bicyclette. Ah ! quelle nuit, messeigneurs, quelle nuit ! Heureusement, Paul, le coiffeur, qui venait le lendemain matin, avait d'excellents billets de tribune pour la revue, et, moyennant vingt francs la petite Odette Caviard fut certaine de pouvoir assister en bonne place à cette solennité militaire. Dès le matin, elle se fit très belle, soignant le côté féminin de son costume, de manière à ne plus rappeler le petit garçon qui l'autre soir avait eu si peu de succès. Elle revêtit une robe en linon écru brodé et ajouré sur transparent vieux rose ; elle enserra sa taille souple dans une ceinture-corset en crêpe de Chine rosé, et campa sur sa tête mignonne un grand chapeau tout couvert de roses, et recouvert d'une voilette de dentelle drapée. Ainsi parée, elle était vraiment gentille ! Plairait-elle au héros, l'apercevrait-il seulement dans ce fouillis de toilettes claires, d'ombrelles et de toques fleuries ?

Par une chaleur épouvantable, et avec un petit tic-tac au cœur qui n'était pas sans charme, elle se mit en route pour Longchamp. Les places du coiffeur Paul étaient excellentes. Il n'y a encore que ces gens-là pour être toujours bien servis et avoir facilement les faveurs qu'on refuse à des colonels en retraite. Elle vit passer sans enthousiasme le gros généralissime roulant sur sa selle, puis les ministres, puis tout un état-major empanaché. Et la revue commença. Après Saint-Cyr et Polytechnique, après la Garde de Paris et les Pompiers, une certaine monotonie : pendant des heures et des heures, le même régiment d'infanterie défilant par compagnie et la baïonnette au canon. En tête de chaque division une musique qui tournait à droite, s'installant devant la tribune pour jouer un pas redoublé. Et les bataillons se succédaient suivis d'un autre bataillon qui lui ressemblait comme un frère, avec le même colonel pansu, les mêmes capitaines au dos un peu arrondi, et les mêmes lieutenants tendant le jarret, et la tête tournée dans la direction de la tribune présidentielle.

Parfois cependant un petit incident qui réveillait la torpeur générale : un glorieux drapeau déchiqueté, salué d'applaudissements, un chien qui galopait effaré au milieu des files, un beau tambour-major,

grand comme ceux de jadis, avec une barbe noire qui provoquait les lazzis de la foule ; l'artillerie avec ses caissons bien alignés, moyeu contre moyeu, eut son succès accoutumé. Mais Dé-dette attendait la cavalerie ; pas les Chasseurs, pas les Cuirassiers, mais les Dragons, Enfin ceux-ci parurent avec le petit casque, la tunique à collet blanc, et la giberne en sautoir : immédiatement la petite Caviard, très émue, saisit sa lorgnette. Les escadrons défilèrent au grand trot bien rassemblés, et, tout à coup, à l'aile gauche, le lieutenant Pingard parut. Il paraissait un peu inquiet sur sa selle et son équitation laissait peut-être à désirer. Mais ses croix brinquebalaient sur sa poitrine, et aucun officier n'en avait autant que lui. Haletante d'émotion, le gosier serré, Dédette agita son mouchoir, tant et tant, que l'officier finit par l'apercevoir. Il voulut esquisser un salut de sabre, mais cette manifestation faillit compromettre son équilibre, et il n'eut que le temps de se rattraper aux rênes.

La petite femme d'ailleurs ne s'aperçut de rien, et ne vit qu'une chose : c'est que le beau Phœbus avait souri, qu'il avait compris qu'un cœur de femme battait dans la foule pour l'officier qui défilait.

Prise d'une inspiration subite, elle sauta dans un fiacre, et jeta au cocher l'adresse de l'hôtel du Helder.

Et quand, couvert de sueur et de poussière, le lieutenant Pingard rentra dans sa chambre, il y trouva, assise sur sa malle – elle n’avait pas osé compromettre avant l’heure la régularité du lit – la petite Dé-dette qui attendait toute confuse, et les yeux luisants.

L’officier frisa sa moustache, puis comprenant de quoi il s’agissait, il dit :

– Vous permettez, madame, que je me mette un peu à mon aise. Je vais passer un veston.

– Non ! non ! s’écria la petite femme ; comme vous êtes là, en casque, botté, éperonné, tout fumant, comme vous feriez dans une ville prise d’assaut.

– Diable !... je n’ai pas beaucoup l’habitude... Enfin, si c’est votre idée.

Il s’exécuta gaillardement, et la symétrie du lit, pour avoir attendu, n’y gagna rien.

Une demi-heure après, Dé-dette, très rouge, mais les yeux tout pleins d’aveux reconnaissants, ajustait devant la glace sa chevelure écroulée, et, tout en repiquant une épingle ou en ramenant une mèche en révolte, elle murmurait :

– Ah ! le beau métier que le métier militaire, quel beau métier !

– Oui, dit Pingard, une fois de temps en temps, je ne dis pas ; mais, au fond, j’aime mieux le mien.

— Comment, le tiens ! Tu n'es donc pas sous-lieutenant ?

— Si, je suis officier de réserve. Je suis venu à Paris pour la revue, mais, en réalité, je suis quincaillier en gros, à Romorantin.

Un quincaillier ! Dé-dette s'était donnée à un quincaillier de Romorantin ! À qui se fier. Seigneur ! Elle eut un petit mouvement de révolte, mais elle jeta un coup d'œil vers le grand gaillard qui reposait sur un lit au pillage, et, ma foi, avec une philosophie de bonne fille qui n'en est pas « à ça près », elle riposta :

— Eh bien, mon vieux, si tu n'es pas de l'active, sapristi, tu serais digne d'en être.

LES CHEVAUX « ORLOFF »



AVEC QUELQUES OFFICIERS du « cadre noir », nous étions en train de déguster le sherry-cocktail, dans ce petit bar qui domine, au Concours Hippique, ce qui fut jadis la *Butte aux Lapins*, lorsque notre attention fut attirée par le croisement du grand Palangridaine avec la belle Nandette d'Orsay ; ils arrivaient tous les deux en sens contraire, dans la « fosse aux ours » ; lui, avec le pardessus crottin et la cravate sang de bœuf qu'il affectionne ; elle, en manteau Louis-Philippe à triples volants brodés d'or jeté sur une jupe en panne bleu anglais avec application de guipure noire largement dentelée. Sa tête mutine émergeait au-dessus d'une collerette de batiste à créneaux, et, sur les cheveux blond cendré, dégageant bien la nuque, était campée une toque de dentelle de crin noir ornée de petites coques de paille, relevée par un grand nœud de velours bleu-turquoise. Tout cela d'un chic suprême.

Nous nous attendions à un galant abordage, à des effusions de tendresses réciproques, avec départ

côte à côte dans une direction unique, après le grappin jeté et bien amarré. Notre attente fut déçue. Au moment où Palangridaine, empressé et souriant, se préparait à saluer, avec le bras arrondi, il fut coupé net par Nandette qui passa fière et hautaine, avec un hochement de tête, et en esquissant une petite moue de mépris. Oh ! la délicieuse petite moue ! Le joli pointu que faisait en avant la bouche de Nandette, et comme ces petites lèvres carminées attestaient le dédain, immense, profond, insondable ! Une moue semblable, et l'on comprend que tout est fini, brisé, rompu, anéanti, c'est le « never more » – plus jamais ! – du poète anglais. L'abomination de la désolation !...

Et tandis que nous faisons toutes ces remarques d'une philosophie si aiguë – oh combien ! – le capitaine d'Éthières, tout en humant avec sa paille son cocktail, riait de ce rire silencieux que Gustave Aymard prêtait, je ne sais trop pourquoi, aux trappeurs de l'Arkansas.

– Cette rupture a l'air de vous faire plaisir, dis-je à d'Éthières.

– Parbleu, me répondit-il en clignant de l'œil sous le monocle, c'est mon œuvre. *Adsum qui feci !*

Et il se campa, son képi bien triomphalement sur l'oreille, de la manière la plus comique du monde. Il y eut un cri général autour de la table :

— Oh ! contez-nous ça, capitaine ! Vas-y de ton laïus, mon vieux colon. — Et surtout sois véridique. — Et bref. — Et spirituel. — Et éloquent.

D'Éthières laissa passer sans sourciller cette bordée de facéties : il en avait vu bien d'autres ! et lorsque les vociférations se furent un peu calmées, il nous dit :

— Vous savez que Palangridaine s'était mis, comme moi, dans la tête d'obtenir les faveurs de Nandette. Pas commode, car elle est très prise. Dans cette lutte, il avait un avantage incontestable sur moi : il était beaucoup plus vieux, et beaucoup plus riche, et ne craignait pas de me le faire sentir. Pour moi, j'avais un atout dans mon jeu : c'était d'être officier de cavalerie, et écuyer à l'École de guerre. Nandette raffole de tout ce qui est chevaux, sport, exercice physique, de tout ce qui a du brio et du panache. Le premier regard un peu bienveillant qu'elle m'adressa fut, un matin que je caracolais aux Acacias, en faisant du passage sur mon grand cheval d'armes, vous savez, celui qu'à l'École, on appelle : Robert le Fort.

Palangridaine n'est pas un homme de sport, lui : il tient trop à sa chère peau ; cependant, il conduisait parfois un phaéton qui n'a pas mauvais air, ce qui lui permettait de blaguer agréablement mes Orloff, les deux chevaux noirs d'attelage que tout Paris connaît trop. Ah parbleu ! mes enfants, je ne faisais pas le malin ! Je vous vois sourire, et je reconnais avec vous que mes chevaux très fringants quand je les avais achetés au haras du prince, commençaient à se faire vieux. Mais que voulez-vous ! Insensiblement, je m'étais attaché aux pauvres bêtes. Elles étaient si douces, si malléables, si faciles à conduire dans un retour de courses d'Auteuil, ou dans un encombrement sur les boulevards, ne prenant ombrage de rien, ni des trompettes des pétrolettes, ni du fracas des automobiles !

Palangridaine, lui, ne me ménageait pas ses lazis, surtout devant Nandette, et ne manquait jamais une occasion de me plaisanter à ce sujet :

— Ah ! les Orloff, les fameux Orloff ! En voilà deux qui ne s'emballeront pas ! Il y a bien dix ans que nous les voyons... Et patati. Et patata.

La vérité est que je les conduisais depuis cinq ans, pas plus ; mais, à Paris, les chevaux qu'on voit pendant cinq années consécutives passent immédia-

tement à l'état d'animaux antédiluviens. C'est comme les femmes. On n'en connaît pas qui aient trente-deux à trente-trois ans. On saute immédiatement de vingt-six à... cinquante. Et puis, je l'avoue, le cœur me saignait à l'idée de me séparer de mes bêtes; elles me rappelaient de si bonnes heures, tant de parties avec des petites amies, à Villebon, chez Cabassud, à Ville-d'Avray, tant de retours la nuit, à travers bois, par de beaux clairs de lune! Ah! l'on pouvait s'embrasser tout à son aise, sans se préoccuper de la direction; les deux Orloff connaissaient leur chemin, suivaient la file, prenaient d'eux même leur droite ou dépassaient par la gauche. En les quittant, il me semblait que c'était un peu de ma jeunesse qui s'en allait...

Cependant, tout a une fin, n'est-ce pas, et l'on ne peut faire de tout des questions de sentiment? Un beau jour en sortant du Tattersall, où j'avais été prendre part à une séance de manège de parade organisée par la société de «L'Étrier», je me suis laissé tenter par une paire d'alezans merveilleux qui passaient dans la rue Beaujon. Bien attelés à un grand break de marchand de chevaux, la croupe large, la tête bien placée, de l'allure, de l'air dans le ventre, et avec cela relevant beaucoup, les deux bêtes étaient

de « première ». Alors, j'ai fait une folie, et j'ai acheté les alezans ; quant aux deux Orloff, je leur ai donné leurs invalides chez ma sœur, à la campagne, où ils auront un service très doux, et pourront mourir de vieillesse après avoir parcouru deux ou trois fois par semaine la distance insignifiante qui sépare le château de l'église.

Précisément, deux jours après cette exécution, je rencontrai Palangridaine qui, lui aussi, menait une nouvelle paire de chevaux noirs.

— Ils ont comme un faux air des vôtres, me dit-il ironiquement, mais dame... avec vingt ans de moins.

Il ne m'avait pas plus tôt tancé cette fine plaisanterie, qu'il me vint une idée diabolique. La première fois que Nandette me vit avec les alezans, elle me demanda, bien entendu, ce que j'avais fait de mes fameux Orloff.

— Je les ai vendus à Palangridaine, répondis-je effrontément.

— Bah !

— Parfaitement. Oh ! pas cher ! Songez donc, je ne l'avouais pas, mais je les avais dans mon écurie depuis vingt ans. Des chevaux de famille. Alors je les lui ai cédés pour... trois cent cinquante francs, et ils ne valaient pas plus. Vous les contemplerez un de

ces jours, au Bois, avec Palangridaine, qui a tâché de relever leur vieille tête en les enrênant. C'est à se tordre, vous verrez ça.

Et la première fois que mon ami croisa dans l'avenue des Champs-Élysées, Nandette, très fier, avec sa nouvelle paire de chevaux noirs, il fut accueilli par un formidable éclat de rire de la belle, qui raconta partout que Palangridaine avait acheté trois cent cinquante francs une paire de chevaux – phénomènes de caducité et âgés de plus de vingt-cinq ans.

Du coup Palangridaine est à jamais coulé : *tout le monde a reconnu mes Orloff*. Quant à lui, il ne comprend pas du tout pourquoi, dans les files, on rit quand il arrive aux Acacias à cinq heures, et vous avez vu sa stupéfaction tout à l'heure quand Nandette a évité son salut et l'a coupé dédaigneusement. Ah dame ! on se défend comme on peut dans cette vallée de roserie ! *The struggle for love*. Sur ce, mes vieux frères, je vous lâche, car on m'appelle là-bas.

Et nous vîmes d'Éthières qui, leste, fringant, d'un beau pas élastique, gravissait les gradins de la Butte et se précipitait au-devant de la belle Nandette d'Orsay, qui l'attendait, prometteuse et souriante.

L'EXÉCUTION



ACCOUDÉS sur le balcon du cercle qui donne sur la place de l'Opéra, plusieurs clubmen venaient de voir leur attention attirée par une gigantesque annonce au gaz qui illuminait l'immeuble d'en face, faisant flamboyer au coin de la rue de la Paix le nom de CHICAGO en lettres énormes.

— Ah! Chicago, dit sir Arbell, capitaine au 17^e lanciers anglais et venu à Paris pour le match du Rugby-Polo-Club; quelle ville bizarre, et comme je regrette que mon service à Aldershot m'empêche d'aller faire un petit tour là-bas pendant l'Exposition. Cette Amérique, voyez-vous, il n'y a plus que là où l'on puisse encore trouver un peu d'originalité et quelques sensations nouvelles.

— Bah! dit Grangeneuve, aujourd'hui toutes les nations se ressemblent; le Code Napoléon régit les naturels de Tombouctou, et les Indiens Apaches se font habiller à la maison qui n'est pas au coin du quai.

— Ceci n'est qu'une boutade, répliqua sir Arbell en souriant, j'ai beaucoup voyagé et je vous assure qu'il y a encore quelque différence entre les mœurs du Nouveau-Monde et nos coutumes européennes. À Chicago, par exemple, vous seriez assez étonné, chez le bottier, d'être renversé, les jambes en l'air, dans un fauteuil de dentiste. Les petits boys qui vendent les journaux, avec des houppelandes qui descendent jusqu'aux talons, vous sembleraient certainement bizarres, et quant aux majors-généraux sans troupe qui traversent la ville, en grand uniforme, dorés, empanachés, et suivis de leur porte-fanion, je vous défie de les regarder sans sourire. Quant à moi, j'ai été personnellement témoin à Flanville, dans le Texas, d'une exécution qui ne s'est évidemment pas passée comme dans notre vieille Europe.

— ConteZ-nous cela, capitaine.

— Messieurs, votre hospitalité a été trop cordiale pour que je puisse rien vous refuser. Donc il s'agissait d'exécuter un certain Alphonse Ramirez, Mexicain, condamné à être pendu. Je ne sais pas trop quel forfait avait commis ce Ramirez, mais il avait pour maîtresse une ravissante créole, Pépita Monzo, jolie comme elles le sont dans ce pays-là lorsqu'elles se mêlent de l'être : des cheveux noir-bleu, des yeux

de flamme, une taille serpentine, un teint doré par un rayon de soleil, des lèvres pourpres, tout à fait le type de la Carmen popularisée par votre Bizet. Ramirez en était fou, et pour se procurer l'argent nécessaire au luxe de cette jeune personne, il avait pas mal volé, ce qui n'eût été rien, mais quelque peu assassiné, ce qui était plus grave. Aussi la population de Flanville attendait-elle l'exécution avec une vive impatience, et depuis plusieurs matinées une foule grouillante se massait devant la prison, demandant à grands cris la mort du prisonnier.

Celui-ci, d'ailleurs, pouvait voir de ses fenêtres l'échafaud tout dressé et le gibet profilant sur le ciel sa lugubre silhouette. Au Texas l'estrade sur laquelle se tient le condamné est munie d'une trappe ; celle-ci venant tout à coup à disparaître, le malheureux est précipité dans le vide et reste ainsi suspendu à la corde de la potence. Il en résulte un choc violent qui produit une strangulation très rapide, et une mort relativement douce.

Mais notre Pépita n'avait pas perdu son temps. Elle avait rendu visite au vieux gouverneur, et, n'ayant pas été invitée comme témoin – je crois qu'à Paris vous dites comme... *voyeur* – je ne pourrais pas vous raconter par le menu ce qui se passa pendant

cette mémorable entrevue entre ce vieux gentleman et cette jolie fille ; tout ce que je puis vous dire c'est que celle-ci ressortit du cabinet de travail du gouverneur, avec la grâce de Ramirez.

Munie du précieux papier, elle se précipita chez le shérif, mais celui-ci se montra très effrayé.

— Je connais mes administrés, dit-il, et Ramirez n'y gagnera rien. Il ne sera pas pendu, soit ; mais il sera lynché par la foule, et je ne sais pas si ce genre de mort est préférable à notre pendaison avec trappe perfectionnée.

— Comment, vous ne pouvez pas assurer le respect de la loi, l'obéissance à un ordre du gouverneur !

— Nous n'avons ici aucune troupe et la police se compose de quatre hommes. Comment voulez-vous que nous puissions résister à la populace qui a été exaspérée par l'atrocité des derniers meurtres, et qui compte sur une bonne pendaison ! De plus, les distractions, ici, deviennent très rares. Coquelin aîné, pendant sa dernière tournée au Texas, a perdu de l'argent, et aucun imprésario ne se risque plus à faire ouvrir les portes du théâtre de la ville.

Il est donc tout naturel que les habitants tiennent à ce spectacle aussi émouvant que gratuit, et je ne vois guère le moyen de les en priver. Tenez,

les entendez-vous réclamer leur prisonnier ? Les entendez-vous ?

Les cris de la foule arrivaient en effet de la place ; mais Pépita se jeta au cou du shérif, tendant ses lèvres... Je ne pourrais pas encore vous dire exactement ce qui se passa entre elle et son interlocuteur ; mais celui-ci, après s'être remis d'une émotion aussi vive, s'écria :

— Écoutez, mademoiselle, je vais essayer d'un moyen. Je ne sais pas s'il réussira, mais on peut toujours le risquer...

— Je vous en supplie, dit Pépita, et, comme je le disais ce matin au gouverneur, je vous aimerai bien.

Avec ses cheveux dénoués par les exigences de la situation, son corsage dégrafé, ses yeux d'où s'échappaient des larmes, elle était ainsi si belle, si touchante, si désirable, que le shérif, – soixante-huit ans, messieurs, saluez, – se sentit rempli d'enthousiasme, et s'écria :

— Fiez-vous à moi. Nous le sauverons, vous verrez, nous le sauverons !

Il se rendit à la prison, et après avoir exécuté les formalités nécessaires, il fit sortir Ramirez accompagné du bourreau. À la vue du malfaiteur, les vociférations et les cris redoublèrent : « À mort ! À mort ! »

Cependant l'exécuteur avait rabattu le bonnet noir sur le visage, de manière à dissimuler quelques vilaines grimaces, passé la corde au cou du patient, et il ne restait plus qu'à faire jouer la fameuse trappe, lorsque le shérif s'approcha de Ramirez qui, les bras croisés, faisait ma foi, fort bonne contenance, et lui dit à l'oreille :

— Mon ami, savez-vous danser la gigue ?

— Hein, quoi ? tressauta le prisonnier, comme s'il sortait d'un rêve.

— Je vous demande si vous savez danser la gigue ? Oui ? Non ? Ça m'est égal. Dansez-la bien ou mal, votre salut en dépend.

Au fait, que risquait notre Ramirez ? Il s'exécuta donc, de bonne grâce, et, toujours la corde au cou, commença, sur l'échafaud transformé en tréteaux d'un nouveau genre, une danse extraordinaire.

Immédiatement les vociférations s'arrêtèrent et se transformèrent en éclats de rire qui résonnèrent comme un coup de tonnerre sur la grande place.

— Mais regardez-le, comme il danse la gigue ! Quel gaillard ! En voilà un qui n'a pas peur. C'est un brave. Laissez-le se trémousser tout à son aise ! Enlevez-lui la corde qui le gêne. Bravo ! Bravo !

Et les applaudissements d'éclater de toute part, tandis que Ramirez, sans comprendre, continuait à gambader de la plus joyeuse façon du monde. Parmi les spectateurs c'était de l'enthousiasme, de la frénésie ; déjà l'on voulait le délivrer pour lui rendre la liberté complète, et le shérif, aidé de ses aides, eut beaucoup de peine à réintégrer dans sa prison l'assassin devenu subitement populaire par un de ces revirements d'opinion comme en éprouvent ces races encore primitives.

Avouez, monsieur, que vous n'avez jamais rien vu de semblable en France, avec votre Monsieur de Paris, et qu'un cancan bien exécuté place de la Roquette ne sauverait pas un meurtrier de la peine de mort !

— Je ne crois pas, dit Grangeneuve, et pourtant il ne faut jurer de rien.

... Et tout à coup l'écrivain Raoul Tabor qui avait écouté avec une attention profonde, serra affectueusement les mains de sir Arbell :

— Merci, capitaine, merci, je ne sais si votre histoire est vraie, mais vous venez, sans vous en douter, de me donner un scénario merveilleux pour une pantomime macabre et symboliste que Sarcey ne

comprendra pas, mais qu'Antoine montera avec ivresse.

JOSÉPHINE ET LOUIS XVII



Au Comte Ferlet de Bourbonne.

DANS LE PROBLÈME historique soulevé à nouveau par *Paméla*, la dernière œuvre de Victorien Sardou, il y a, pour les féministes, une étude intéressante à faire sur le rôle tout spécial joué par Joséphine Tascher de la Pagerie, vicomtesse de Beauharnais, puis femme du Premier Consul et ensuite impératrice des Français.

Pour qui suit pas à pas l'existence de cette créature exquise, toute de douceur, de bonté, et de charme, il est évident que dans ses amours, dans ses amitiés, et même dans son mariage, elle a toujours poursuivi un but unique : replacer sur le trône celui qu'elle considérait comme le vrai Louis XVII. Successivement amie de Hoche, maîtresse de Barras, et épouse de Napoléon, elle a caressé ce rêve jusqu'à la mort, mettant au service de ses ardentes convictions toute la séduction irrésistible que dégageait son ardent tempérament de créole.

Voulez-vous le portrait de cette aimable femme dans les Mémoires de Constant ? Lisez ceci, mademoiselle Drunzer : « Elle était d'une taille moyenne, modelée avec une rare perfection ; elle avait dans les mouvements une souplesse, une légèreté qui donnaient à sa démarche quelque chose d'aérien, sans exclure la majesté d'une souveraine. Sa physionomie expressive suivait toutes les impressions de son âme, sans jamais perdre de la douceur charmante qui en faisait le fond. Dans le plaisir comme dans la douleur, elle était belle à regarder, et jamais femme ne justifia mieux qu'elle cette expression que les yeux sont le miroir de l'âme. Les siens, d'un bleu foncé, étaient presque toujours à demi fermés par ses longues paupières légèrement arquées et bordées des plus beaux cils du monde, et quand elle regardait ainsi, on se sentait entraîné vers elle par une puissance irrésistible. »

Et maintenant, voyons à quelle action se livraient ces beaux yeux ensorceleurs, et ce qu'ils obtinrent successivement de ceux qui en subirent l'ascendant. Par l'horreur que lui inspiraient les crimes de la Révolution, par la haine qu'elle avait vouée aux exécuteurs de son mari, par la crainte qu'elle avait eue d'être suppliciée avec lui, Joséphine

était tout naturellement royaliste. Elle avait été enfermée à la prison des Carmes avec madame Tallien, et Hoche : en ce temps-là, les prisonniers n'étaient pas séparés ; ils vivaient tous en commun, dans de vastes préaux, et une intimité pleine de charme et purement platonique s'était établie entre la prisonnière et le jeune général, qui fut bientôt conquis à la cause du Dauphin. Après le 9 Thermidor et la libération des prisonniers, Hoche fut envoyé en Vendée, emmena comme aide de camp le jeune Eugène de Beauharnais, ce qui était pour Joséphine un moyen de conserver son ascendant sur le général. Il y avait deux partis en Vendée : ceux de l'Ouest, anciens soldats de Charette, Puisaye et Frotté, voulaient rétablir sur le trône le fils de Louis XVI qu'ils savaient ne pas être mort au Temple. On croyait à la substitution d'un autre enfant, grâce à la complicité de Laurent, compatriote de Joséphine, et que celle-ci était parvenue, dès le 29 juillet 1794, à faire adjoindre au geôlier Simon. Il y avait au reste une remarque bien simple à faire.

Le 9 Thermidor, qui était plutôt une réaction antirépublicaine, aurait dû amener un adoucissement dans le sort des augustes enfants captifs. Or, au contraire, le régime fut plus resserré. On empêcha

l'enfant de se promener au jardin, et sa sœur Marie-Thérèse ne le vit plus. Il était à craindre, en effet, que celle-ci ne voulût pas reconnaître le nouveau Dauphin, et ce détail fut confirmé plus tard par la duchesse d'Angoulême. Mais d'autres royalistes conspiraient avec le comte de Provence – alors comte de Lille – et marchandèrent leur trahison avec Barras. Il y eut de nombreuses correspondances échangées entre Barras et le comte de Lille, après le 18 Fructidor ; Hoche, inspiré par Joséphine, refusait d'ailleurs de s'associer à ce mouvement, et le traité de la Jaunaye, signé par Charette et les commissaires de la Convention, comprenait la clause importante de la remise de Louis XVII aux Vendéens. Quelque temps après, Hoche mourut empoisonné, événement mystérieux dont Napoléon, dans ses Mémoires reconnaît « les dessous très embrouillés ». Quelques heures avant de mourir dans des douleurs atroces, Hoche écrivait à madame de Buonaparte, une lettre où il lui parlait du « fameux secret » et l'encourageait à en faire usage aussitôt que les circonstances pourraient le permettre.

Joséphine chercha alors à se servir de son influence sur Barras, épicurien, voluptueux, qu'il était facile de conquérir ; mais Barras voulait que les

Bourbons dussent à lui seul leur retour au trône, et lorsqu'il vit à côté de ses négociations une conspiration organisée en grand, il changea de batterie. Un nouvel astre venait de surgir à l'horizon : Bonaparte, dont la situation devenait considérable. Pourquoi ne serait-il pas un Monck ? Le mariage avec le jeune général eut lieu le 9 mars 1794, et le dernier livre publié : *Napoléon et les femmes*, nous a montré l'ascendant irrésistible que Joséphine avait pris sur les sens de Bonaparte, qui lui écrivait des lettres d'amoureux désespéré parce qu'elle ne voulait pas revenir le rejoindre en Italie.

En effet, Joséphine, mécontente de voir que celui-ci n'avait pas soutenu ses projets, ne voulut pas revenir en triomphe de Milan à Paris avec le vainqueur d'Italie. Elle partit secrètement pour Rome, voir le Dauphin, que le comte de Montmorin, fils de l'ancien ministre de Louis XVI, avait conduit auprès de Pie VI, à l'ombre du Vatican. Cependant, le Dauphin expulsé de Rome, et fuyant en mer, est repris par une croisière du Directoire et enfermé à Belle-Isle pendant deux ans. Joséphine continue à espérer ; elle se voit déjà l'ange tutélaire de l'héritier de saint Louis, pensée que plus tard Lamartine devait exprimer dans une ode célèbre :

Ah ! si rendant le sceptre à ses mains légitimes,
Plaçant sur son pavois de royales victimes,
Ses mains des saints bandeaux avaient lavé l'affront
Soldat vengeur des rois, plus grand que les rois même.
De quel divin parfum, de quel pur diadème
La gloire aurait sacré son front !

Joséphine a enfin obtenu la libération du Dauphin, et les intrigues monarchistes ont recommencé, plus ardentes que jamais. Dans une fête aux Tuileries, un groupe d'officiers reproche au Premier Consul de vouloir ramener le Dauphin, et celui-ci qui, déjà, songe à l'empire, fait arrêter à Ettenhein Louis XVII avec le duc d'Enghien. Si Louis XVII n'est pas alors fusillé, il le doit aux larmes de Joséphine qui, à la Malmaison, pria, supplia, sanglota :

— Je me suis attachée à lui, je me suis jetée à genoux, dit-elle dans les Mémoires de Bourienne.

— Mêlez-vous de ce qui vous regarde, répond Bonaparte avec fureur, ce ne sont pas des « affaires de femme ».

Enfin, du moins, elle obtient la vie sauve pour le jeune roi. Celui-ci resta enfermé à Vincennes jusqu'au divorce. Et lorsque l'heure arrive de ce suprême sacrifice, au moins Joséphine en tire parti pour celui auquel elle ne cesse de songer. Une des

conditions de son acceptation est que le Dauphin sera remis en liberté. Celui-ci, avec son fidèle Montmorin, part pour l'Allemagne. Mais là, l'Empereur, qui peut-être se repentait de sa longanimité, fait tomber Louis XVII dans une embuscade où il est blessé ainsi que le comte de Montmorin. Il y avait sous le Premier Empire, comme plus tard sous Napoléon III, deux polices : la police civile dirigée par Fouché, la police militaire dirigée par Savary. Fouché, tout acquis à Joséphine, avait fait suivre Louis XVII par deux agents. Ceux-ci le retrouvent, le font monter dans un cabriolet et l'amènent à Berlin où ils le remettent au chef de la police des étrangers, qui, chose curieuse, s'appelait M. Lecocq, et était un ancien Français réfugié en Prusse après l'édit de Nantes. On remet à Louis XVII trois mille francs et un passeport au nom de Naundorf.

Ce haut fait ne fût pas du tout apprécié de Napoléon, qui, peu après, écrivait à Fouché le mot officiel suivant :

« Monsieur le duc d'Otrante,

» Vos services ne peuvent plus m'être agréables.

Il est à propos que vous partiez sous vingt-quatre heures pour demeurer dans votre sénatorerie d'Aix.

Cette lettre n'étant à autre fin, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde.

» NAPOLÉON. »

Louis XVII se réfugia alors à Spandau, où il vécut de son métier d'horloger. Il avait appris ce métier du frère de la veuve d'un soldat suisse chez laquelle il avait été caché après son évasion.

Cependant Joséphine s'est retirée à la Malmaison où elle vit avec une dignité qui fait l'admiration de l'Europe. L'invasion de 1814 a lieu, et, à peine arrivé à Paris, le Tsar se rend à la Malmaison où il va présenter ses respects à celle qu'on appelle toujours l'impératrice. Le Tsar est accompagné de son aide de camp, le prince Troubetzkoï, et l'on parle du successeur que les alliés veulent donner à Napoléon. Une dernière fois, les beaux yeux essayent de faire leur œuvre revendicatrice :

« — Si vous restaurez la monarchie des Bourbons, dit Joséphine, ce n'est pas le comte de Provence qu'il faut mettre sur le trône; mais le fils de Louis XVI que j'ai aidé à faire évader du Temple, et qui existe aujourd'hui. »

Ces paroles frappèrent le Tsar qui, à son retour à Paris, en parla aussitôt à Talleyrand chez lequel il

était descendu, rue Saint-Florentin. À quelque temps de là, Joséphine recevait un bouquet de provenance mystérieuse, et quelques jours après elle mourait... d'une esquinancie, disent les journaux officiels d'alors. Mais le médecin du Tsar, sir James Wylie, envoyé par son maître, constata qu'elle était morte empoisonnée, ainsi qu'il le déclara quelque temps après, à Vienne, à son confrère le docteur Chevalier du Carra.

Et tandis qu'assis dans son grand fauteuil héraldique, mon ami, le comte de Bourbonne, me racontait, avec une conviction profonde, ces événements intéressants comme un roman, j'évoquai, moi, la jolie silhouette de la brune créole dont Napoléon disait à Sainte-Hélène : « – Moi, je gagnais des batailles. Joséphine gagnait les cœurs. »

UN BRAS!...



JE SUIS DESCENDUE pour quatre jours à l'hôtel Continental. Venez me voir, cela me fera plaisir.

» GERMAINE. »

Quand Jacques, à peine réveillé, trouva ce petit billet au milieu du courrier que son valet de chambre venait de déposer discrètement sur son lit, il eut un instant de surprise.

— La marquise de Chanterelle est à Paris ! Et elle m'écrit de venir la voir. Alors, c'est qu'elle ne m'en veut plus !

Il s'habilla tout joyeux, sa remémorant les causes de leur querelle ancienne. D'abord, une cour assidue, au mois de mai dernier, un bras offert à la jolie veuve, toutes les fois qu'elle voulait sortir, toutes ses habitudes changées, toute sa vie dépendant de ce que voulait ou ne voulait pas organiser Germaine. Puis, après deux mois de ce *doux servage*, lorsqu'il avait voulu pousser plus loin les choses et recueillir

les fruits d'un chaperonnage aussi désintéressé, une révolte soudaine, une indignation douloureuse, des phrases de reproche lancées en plein cœur !

— Voilà : j'étais seule, isolée, j'avais besoin de quelqu'un. Je vous ai choisi, vous, entre cent, parce que je vous croyais meilleur que les autres, parce que je vous connaissais de toujours, parce que vous étiez un ami d'enfance, presque un frère. Et alors, tout de suite, l'odieux marchandage ! « Ou vous coucherez avec moi, ou je disparaîtrai. » Coucher, toujours coucher ! Si vous saviez comme Cette éternelle solution est écoeurante !

— Madame ! avait répondu Jacques très froissé, je ne suis pas un saint, et je reconnais, en effet, l'impossibilité dans laquelle je me trouve de vous conduire dans le monde, de passer mes jours et mes soirées avec vous, de vivre côte à côte la même existence, et de ne jamais vous demander autre chose que le bout de vos doigts à baiser. C'est de la cruauté froide, et je ne saurais la supporter plus longtemps. Adieu.

On s'était quitté très tristement ; toute la saison d'été s'était passée sans qu'on s'écrivit même un mot ; et voilà que Germaine revenait à Paris, lui faisant signe ! Qu'est-ce que cela signifiait ? Avait-elle

changé d'avis ? Était-elle revenue à des sentiments meilleurs, ou fallait-il recommencer à nouveau le rôle sacrifié de *patito*, en pure perte ?... Quoi qu'il en soit, cela lui faisait un gros plaisir de la revoir.

Il arriva au Continental, demanda le numéro de l'appartement et monta dans l'ascenseur avec un petit toc-toc au cœur. Il trouva la marquise de Chantrelle plus charmante que jamais, dans son costume de voyage tout simple, en drap bleu de France, avec jupe plate du haut, moulant les hanches, et élargie du bas par un volant en velours bleu encadré de passementeries de chenille. Elle lui tendit la main, le plus naturellement du monde, comme si l'on s'était quitté la veille.

— Bonjour, vous ! Je passe par Paris et je désirerais aller au théâtre. Voulez-vous, pour un soir, reprendre votre rôle de *cavaliere servante* ?

Jacques restait abasourdi, ne sachant s'il devait accepter ou refuser, mais elle reprit en riant :

— Oui, oui, je connais vos conditions, et je continue à les repousser avec énergie, mais, je vous le répète, il ne s'agit que d'une seule soirée. Voyons, vous ne pouvez pas faire cela pour votre vieille amie ?

— Si ! si ! répondit Jacques, très attendri, tout ce que vous voudrez et de grand cœur. Qu'aimeriez-vous voir ?

— Quelque chose de doux et de tendre. Le séjour trop prolongé à la campagne, l'ennui, la solitude m'ont rendue un peu nerveuse. Est-ce qu'il n'y a pas à la Renaissance, ce soir, une première : *les Mauvais Bergers* ? Ce titre idyllique me tenterait assez.

— Va pour *les Mauvais Bergers*. Je vais tâcher d'avoir une baignoire, mais ce ne sera pas commode.

— Allez, cher ami, je compte sur vous. Venez me prendre à huit heures et demie.

Jacques partit enchanté. À tout prix, il lui fallait une loge pour *les Mauvais Bergers*. Sans doute, il s'agissait de bergers ne sachant pas bien leur métier, malmenant le troupeau, le gardant mal, le laissant dévorer par le loup ; mais lui, il serait un bon berger, et le loup – lorsqu'il l'aurait vu – n'aurait qu'à bien se tenir ! Mais voilà... Le verrait-il jamais ?...

Il souriait dans sa moustache, évoquant je ne sais quelle idée folâtre. Il visita trois ou quatre agences avant de trouver ce qu'il désirait ; enfin un bonhomme sordide l'entraîna chez un marchand de vin de la rue de Bondy, et là, moyennant quinze

louis, il finit par obtenir une petite baignoire, très sombre, de face, sous la galerie.

— Et ce n'est pas cher, ajouta l'homme, car je crois que, ce soir, ça va ronfler.

— Que voulez-vous dire ?

— Je ne serais pas étonné qu'il y ait du pétard dans la salle, rapport à la politique.

— Ah ! dit Jacques.

Bien entendu, il se garda bien de communiquer cette inquiétante nouvelle à son amie qui comptait sur une églogue à la Deshoulières ; et, d'ailleurs, qu'avait-il à craindre, avec sa force herculéenne et son habitude de tous les sports, depuis l'escrime, le bâton et la boxe, jusqu'au chausson et la savate ? À huit heures et demie il prenait la marquise dans son coupé, qui se parfuma immédiatement d'une bonne odeur de violette et de fourrure, et, très épris, mais simulant une froideur très rassurante, il gagna au grand trot le chemin de la Renaissance.

Nos deux amis s'installèrent dans la baignoire elle, lorgnant avec curiosité la salle de première, lui s'amusant à lui donner des détails sur ce monde si nouveau, en lui nommant les princes de la critique, les Duquesnel, les Catulle Mendès, les Bernard-Derosne, sans oublier le vénérable Francisque Sarcey,

assis au balcon, avec les deux mains appuyées sur sa canne légendaire. La pièce commença. Ce n'était pas tout à fait l'idylle qu'avait espérée Germaine, cet étalage de misère, ces revendications sociales, cette chambre d'ouvriers, noire et triste, ouvrant sur ce ciel sombre éclairé par la lueur de l'usine. Pourtant, qui sait ? Peut-être allait-il naître quelque poétique, joli roman d'amour entre Madeleine et Jean Roule ? Mais, dès le troisième acte, la salle devenait houleuse. Des murmures éclataient aux galeries supérieures, murmures auxquels répondaient les applaudissements des fauteuils d'orchestre. Au moment où une sonnerie lointaine de clairon annonçait l'arrivée des troupes qui devaient s'opposer aux excès des grévistes, et où le patron, effrayé lui-même des responsabilités encourues, criait : « Déjà ! » des cris de : « Vive l'anarchie ! » commencèrent à se faire entendre, tandis que d'en bas des voix clamaient : « Vive l'armée ! »

Germaine se tourna vers son compagnon, un peu effrayée :

— On dirait que cela se gâte.

— Bah ! répondit celui-ci avec une parfaite insouciance, quelques braillards. Il n'y a pas à s'en inquiéter. D'ailleurs, je suis là.

Elle regarda Jacques, et instinctivement, se sentit rassurée par sa haute stature ; on devinait le calme de la force qui impose et qui s'impose. Cependant, dans la salle, le tumulte allait *crescendo*.

On était arrivé à ce terrible cinquième acte de l'usine incendiée, où, tels en un Guignol sanglant, tous les acteurs venaient mourir. Dans un hangar étaient étendus des monceaux de cadavres que des parents affolés venaient chercher et reconnaître en sanglotant. Au moment où le corps de Jean Roule, le grand meneur de la grève, était apporté sur une civière, des vociférations terribles retentirent, lancées par des voies rauques :

« – Mort aux bourgeois ! – Vive l'anarchie ! – Vive la Commune ! – Mort aux vaches ! »

Penché sur la balustrade du poulailler, un grand gaillard, en tricot rayé, à figure sinistre, se faisait remarquer par sa violence, et tandis que Sarah Bernhardt, pâle, ruisselante de sang, essayait de continuer son rôle, les cris de « À mort ! à mort ! » revenaient comme le refrain d'un chant de haine, comme le leitmotiv triomphant du « Grand Soir » si souvent promis à ceux qui souffrent, aux déshérités de ce monde. Instinctivement, Germaine, toute tremblante, s'était rapprochée de plus en plus de Jacques,

se cramponnant à lui, crispant ses doigts sur la manche du frac sous laquelle on sentait les muscles d'acier... Évidemment, pour une femme, il est bon d'avoir dans la vie, un ami vigoureux et brave sur lequel on peut compter, pour vous escorter, pour vous défendre, le cas échéant, ne laissant jamais effleurer ni l'honneur de votre nom, ni la dentelle de votre jupe, ni le satin de votre chair. Est-ce qu'une telle sécurité ne vaut pas certains sacrifices en échange, et ne doit pas être payée par un peu de bonheur et un peu d'amour?...

Toute frissonnante, elle prit le bras de Jacques, et lui dit :

— Emmenez-moi, emmenez-moi bien vite. Dans la voiture, elle se blottit contre lui tout près, tout près, ayant peine à comprimer les battements tumultueux de son cœur, et quand on fut arrivé à l'hôtel, comme Jacques allait se retirer, elle lui murmurait l'oreille :

— J'ai encore un peu peur... Reste !

MON CHEVAL PANDORE



SOUVENIRS DE 1870

EST-CE QUE vraiment le cheval de guerre est destiné à disparaître ? Allons-nous avoir des escadrons de cyclistes, et, si quelque Meissonier de l'avenir refait le tableau d'une charge vengeresse dans le genre de *1813*, verrons-nous le grand chef immobile sur son tricycle et saluée au passage, par des régiments de vélocipédistes pédalant, sabre au clair ?

Ce sera, certes, un beau spectacle, mais, en relisant ces jours derniers, les souvenirs de ce mois d'août 1870 pendant lequel, sous Metz, nous nous sommes battus presque tous les jours, j'ai donné une pensée attendrie à mon vieux cheval d'armes, Pandore, qui a fait avec moi toute la campagne ; et malgré l'article ingénieux de Séverine affirmant qu'on finit par trouver une âme à sa « machine », je doute que j'arrive jamais à aimer autant ma bicyclette que mon Pandore.

En juillet 1870, envoyé brusquement de Saint-Cyr à Lille pour rejoindre le 4^e dragons auquel j'étais affecté comme sous-lieutenant, je n'avais pu faire mon choix que parmi les montures dont mes camarades, depuis longtemps nantis, n'avaient pas voulu. Donc, il n'était pas beau, mon pauvre Pandore, avec la tête trop grosse, l'encolure épaisse et une robe d'un jaune sale, manquant complètement de distinction ; mais le poitrail était large, le rein court et, point important, les jambes solides, sans aucune tare. De plus, il était gigantesque, un mètre soixante-neuf au garrot, et pour l'officier frais émoulu que j'étais alors, il me semblait que, ainsi huché, j'en imposais davantage aux hommes de mon peloton, dépassés de toute la tête. Cette supériorité physique n'est peut-être pas très nécessaire sous les balles, mais on ne saurait penser à tout.

Donc, me voici parti pour Châlons, et de Châlons pour Metz, avec mon cheval. Tout de suite je vis que nous ferions bon ménage ensemble. Dans ce temps-là, on trottait « à la française », le « trot à l'anglaise » étant – Dieu sait pourquoi ? – absolument interdit devant la troupe. Or, Pandore trottait doux, étant un vieux routier habitué à marcher en colonne, à conserver la distance, à s'arrêter à temps,

de lui-même, sans à-coup, dans les nombreuses haltes parfois imprévues, au risque de nous télescoper les uns dans les autres. Très sûr de jambe, il me laissait la liberté de mes mains pour allumer ma cigarette ou boire un coup de gourde « à la régallade ». Bref, je me trouvai emboîté sur ma selle, entre mon paquetage et mon portemanteau, absolument comme dans un fauteuil, et je supportais allègrement les fines plaisanteries des camarades plus fringants, qui me disaient au passage :

– Il est joli votre canasson. – D’un beau jaune !
– C’est un cheval de cocu, etc.

Bah ! qu’importe d’être traité de cocu, quand on a vingt ans et qu’on n’a ni épouse ni maîtresse.

Dans les haltes, je mettais pied à terre, je décrochais la gourmette, et, les rênes de bride passées dans le bras, j’allais m’étendre dans le fossé, pour y dormir tout mon saoul, me rappelant le précepte de Brack qu’on nous avait tant répété à l’école : « En campagne, un bon soldat doit manger et dormir toutes les fois qu’il le peut ». Or, mon brave Pandore respectait absolument mon sommeil, ne bougeait pas plus qu’une souche, et me regardait avec ses gros yeux ronds un peu bêtes qui clignotaient aussi sous l’action de la fatigue et de la chaleur.

Je n'aurais pas conseillé cette paisible sieste à mon lieutenant en premier avec sa jument *très près du sang* ; elle n'était pas jaune de robe elle était d'un très beau noir, je crois, ce qui n'empêchait pas le lieutenant d'être... Chut ! ne soyons pas mauvaise langue après un quart de siècle.

Mais c'est au feu que j'appréciai les qualités de mon Pandore. Évidemment il m'exposait un peu avec sa sacrée taille, mais il rachetait cela par une imperturbable sérénité. Rien ne te troublait. Le 14 août, à Borny, nous étions rangés en bataille derrière les peupliers qui bordent la route de Saarebruck, les obus pleuvaient et incendiaient les arbres. Les autres chevaux piaffaient, caracolaient, hennis-saient, c'est à peine si à chaque nouvelle détonation mon cheval avait un petit hochement de tête de bas en haut, si bien que son calme me gagnait moi-même, et que le colonel Cornat, passant devant nos lignes me disait, en me tapant amicalement la joue :

— Bravo, jeune homme. Voilà un bon baptême pour vos épaulettes.

Le 16 août, le 4^e dragons, vers les quatre heures du soir, était rangé par échelons d'escadrons, devant le clocher de Mars-la-Tour, lorsque nous reçûmes l'ordre de charger pour dégager les lanciers de la

garde en assez mauvaise posture. Alors j'ai chaussé mes étriers, j'ai assuré ma dragonne, et je ne sais plus trop ce qui s'est passé; une poussière aveuglante, un hourvari de cris, de hurrahs poussés par des gens en casque à pointe et tunique bleu de ciel tourbillonnant autour de nous; des coups de sabre allongés et parés au petit bonheur, avec un oubli absolu de tout ce qu'on nous avait si bien appris en théorie. À un moment donné, je me vis entouré par trois cavaliers, puis Pandore fit un bond formidable dont je ne devinai pas la cause, et je me retrouvai, j'ignore comment, tout meurtri, mais indemne, au milieu de mes hommes. Quand les trompettes sonnèrent halte, je m'aperçus, au ralliement, que mon pauvre cheval n'avait plus d'oreille droite. Un coup de sabre la lui avait tranchée net, laissant seulement une petite loque sanglante, et je compris alors la cause du bond qui m'avait peut-être sauvé la vie.

Mais une oreille de moins n'empêche pas de marcher. Au camp, je lavai soigneusement la blessure avec de l'eau salée, et, bien entendu, les plaisanteries continuèrent de plus belle :

— Eh bien, Pandore a l'oreille fendue. Le voilà à la retraite, le pauvre vieux.

Cela lui faisait évidemment une physionomie très bizarre, la tête ainsi déparée manquait de symétrie et paraissait encore plus longue ; mais, en revanche, le dos restait bon, sans écorchure, sans ces blessures de garrot qui causaient tant d'indisponibilités, dans la cavalerie du cadre.

Et nous avons ainsi lutté de compagnie, tant qu'on a pu trotter, faisant allègrement notre service à Saint-Privat, à Coincy, à Ladonchamps, partout où l'on a échangé quelques derniers coups de sabre. Puis la période de stagnation est arrivée, sous la pluie, dans la boue, campés sous Metz, auprès de la porte Mazelle. Les rations avaient terriblement diminué, et le pauvre Pandore, attaché par le pied, à l'entrave, subissait toutes les intempéries et maigrissait à vue d'œil. J'avais un camarade, d'Imécourt, qui, avec une belle crânerie joyeuse, au milieu de ce désarroi et de cet assombrissement général, conservait toutes les habitudes élégantes de la bonne vie d'autrefois. À trois heures, il mettait des gants blancs, et me disait : « Allons-nous manger un *petit gâteau* à Metz ? »

Ce petit gâteau était d'ailleurs illusoire dans une ville qui n'avait plus de pain ; nous n'en montions pas moins à cheval, brossé, bichonnés, comme pour

un goûter chez Frascati. D'Imécourt allait grignoter quelques affreux biscuits secs chez je ne sais quel épicier famélique, et moi je conduisais Pandore à l'auberge du *Lion d'argent* où, sur ma faible solde, je lui faisais donner une petite ration supplémentaire d'avoine. C'était son goûter à lui.

Je l'ai ainsi soutenu tant que j'ai pu; malgré cela il dépérissait à vue d'œil, et il eût été dans l'impossibilité absolue de me porter seulement jusqu'au front de bandière.

J'allai le voir à sa corde, et le flattai doucement de la main, lui trouvant chaque fois le poil plus hérissé, l'œil plus inquiet, les salières plus creuses. Un beau jour, le vétérinaire Livarel qui, chaque matin, désignait les chevaux incapables de faire un service et par conséquent bons pour la boucherie, me dit en ricanant :

— Ce soir, nous allons faire un repas exquis. J'ai fait abattre ce matin votre Pandore qui ne tenait plus debout.

C'est peut-être absurde, mais j'ai ressenti comme un coup au cœur et les larmes me sont venues aux yeux. Il m'a semblé que c'était la fin de tout. Et quand, à l'heure du dîner, les camarades

gouailleurs m'ont appelé sous l'abri en planches qui nous servait de salle à manger, en me disant :

— Venez ! Il y a un bon rôti. Du *Pandore à la Lucullus*, et l'on vous a réservé l'oreille, sauce piquante.

Je suis rentré sous ma tente tout seul, et, ce soir-là malgré les quolibets, je me suis étendu sur mon petit lit de camp sans vouloir dîner. Pauvre Pandore!...

Voilà à quoi j'ai songé ce matin en consultant mon calendrier.

FIN

TABLE



LE PAVILLON IMPÉRIAL
LA CANTINIÈRE
RIEN QUE SOLDAT
À VERSAILLES
PRÉOBRAJENSKI !
EN PLEINE BAGARRE
LA FAVORITE
LA DEVISE
DAS PARIZER LEBEN
QUAND J'ÉTAIS SAINT-CYRIEN
À QUOI ILS PENSENT
LA VALSE DES ADIEUX
MON AMI LA FARLÈDE
LA GARDE
MERCREDI DES CENDRES
SENSATIONS DE BAL
CHICOLAT
LE RÉVEIL
LES ADIEUX DE FONTAINEBLEAU
LA PRÉCAUTION
LA PHOTOGRAPHIE
LE PERROQUET

LES CAPRICES DE NINETTE
L'ASSAUT
LE RÉGIMENT QUI PASSE
APRÈS LA REVUE
LES CHEVAUX ORLOFF
L'EXÉCUTION
JOSÉPHINE ET LOUIS XVII
UN BRAS
MON CHEVAL PANDORE